BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

R. d. G.

SCAFFALE 16

PLUTEO 1

N.° CATENA 19

ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoiſe.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoiſe.

Nouvelle édition, corrigée, & augmentée de pluſieurs Pieces qui n'avoient point encore paru.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTHEQUE

A PARIS,

Chez PRAULT, petit-fils, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége.

66037 B

PIECES

Contenues dans ce Volume.

LE RIVAL DE LUI-MÊME.

LA GOUVERNANTE.

L'AMOUR CASTILLAN.

ÉLISE ou LA RANCUNE OFFICIEUSE.

LE VIEILLARD AMOUREUX.

LE RIVAL
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE
EN UN ACTE EN VERS,
PRÉCÉDÉE
D'UN PROLOGUE,
AVEC
DES DIVERTISSEMENS;

Repréſentée pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 20 Avril 1746.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FLEUR, Valet de Varſeuil.

Troupe de MENÊTRIERS de Village.

Un ENTREPRENEUR D'OPÉRA, avec ſa Troupe.

Une Troupe de VILLAGEOIS chantans & danſans.

La Scène eſt dans l'endroit d'un Bois, où pluſieurs routes forment un grand rond.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, *ſuivi de pluſieurs Ménestriers de Village.*

ME voilà bien chanceux ! Par la morbleu, j'enrage !
Notre Fête ira mal, ou n'ira point du tout.
Tout manque à point nommé : ma foi, je ſuis à bout ;
Comédie, Opera, tout eſt en garouage ;
Acteurs, Chanteurs, Danſeurs, tous ſont las, haraſſés ;
La France n'en a plus aſſez
Pour ſuffire à ſa joie & célébrer ſa gloire :
Que diantre ! c'eſt toujours victoire ſur victoire ;
Tout s'enſuit, un triomphe à l'autre eſt enchaîné ;
Et ce qu'on aura peine à croire,
Au milieu des rigueurs d'un hyver obſtiné,
Dans des tems conſacrés à chanter, rire & boire,
Ne les voilà-t-il pas qui, malgré la ſaiſon,
Vous prennent encor à foiſon

Des Pays, des Cités, des drapeaux, des Gendarmes,
Tant qu'on n'en ſçait que faire? Honneur ſoit à nos armes.
Moi, je n'y ſçais plus rien; depuis deux mois entiers
Que je me tourmente ſans ceſſe....
Au demeurant, voilà tous les Ménêtriers
Qu'on n'a pas employés, & que j'amene en leſſe.
Or ſus, ſçachons du moins s'ils ſçauroient par hazard
Les menuets nouveaux avec les contredanſes.
Çà, Meſſieurs, donnez-nous quelque eſſai de votre art;
Allons, fredonnez-nous trois ou quatre cadences.

(L'Orcheſtre joue mal le commencement d'un Menuet fort commun.)

On crie derriere le Théâtre.

Arrête, ah! nous verſons.

LA FLEUR.

Quel vacarme eſt-ce là?
Voyons donc ce que c'eſt qui nous arrive-là.

SCENE II.

Troupes de Muſiciens & de Muſiciennes qui arrivent un peu en déſordre avec l'Entrepreneur.

L'ENTREPRENEUR, *en guêtres & en habit de campagne.*

Peſte ſoit du Cocher! maugrebleu de la chute!
Rien ne manque à notre culbute.

Il faut que je ſois bien maudit, encor un coup :
Ah ! le métier y fait beaucoup.

LA FLEUR.

Pour ſçavoir à peu près quelle eſt cette aventure,
Il ne faut pas long-tems ſe donner la torture.
(*à l'Entrepreneur.*)
Monſieur, n'êtes-vous pas l'Opéra ?

L'ENTREPRENEUR.

Vraiment oui,
Et c'eſt pour mes péchés.

LA FLEUR.

J'en ſuis fort réjoui.
Peut-on ſçavoir où vous & votre compagnie,
En habit de cérémonie,
Alliez ainſi trotant ?

L'ENTREPRENEUR.

Si vous le demandez,
Dans la Ville prochaine où nous ſommes mandés ;
Nous allions en paſſant ſignaler notre zele,
Et donner ce ſoir-même une Fête nouvelle ;
Nous répétions chemin faiſant.

LA FLEUR.

Vous répétiez en l'air ?

L'ENTREPRENEUR.

C'eſt la mode à préſent ;
Et trop heureux encor, je leur en dois de reſte :
Je comptois arriver : quel contre-tems funeſte !
Il ne faut plus y penſer ; car
Juſqu'à ce que l'on ait rajuſté notre char.....

LA FLEUR.

En attendant, Monſieur, je vous offre un aſyle,
Où vous pourrez nous être utile ;
C'eſt-là dans ce château que vous voyez là-bas.
J'y prépare une Fête où vous ne nuirez pas.

L'ENTREPRENEUR.

Parlez-vous tout de bon ?

LA FLEUR.

Ce n'eſt point raillerie ;
Nous ſommes fort heureux de nous être trouvés ;
Vous nous régalerez de quelque drôlerie,
Vous ſerez bien payés, encor mieux abreuvés.

L'ENTREPRENEUR.

Cela ne s'eſt jamais refuſé.

LA FLEUR.

Le tems preſſe ;
Suivez-moi, vous pouvez compter ſur ma promeſſe.
(*à part.*)
Le beau coup de filet ! Allons, je vais devant.

L'ENTREPRENEUR, *à part.*

Voilà mon infortune à peu près réparée.
(*haut.*)
Monſieur, je ſuis à vous ; ſouffrez qu'auparavant
Je voye en quel état eſt ma Troupe effarée ;
Car un rien les démonte. Allons, arrivez tous,
Meſdames & Meſſieurs, venez, raſſemblons-nous.

On joue une Marche, & tous les Acteurs paſſent en revue.

L'ENTREPRENEUR.

A merveille. De grace, un moment d'audience ;
Voulez-vous bien avoir encor la patience
De répéter un peu ?

TOUS, *en chantant & en danſant.*

Répétons, répétons,
Chantons, danſons ; danſons, chantons.

L'ENTREPRENEUR, *à une Chanteuſe.*

A vous, ma chere Demoiſelle ;
Allons, animez-vous un peu.
(*à la Fleur.*)
C'eſt une Ariette vive, un morceau plein de feu.

LA FLEUR.

C'eſt comme je les aime.

L'ENTREPRENEUR, *à l'Orcheſtre.*

Un bout de Ritournelle.

L'Orcheſtre joue une Ritournelle d'un mouvement très-vif.

LA CHANTEUSE *déclame.*

Trop d'horreur regne encor dans mes ſens éperdus :
Mes accens, malgré moi, demeurent ſuſpendus ;
Le danger dont je ſors les arrête au paſſage ;
Il enchaîne ma voix, & m'en ôte l'uſage.

LA FLEUR.

Prétendez-vous donner cela pour du joyeux ?

L'ENTREPRENEUR, *à la Chanteuſe.*

Tâchez de vous ravoir, votre air eſt merveilleux...

LA CHANTEUSE *déclame.*

Que je chante à préſent ! Ah ! quelle tyrannie !
J'abjurerois plutôt le Dieu de l'harmonie.

Puis-je exprimer l'horreur des flots tumultueux ?
Et comment imiter les haleines bruyantes
Des aquilons impétueux ?
Quel moyen de former ces cadences brillantes,
Ces roulemens plus prompts que les éclairs,
Et ces ſons éclatans qui rempliſſent les airs ?

UN ACTEUR.

Ne comptez pas ſi-tôt ſur nos divins accens,
La frayeur pour huit jours enchaîne tous nos ſens.

L'ENTREPRENEUR.

Par la morbleu ! voilà toutes comme vous êtes,
Ce ſont-là tous les jours les tours que vous me faites,
Et le moindre prétexte eſt pour vous un bonheur.
(*à part.*)
Je ſuis déſeſpéré. Filons doux avec elles.
(*aux autres.*)
De grâce, allons Meſdemoiſelles,
Eh ! piquez-vous un peu d'honneur,
Voilà le monde qui s'amaſſe.

SCÈNE III.

Entrée de Villageois & de Villageoiſes.

UN VILLAGEOIS.

Eh ! Mathurine, arrive ; on danſe, on chante ici.

MATHURINE.

Eh ! bien, j'y chanterons, j'y danſerons auſſi,

L'ENTREPRENEUR, *au Villageois.*

Mes enfans, laiſſez-moi de grace.

MATHURINE.

Eh ! ne nous rabrouez pas tant ;
Pardine, en cas de joie, elle eſt à tout le monde.

LE VILLAGEOIS.

Je ſentons le plaiſir une lieue à la ronde.

L'ENTREPRENEUR.

Vous danſerez dans un inſtant.
(*à un Chanteur.*)
Vous, tâchez d'engager cette aimable Sirene,
A répéter du moins, avec vous, une ſcène.

LE CHANTEUR.

Air chanté.

Déployez vos aimables ſons,
Chantez, Philomele s'apprête
A recevoir de vos leçons :
Voulez-vous qu'on voye à la Fête
Les ris & les jeux les plus doux ?
Chantez ; ils y voleront tous.

LA CHANTEUSE.

Air chanté.

A ces chants pleins de charmes
Il faut rendre les armes.
Vous triomphez. Quels ſons délicieux !
Quand vous faites briller cette voix ſi touchante,
Je ſuis dans les cieux ;
C'eſt l'Amour qui chante
A la table des Dieux.

L'ENTREPRENEUR.

Que diable ! tout cela n'eſt pas de votre rôle,
Et vous vous amuſez tous deux
A vous donner l'encens le plus frivole,
A vous complimenter ; portez plus haut vos vœux,
Loin de vous enivrer de louanges ſi fades :
Ce n'eſt point de vos camarades
Que vous devez priſer les applaudiſſemens ;
Attirez les empreſſemens
Du Public qui nous abandonne ;
Perſuadez-vous bien qu'une Actrice n'eſt bonne
Qu'autant qu'elle lui plaît ; c'eſt lui qui la ſoutient ;
La meilleure ne vaut qu'autant qu'elle rapporte.
Le véritable encens ſe donne à notre porte,
Et le plus ſûr éloge eſt l'argent qui m'en vient.

UN VILLAGEOIS *chante.*

A quoi ſert tant de ſtratagême ?
J'en agiſſons plus rondement ;
Je chantons bonnement ;
Je nous aimons de même.

LA VILLAGEOISE *chante.*

Je laiſſons aller notre voix
A l'aventure.
Le Roſſignol des bois
Sçait-il la tablature ?
Je l'imitons :
J'avons pour maître la Nature,
Et l'amour que je nous portons.

(Ceci ſe chante en chorus par tous les Villageois & Villageoiſes. La Fleur chante avec eux.)

LA FLEUR.

Ils n'ont, ma foi, pas tort ; leur méthode eſt fort bonne :
Quant à l'autre, ma foi, je ſuis votre valet.

L'ENTREPRENEUR.

Laïſſons donc là le Chant, & voyons le Ballet ;
Puiſſe-t-il aller mieux. Paſſons à la Chaconne.

Le Divertiſſement finit par une Chaconne, danſée alternativement par les Danſeurs & par les Villageois.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

LA FLEUR, Valet de Varſeuil.

LE MAGISTER.

VARSEUIL, ſous le nom de GELADON.

LE MARQUIS D'OSVILLE.

OLIVIER, Valet du Marquis.

EMILIE.

LORETTE, Suivante d'Emilie.

MUSICIENS.

MUSICIENNES.

DANSEURS.

DANSEUSES.

LE RIVAL DE LUI-MÊME, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR & LE MAGISTER. *Des Ouvriers Décorateurs & autres paroiſſent dans le fond.*

LA FLEUR.

VOYONS ſi tout eſt prêt dans cet endroit champêtre
Pour la Fête que doit ce ſoir donner mon Maître.

LE MAGISTER.

Bon jour, Monſieur la Fleur; voyez ſi je l'entends.

LA FLEUR, *d'un air dédaigneux.*

(*à part.*)

Oui-dà. Faiſons l'habile ; il faut que je contrôle.

(*haut.*)

Monſieur le Magiſter, ceci n'eſt pas mal drôle.

J'aurois pourtant voulu ....

LE MAGISTER.

Quoi ?

LA FLEUR.

Mais il n'eſt plus tems.

LE MAGISTER.

Pour voir tout le coup d'œil, c'eſt-là qu'il ſe faut mettre.

Dans un plan régulier, on fait ce que l'on veut ;

Mais quand il ne l'eſt pas, on fait ce que l'on peut.

LA FLEUR.

Sans doute.

LE MAGISTER.

Eh ! bien ?

LA FLEUR, *à part.*

Mon Maître eſt un peu Géometre ;

Lâchons-lui quelques-uns de ces mots inconnus

Que j'ai, malgré moi, retenus.

(*haut.*)

Il auroit été mieux, pour plus de ſymétrie,

Que cet angle ſaillant fût un peu moins obtus.

LE MAGISTER.

Plaît-il ?

LA FLEUR.

Ignorant, c'eſt de la Géométrie.

LE MAGISTER.

Je n'en connois point les vertus.

D'ailleurs, on n'en eſt pas plus ſot.

LA FLEUR.

C'eſt autre choſe.

LE MAGISTER.

Je n'imagine pas que Monſieur la Fleur gloſe
Sur la taille de ce berceau.

LA FLEUR.

Oui ; c'eſt un aſſez fier morceau.
Mais le pourtour en eſt un peu trop circonflexe,
Et la concavité m'en paroît trop convexe.

LE MAGISTER.

Comment ?

LA FLEUR.

Vous m'entendez, je crois ?

LE MAGISTER.

Moi ? Point du tout.

LA FLEUR.

(*à part.*) (*haut.*)
Eh ! bien, ni moi non plus. C'eſt affaire de goût.
Tout eſt, à cela près, comme cela doit être ;
Vous n'en ſerez pas moins bien payé par mon Maître.

LE MAGISTER.

Je compte ſur votre bonté.

LA FLEUR.

)ui, vous pouvez enfler tant ſoit peu le mémoire,
t nous....

LE MAGISTER.

Je vous comprends... Donnez-vous de quoi boire ?

LA FLEUR.

De quoi boire ?

LE MAGISTER.

A votre ſanté.

LA FLEUR.

Parbleu, ſi j'en avois, je boirois bien moi-même. Adieu. Voici mon Maître.

SCENE II.

VARSEUIL *ſous le nom de* GÉLADON, LA FLEUR.

GÉLADON.

Eh! bien, tout eſt-il prêt?

LA FLEUR.

Regardez.

GÉLADON.

Et le reſte?

LA FLEUR.

Ah! Monſieur, que l'on eſt Impatient, lorſque l'on aime!

GÉLADON.

As-tu mis ordre à tout?

LA FLEUR.

Mieux que vous ne croyez.

GÉLADON, *en regardant la Fleur.*

Comme te voilà!

LA FLEUR.

Vous voyez.

C'eſt

C'eſt un habit de goût que j'ai pris pour la Fête.
Ah ! j'ai fait par hazard un beau coup de ma tête.

GÉLADON.

Quoi ?

LA FLEUR.

Les Comédiens nous ont manqué tout net.
Mais au lieu de la Comédie
Que vous deviez avoir, vous aurez un Ballet.

GÉLADON.

Un Ballet, me dis-tu ?

LA FLEUR.

Je vous le notifie.

GÉLADON.

Et comment ? Avec quoi ?

LA FLEUR.

Je viens de détourner
Un Opéra forain entaſſé dans un coche,
Qui vient de s'embourber & de rompre ici proche.
Ici juſqu'à demain il pourra ſéjourner.
Pour la muſique & pour la danſe,
Ils ſont pourvus en abondance
De tout ce qu'il nous faut, & dans leur magaſin
J'ai déjà pris l'habit & le nom de Jaſmin.

GÉLADON.

Mais ils nous donneront des ſcènes bigarrées,
Qui n'iront point à mon projet.

LA FLEUR.

Bon ! n'ont-ils pas toujours des ſcènes préparées
Qu'ils peuvent ſur le champ ajuſter au ſujet ?

Entre autres ils en ont une de la Folie,
Qu'ils m'ont dit être aſſez jolie,
Qui peut aller à tout en un jour de plaiſirs,
Et le hazard pourra ſeconder nos deſirs.

GÉLADON.

Fais pour le mieux. Pourrai-je y voir ce que j'adore ?
Que d'attraits imprévus on y verroit éclore !
Que ce lieu deviendroit charmant !
Jamais Fête n'auroit été plus embellie,
Elle ne peut devoir ſon plus bel ornement
Qu'à la préſence d'Emilie.

LA FLEUR.

La Fête eſt donc pour elle ?

GÉLADON.

Eh ! mais !

LA FLEUR.

Oh ! je le vois.
J'ai donc bien deviné.

GÉLADON.

Sans doute elle eſt pour elle ;
J'ai pris l'occaſion de la gloire immortelle
Qui couronne ſans ceſſe un de nos plus grands Rois ;
Et je ſignale ainſi ma tendreſſe & ma joie.
Hélas !

LA FLEUR.

Vous ſoupirez ?

GÉLADON.

Emilie eſt toujours
La même, & ma tendreſſe augmente tous les jours.

LA FLEUR.

Monſieur, lorſque par-tout le plaiſir ſe déploye,
Eſpérez qu'il pourra déſarmer ſa rigueur,
Et de cette inſenſible égayer la langueur.
L'allégreſſe publique opérera ſur elle,
Si ce n'eſt aujourd'hui, ce ſera quelque jour;
Le plaiſir conduit à l'amour,
Et petit à petit déſarme une cruelle.
Rien n'eſt tel, pour venir à bout de nos vainqueurs,
Que les ris & les jeux; ils ont la clef des cœurs.

GÉLADON.

Lorette m'a flatté d'amener à la Fête
L'inhumaine Beauté dont je ſuis la conquête.
Elle a pitié de mon état.

LA FLEUR.

Si Lorette eſt dans votre manche....

GÉLADON.

Elle me veut du bien.

LA FLEUR.

A charge de revanche.
Lorette ne croit pas obliger un ingrat....
A propos, il vous vient d'arriver de la Ville,
Un Seigneur du bel air; c'eſt le Marquis d'Oſville.

GÉLADON.

Comment! D'Oſville, me dis-tu?

LA FLEUR.

ui-même; c'eſt ainſi qu'on prétend qu'il ſe nomme.

GÉLADON.

ien n'eſt plus ſingulier.

LA FLEUR.

Connoiſſez-vous cet homme?

GÉLADON.

Un peu, puiſqu'avec lui je me ſuis bien battu.
Tu n'étois pas encore à moi.

LA FLEUR.

Quelle folie!
Un ſage comme vous!

GÉLADON.

Les gens les plus prudens
Ne ſont pas à l'abri de tous les accidens.

LA FLEUR.

Cela vint pour quelque Emilie?

GÉLADON.

Non.

LA FLEUR.

D'ailleurs, quel homme eſt-ce?

GÉLADON.

Une tête à l'évent,
Un de ces étourdis de la plus rare eſpece,
Qui ne doutant de rien, va toujours en avant,
Dont l'eſprit en travail, & toujours dans l'ivreſſe,
En dépit du bon-ſens, cherche à ſe diſtinguer;
C'eſt un homme, entre nous, qui n'a point de copie,
Un modele achevé dans l'art d'extravaguer.

LA FLEUR.

Que faiſiez-vous de lui?

GÉLADON.

Que veux-tu! Dans la vie

On ſe trouve lié ſans trop ſçavoir comment ;
Nous étions tous les deux d'une extrême jeuneſſe,
Et dans le même Régiment,
Et d'ailleurs il avoit beaucoup de gentilleſſe.

LA FLEUR.

Et, s'il vous plaît, d'où vint ce combat entre vous ?

GÉLADON.

Tu ne le croiras point ; un ſujet des plus fous,
De parole en parole, engagea notre affaire.
Il me prenoit mon nom.

LA FLEUR.

Votre nom ! Pourquoi faire ?

GÉLADON.

Je n'ai jamais trop ſçu quel étoit ſon deſſein.

LA FLEUR.

Qu'on ne me faſſe pas un ſemblable larcin.

GÉLADON.

Après avoir ſouffert cette badinerie,
Je vins à m'en laſſer, ainſi que de raiſon ;
Il me compromettoit dans plus d'une maiſon ;
Je lui dis de ceſſer cette bouffonnerie ;
Je l'en priai très-fort. Point du tout, il le prit
D'un ton qui me déplut autant qu'il me ſurprit :
Bref, il fallut ſe battre ; & pour finir l'hiſtoire,
Nous nous ſommes ſi bien bleſſés,
Que l'on nous a crus morts ; nous l'avons laiſſé croire,
Et nous nous ſommes éclipſés.
Ainſi, ſans qu'on y penſe, il ſurvient des orages,
Et ſouvent les plus fous entraînent les plus ſages.

Depuis cette aventure il s'eſt paſſé ſept ans.

LA FLEUR.

Ah ! voilà donc pourquoi vous demeurez céans
Tapis comme un Hermite.

GÉLADON.

Oui, dans cette retraite,
Sous un nom qui n'eſt pas le mien.
Ainſi j'aime, & j'attends que je ne riſque rien
Pour rentrer dans le monde. Adieu, voici Lorette.

SCENE III.

GÉLADON, LORETTE *en habit de Fête.*

GÉLADON.

Ah ! ah ! Déjà Lorette a l'air bien éveillé !
Mon amour en conçoit un eſpoir plein de charmes.

LORETTE.

Ne ſoyez pas, Monſieur, ſi fort émerveillé
De me voir déjà ſous les armes ;
Car, à vous parler ſans détour,
Lorſque je dois être de fête,
Dès le plus grand matin j'aime à me tenir prête,
Et mon bonheur commence à la pointe du jour.

GÉLADON.

Je ſuis charmé de voir que tu ſois ſi ſenſible.

LORETTE, *en regardant le boſquet.*

C'eſt donc ici l'endroit....

GÉLADON.

Oui. Mais s'il eſt poſſible . . .

LORETTE.

Je m'en vais donc paſſer dans ce lieu fortuné
Un des plus beaux jours de ma vie ?
Que mon cœur eſt charmé ! que mon ame eſt ravie !
Mon Dieu, que le plaiſir eſt bien imaginé !

GÉLADON.

J'en conviens avec toi. D'ailleurs quelles nouvelles?

LORETTE, *ne l'écoutant point.*

Ses effets ſont ſi doux !

GÉLADON.

Oui ; mais daignerois-tu . . . .

LORETTE.

Le plaiſir, entr'autre vertu,
A celle de nous rendre encor cent fois plus belles ;
L'ennui, plus que le tems, fait tort à nos appas.

GÉLADON.

Ce malheur aujourd'hui ne t'arrivera pas.

LORETTE.

Pour cela non.

GÉLADON.

Enfin, m'as-tu tenu parole ?
Et ta belle Maîtreſſe ? . . .

LORETTE.

Emilie? Elle eſt folle.
Je ne ſçais de folie autre que le chagrin,
Et le ſien va toujours ſon train.

GÉLADON.

Mais d'où vient-il ?

LORETTE.

D'aimer encor, quoi qu'elle en diſe,
Cet homme qu'elle a fait la ſotiſe d'aimer.
Elle a beau me jurer qu'elle n'eſt plus épriſe,
Et qu'elle a réſolu de ne plus s'enflammer.
Maudit ſoit le défunt. Où diantre étoient ſes charmes?
Il m'en ſeroit bien mort cinq ou ſix comme lui,
Que je n'en aurois pas verſé les moindres larmes;
Mais voit-on ce qu'on aime avec les yeux d'autrui?

GÉLADON.

Quelle conſtance!

LORETTE.

Et moi je dis, quelle foibleſſe!

GÉLADON.

Quel cœur! Plus je la vois capable de tendreſſe,
Plus je ſens que je l'aime, & l'aimerai toujours.
Que cet homme eſt heureux!

LORETTE.

Il eſt mort!

GÉLADON.

Eh! qu'importe?
Lorette, on donneroit ſes jours
Pour pouvoir une fois être aimé de la ſorte.

LORETTE.

Je voudrois de bon cœur, je puis vous l'affirmer,
Qu'il vous en eût coûté deux ou trois cens piſtoles,
Et que par ce moyen elle pût vous aimer.

GÉLADON.

Eh! bien, tu les auras.

LORETTE.

Ce ſont là des paroles.

GÉLADON, *en lui donnant ſa bourſe,*

En voici les effets.

LORETTE.

Mais comme vous prenez

Les choſes au pied de la lettre !

GÉLADON.

Tâche de réuſſir, & j'oſe te promettre....

LORETTE, *mettant l'argent dans ſa poche.*

Je prends vos intérêts, puiſque vous l'ordonnez ;

Mais que ce ſoit ſans conſéquence,

Car je ne réponds pas de vaincre ſes refus.

GÉLADON.

Quoi ! juſqu'ici tes ſoins ont été ſuperflus ?

LORETTE.

Ce n'eſt pas faute d'éloquence ;

Je vais la redoubler. Et, ſoit dit entre nous,

Je travaille pour elle en travaillant pour vous :

Car vous êtes ſon fait, tout comme elle eſt le vôtre.

(*myſtérieuſement.*)

Elle-même convint avec moi, l'autre jour,

Que ſi ſon cœur pouvoit prendre encor de l'amour,

Ce ſeroit pour vous ſeul, & jamais pour un autre.

Si-tôt que le bon-ſens pourra lui revenir,

Vous recevrez le prix de la perſévérance.

GÉLADON.

Et quand viendra ce tems ?

LORETTE.

Tout eſt dans l'avenir :

Vous l'aimez à ſon goût ; ayez de l'eſpérance.

GÉLADON.

Je commence à la perdre.

LORETTE.

Il eſt bien ſûr qu'au moins
J'acquitterai ma conſcience,
En mettant toute ma ſcience
Pour l'amener ici.

GÉLADON.

Tu perdras tous tes ſoins.

LORETTE.

J'en ai peur.

GÉLADON.

Faiſons mieux.

LORETTE.

Commandez à mon zele.

GÉLADON.

Ta Maîtreſſe ſçait bien que la Fête eſt pour elle.

LORETTE.

Soyez tranquille à cet égard.

GÉLADON.

Sûrement?

LORETTE.

Je vous ai rendu ce bon office.

GÉLADON.

D'abord qu'elle ne veut y prendre aucune part,
Il faut en faire un ſacrifice,
Elle m'en ſçaura gré.

LORETTE.

Je ne vous entends plus.

GÉLADON.

Il ne me convient pas d'ameuter tout le monde,

Et de troubler ici par des jeux ſuperflus
Sa tranquillité ſi profonde :
Pour me conformer à ſon goût,
Je m'en vais contre-mander tout.

LORETTE.

Eh ! non pas, s'il vous plaît : diantre, qu'allez-vous faire ? . . . .
Mais vous perdez l'eſprit.

GÉLADON.

Je crains de lui déplaire.

LORETTE.

La Fête eſt annoncée, & n'eſt plus un ſecret ;
On le ſçait par-tout à la ronde ;
On vient, on vole ici des quatre coins du monde ;
Et vous iriez donner ce contre-ordre indiſcret ?

GÉLADON.

C'eſt un ménagement.

LORETTE.

C'eſt un trait de folie.
Je frémis quand j'y penſe. Ah ! ciel, que diroit-on
De vous, Monſieur, & d'Emilie ?
Voulez-vous la brouiller avec tout le canton ?
Et vous faire haïr de toute la Nature ?
Car on ſçaura, Monſieur, la fin de l'aventure.
Déjà les Violons ſont à ſe recorder . . . .
Quelque caprice heureux lui paſſant par la tête,
Pourra bien amener ma Maîtreſſe à la Fête :
Nous refuſons long-tems avant que d'accorder.
Je vais employer tout, juſqu'à la politique :

Je lui dirai qu'étant des premieres d'ici,
En bonne Citoyenne il lui convient auſſi
De venir partager l'allégreſſe publique,
Qu'intérieurement rien ne l'empêchera
De garder ſa langueur au milieu de la joie,
Et qu'elle n'en prendra qu'autant qu'elle voudra;
Que pour le bon exemple il ſuffit qu'on la voie.
De ſi fortes raiſons ne peuvent pas manquer
De faire un grand effet.

GÉLADON.

J'accepte le préſage.

LORETTE.

Mon affaire eſt de l'embarquer,
Et la vôtre ſera d'en faire un bon uſage.
Adieu? ne contre-mandez rien;
Au contraire.

GÉLADON.

Va donç.

LORETTE.

Allez, tout ira bien.

SCENE IV.

GÉLADON, *ſeul.*

Il faut donc eſpérer, puiſqu'on me le conſeille.
Cédons. Que l'eſpérance aiſément ſe réveille!
Allons, laiſſons-nous-en charmer:
Ah! c'eſt autant de pris ſur le plaiſir d'aimer,

SCENE V.

GÉLADON, LE MARQUIS D'OSVILLE.

GÉLADON.

Mais, qui survient ici ?

D'OSVILLE, *d'un air ironique.*

Quelle magnificence !

GÉLADON, *à part.*

C'est d'Osville lui-même ; il porte ici ses pas.

D'OSVILLE.

Eh ! parbleu, je ne croyois pas
Être en pays de connoissance.
Est-ce bien toi, Varseuil ? Comment ! tu n'es pas mort ?

GÉLADON.

Non ; je passe pour l'être, & je le laisse croire.

D'OSVILLE.

Tu ne l'es pas, voilà le meilleur de l'histoire.
Je m'en réjouis ; mais très-fort ;
Et c'est de très-bon cœur que je t'en félicite.
Oh ! çà, soyons amis ; entre nous, quitte à quitte ;
Tu me fus toujours cher, oublions le passé.

GÉLADON.

Ma foi, depuis le tems, tout doit être effacé.

D'OSVILLE.

Mais rien n'est plus heureux. Tu peux m'aimer encore ;
Je ne suis plus si fou que je l'étois jadis.

GÉLADON.

Eſt-il bien vrai ?

D'OSVILLE.

D'honneur, c'eſt moi qui te le dis ;
Rends-moi ton amitié.

GÉLADON.

Soit ; la vôtre m'honore.

D'OSVILLE.

Laiſſons-là les fadeurs : mais dis-moi donc un peu,
Comment va la ſanté, l'amour, le vin, le jeu ?
Qu'as-tu fait ? Que fais-tu ?

GÉLADON.

Vous allez un peu vîte.

D'OSVILLE.

Quel eſt ce lieu ? Quel eſt le monde qui l'habite ?
(en l'embraſſant encore.)
Ce pauvre cher Varſeuil ! S'imagineroit-on....

GÉLADON.

Je me nomme autrement depuis notre querelle,
Perſonne ici ne ſçait mon véritable nom.

D'OSVILLE.

Cette précaution eſt ſage & naturelle ;
Pour moi qui ne me ſuis battu que ſous le tien,
Je l'ai crue inutile, & j'ai gardé le mien.
Ainſi donc, mon cher, tu t'appelles ?

GÉLADON.

Géladon.

D'OSVILLE.

Géladon. Je t'en fais compliment.

GÉLADON.

Ce nom-là n'en mérite aucun.

D'OSVILLE.

Si fait vraiment.
Eh ! l'ami Géladon, je ſçais de tes nouvelles.

GÉLADON.

Quoi donc? que ſçavez-vous?

D'OSVILLE.

Qu'à certaine Beauté,
C'eſt-à-dire, entre nous, qu'à certaine conquête,
Tu donnes en ces lieux une amoureuſe Fête.

GÉLADON.

Si l'on ſçait que je l'aime, on ſçait ſa cruauté.

D'OSVILLE.

On ne me l'a point dite, & je ne puis le croire:
Cette galanterie eſt le prix de ſon cœur,
Et tu vas faire ici célébrer ta victoire
Et ta reconnoiſſance.

GÉLADON.

Ou plutôt ſa rigueur.

D'OSVILLE.

Que la diſcrétion eſt un foible mérite !
Eſt-ce qu'on donne encor dans ces miſeres là?
Que diable !

GÉLADON.

Je n'ai rien à répondre à cela,
Si ce n'eſt que la choſe eſt comme je l'ai dite.

D'OSVILLE.

Ce n'eſt donc tout au plus que depuis quinze jours,

Que tu t'es mis après ce nouveau phénomene ?

GÉLADON.

Mais depuis près d'un an j'adore l'inhumaine.

D'OSVILLE.

Elle eſt donc ſans eſprit ?

GÉLADON.

Eh ! d'où vient ce diſcours?

D'OSVILLE.

Cruelle & ſotte....

GÉLADON.

Eh ! bien ?

D'OSVILLE.

Sont aſſez ſynonimes.

GÉLADON.

Comment !

D'OSVILLE.

Preſque toujours l'un & l'autre eſt tout un ;
Ces dédaigneuſes-là n'ont pas le ſens commun.

GÉLADON.

Ah ! vous pouvez rayer cela de vos maximes.

D'OSVILLE.

Eh ! non, te dis-je, encore un coup.

GÉLADON.

Ce que j'aime n'a pas moins d'eſprit que de charmes.

D'OSVILLE.

La fureur ordinaire eſt d'en croire beaucoup
A celle à qui l'on rend les armes.

GÉLADON.

Je rencontre à la fois tout ce qui peut charmer,
J'attaque un cœur tendre & ſenſible,

Et peut-être le ſeul qui ſçache bien aimer ;
Mais, hélas ! ...

D'OSVILLE.

D'où vient donc cet obſtacle invincible ?

GÉLADON.

Un malheureux amour la tient ſous ſon pouvoir.

D'OSVILLE.

As-tu quelque rival ?

GÉLADON.

J'en ai ſans en avoir.

D'OSVILLE.

Elle aime donc quelqu'un qui ne daigne y répondre ?

GÉLADON.

J'ignore quel étoit cet Amant fortuné,
Pour qui ſon cœur conſerve un amour obſtiné.
Ecoutez ſeulement, ceci va vous confondre.
Par les ſoins les plus aſſidus,
Par tout ce que l'Amour eut jamais de plus tendre,
Je ne puis ſupplanter un Amant qui n'eſt plus ;
Il ſemble tous les jours reñaître de ſa cendre.

D'OSVILLE.

C'eſt qu'elle veut traiter la choſe décemment :
Sans doute que cet homme eſt mort tout récemment.

GÉLADON.

Depuis ſept ans.

D'OSVILLE.

Sept ans !

GÉLADON.

Oui, vous pouvez m'en croire.

D'OSVILLE.

Voilà ce qui s'appelle une belle mémoire.

GÉLADON.

Quand elle eſt dans le cœur, elle dure long-tems.
Enfin, juſqu'à ce jour les feux les plus conſtans
N'ont pû me procurer qu'une eſtime ſincere,
Qu'une vraie amitié, qui m'eſt toujours bien chere;
Mais ces ſentimens-là ne ſont pas de l'amour.

D'OSVILLE.

Ta Maîtreſſe extravague, & tu n'es pas plus ſage.
Du plus beau de tes jours fais un meilleur uſage;
Laiſſe-là cette folle, & finis ſans retour.

GÉLADON.

Je voudrois vous voir à ma place;
Vous tenteriez en vain de briſer vos liens.

D'OSVILLE.

Moi, j'ai rompu des nœuds bien plus forts que les tiens.
C'eſt un petit récit qu'il faut que je te faſſe.
Du tems que je prenois ton nom....

GÉLADON.

Puis-je ſçavoir
A préſent quel beſoin vous pouviez en avoir?
Quoiqu'entre nous mon nom en vaille bien un autre,
Il n'a pas tout l'éclat du vôtre;
D'où venoit la fureur de vous l'approprier?

D'OSVILLE.

Pour mener à la fois pluſieurs galanteries.
D'ailleurs, je t'avouerai, ſans m'en faire prier,
Que mon nom trop connu par mille étourderies,

Avoit effarouché bien des cercles Bourgeois;
Je paſſois pour un fou, tu paſſois pour un ſage;
Ton nom pouvoit m'aider; ma foi, j'en fis uſage:
Il n'eſt pas malheureux.

GÉLADON.

Oui, je m'en apperçois.

D'OSVILLE.

Va, je te donnerai la liſte,
Si tu veux réclamer tes droits.

GÉLADON.

Je m'en déſiſte.

D'OSVILLE.

Je pris ton caractere & ton grave maintien,
Pour voir ce qu'on peut faire avec l'air de ſageſſe,
Par curioſité : je m'en tirai fort bien;
Car je ſuis un Prothée auprès d'une Maîtreſſe.
Mais entr'autres maiſons où ton nom m'a ſervi,
Chez un vieux Citadin mon cœur fut aſſervi;
Une jeune perſonne extrêmement aimable,
Parut être à mes yeux d'un prix ineſtimable,
Excepté qu'elle étoit fille à grands ſentimens;
Elle vouloit aimer dans le goût des Romans.
Je me prêtai d'abord à cette fantaiſie,
Croyant la ramener bientôt. Qui l'eût prévu?
Moi-même en moins d'un mois, ſans m'en être apperçu.
Je me vis entiché de cette phrénéſie;
Je ne reſpirai plus qu'un amour épuré;
Cette chimere entra juſqu'au fond de mon ame;
Et chaque jour accrut ma folie & ma flamme.

Je ſentis mon état, j'en fus déſeſpéré :
Ce que j'avois d'abord traité de badinage
Devint ſi ſérieux, que vingt fois, en un mot,
Je vis l'inſtant fatal où j'allois, comme un ſot,
Immoler ma fortune & mon libertinage ;
Mais un coup du Ciel me ſauva.
Juſtement ſur ces entrefaites
Tu me fis appeller, notre affaire arriva ;
Bref, toutes réflexions faites,
Comme l'on me crut mort, & qu'après je m'enfuis,
Je laiſſai dans l'erreur ma ſublime Maîtreſſe,
Et petit à petit étouffant ma tendreſſe,
Ma foi, je n'en ai pas oüi parler depuis.
Je me ſerois perdu, ſi je l'euſſe revue.
Par une rupture imprévue,
Fais comme moi ; finis avec elle, va-t-en,
Et laiſſe au premier tome un ſi fade Roman.

GÉLADON.

Non, le charme eſt trop fort.

D'OSVILLE.

Quel eſt ce badinage ?
Que diable veux-tu davantage ?
Avoir à démêler avec un trépaſſé,
Qui ne peut être remplacé ?
Laiſſe en paix ſa cendre importune
Jouir de ſa bonne fortune ;
Crois-moi, cede, & renonce à ſa ſucceſſion.

GÉLADON.

C'eſt ma premiere paſſion ;
Et la derniere.

D'OSVILLE.

A la bonne heure;
Mais je gagerois bien que celui qu'elle pleure
Ne t'a jamais valu.

GÉLADON.

L'amour qu'elle a pour lui
Doit prouver....

D'OSVILLE.

Rien. J'ai fait mainte & mainte conquête,
Et je connois le goût des femmes d'aujourd'hui;
Il n'eſt, à dire vrai, pour leur tourner la tête,
Que ces petits Meſſieurs poudrés, muſqués, brodés,
Dont la Cour & Paris ſont toujours inondés,
Fléaux des gens ſenſés que par-tout ils ſupplantent,
Idoles & tyrans des folles qu'ils enchantent,
Qui ſe font cent noirceurs pour ſe les arracher,
Et dont toute la gloire eſt de les attacher,
Par choix, par préférence & par goût à leurs charmes.
Ce ſont-là les héros, ce ſont-là les vainqueurs
A qui l'aveugle Amour cede à préſent les armes,
Et qu'il rend, à leur gré, maîtres de tous les cœurs.
Eh! quoi, tu ris de voir comme je les ajuſte!
Je parle contre moi; mais il faut être juſte,
Si tu veux figurer & te faire un état,
Réſouds-toi galamment à devenir un fat;
Tel étoit ton rival.

GÉLADON.

Cela pourroit bien être,

D'OSVILLE.

Tiens, je le vois d'ici. Comment le nommoit-on?

J'aurois fort bien pû le connoître.

GÉLADON.

On m'a toujours caché ſon nom ;
Mais à certain rapport, s'il m'eſt permis de croire...

D'OSVILLE.

Sans doute, crois toujours.

GÉLADON.

Il n'eſt pas à ſa gloire.
La Suivante convient....

D'OSVILLE.

Et je te dis auſſi
Que c'eſt ce qui l'a fait aimer à la folie.

GÉLADON.

Et c'eſt en quoi j'ai peine à comprendre Émilie.

D'OSVILLE, *à part.*

Émilie ?... Eh ! que diable !...

GÉLADON.

Elle ſe nomme ainſi.

D'OSVILLE.

Émilie ?

GÉLADON.

Oui.

D'OSVILLE, *à part.*

Seroit-ce.... Il n'eſt rien d'impoſſible.
(*haut.*)
Et comment eſt d'ailleurs cette belle inſenſible ?

GÉLADON.

Vous la verrez.

D'OSVILLE, *à part.*

C'eſt elle, ou je me trompe fort.
(*haut.*)
Ecoute, dis-moi donc....

GÉLADON.

Elle viendra, peut-être.
Souffrez que je vous quitte, & que j'aille ſçavoir
Si nous aurons ici le bonheur de la voir.

D'OSVILLE.

Va, je m'en prie auſſi.

GÉLADON, *de loin.*

Vous êtes bien le maître.

SCENE VI.

D'OSVILLE, *ſeul.*

S'agiroit-il de moi? Plus je penſe, en effet,
A tout le détail qu'il m'a fait,
Plus je me reconnois, auſſi-bien qu'Emilie.
Quoi! je ſerois l'objet de ſa mélancolie!
Elle pourroit encor m'aimer!
Seroit-elle aſſez folle? Ah! c'eſt trop préſumer....
Ce n'eſt pas que ce trait ne ſoit fort digne d'elle,
Et qu'elle n'ait un cœur, autant qu'il m'en ſouvient,
Tenace, opiniâtre, où le ſentiment tient
En dépit du bon-ſens... Une femme fidelle
Eſt un prodige... Il faut que j'en ſois éclairci;
Car enfin, malgré moi, j'en doute,

SCENE VII.

D'OSVILLE, OLIVIER.

OLIVIER.

Nous avons fort bien fait de ſéjourner ici,
Ce gîte eſt, pour nous deux, le meilleur de la route.
Vous vous amuſerez à danſer juſqu'au jour,
Et votre ſerviteur à boire.
Mais le plus drôle de l'hiſtoire,
Que vous ne ſçavez pas...

D'OSVILLE.

Quoi donc?

OLIVIER.

C'eſt que l'Amour,
Qui ſe met de toutes les Fêtes,
Vous fait trouver céans une de vos conquêtes.

D'OSVILLE.

Veux-tu dire Emilie?

OLIVIER.

Oui, Monſieur, juſtement.

D'OSVILLE.

Es-tu bien ſûr que ce ſoit elle?

OLIVIER.

On ne peut l'être plus, & je viens promptement
Vous en apporter la nouvelle:
Depuis deux ou trois ans, la chere Demoiſelle,
Toujours

Toujours fille, en ces lieux a fixé ſon ſéjour,
Tandis qu'elle auroit pû figurer à la Cour.
Je n'ai pas borné là mon zele :
Daignez m'entendre juſqu'au bout.

D'OSVILLE.

Tu me fais un plaiſir extrême.

OLIVIER.

Si le cœur vous en dit, vous en êtes à même :
Elle eſt libre ; le diable a fait raffle de tout :
Elle n'a plus de pere & de tante importune ;
Et grace à leur trépas, qui ſemble fait exprès,
Item, elle jouit d'une Terre ici près,
Et d'une aſſez groſſe fortune.
Voilà ce qu'en bûvant j'ai ſçû de poſitif.
Oh ! le vin eſt fort inſtructif.

D'OSVILLE, *en riant.*

Je n'en puis plus douter.... Il me vient une idée.

OLIVIER.

Cet établiſſement vous conviendroit aſſez ;
Elle eſt riche à préſent, & vous la connoiſſez.
Cette affaire ſera promptement décidée.

D'OSVILLE.

L'épouſer ?

OLIVIER.

Pourquoi non ?

D'OSVILLE.

Oh ! je ſuis de ces gens
Qui laiſſent marier les autres.
En te remerciant de tes ſoins obligeans.

OLIVIER.

Mais quels deſſeins ſont donc les vôtres?

D'OSVILLE.

De m'amuſer.... Mais, oui; depuis ſix ans & plus,
Que cette Belle & moi nous ne nous ſommes vus,
Je ſuis ſi fort changé.....

OLIVIER.

Quels projets vont éclore?

D'OSVILLE.

Elle ne m'a jamais connu que ſous le nom
De Varſeuil, qu'elle doit croire mort. Pourquoi non?
Il ſeroit fort plaiſant d'en triompher encore,
De me ſupplanter dans ſon cœur,
De pouvoir, au moyen d'un heureux ſtratagême,
Une ſeconde fois devenir ſon vainqueur,
Et ſous mon propre nom ſuccéder à moi-même....
Je n'y puis réſiſter; contentons nos deſirs;
L'entrepriſe me charme, autant qu'elle me pique:
Il eſt beau de tenter une entrepriſe unique;
La gloire eſt en amour le premier des plaiſirs....

OLIVIER.

Ce projet eſt fort beau. Mais dites-moi, de grace,
Parlez-vous tout de bon?

D'OSVILLE.

Oui, je l'entreprendrai.

OLIVIER.

Comment?

D'OSVILLE.

Que rien ne t'embarraſſe.

OLIVIER.

Mais....

D'OSVILLE.

Mais rien n'eſt plus ſimple ; & je lui ſoutiendrai,
Que moi, Marquis d'Oſville, autrefois je l'ai vûe,
Et qu'épris en ſecret de ſes divins appas,
Sans qu'elle s'en ſoit apperçue,
Avec diſcrétion je ſuivois tous ſes pas ;
Et que j'allois enfin l'inſtruire de ma flamme,
Quand je fus obligé de partir ſur le champ.
Je lui proteſterai, de l'air le plus touchant,
Que cet amour n'a fait qu'augmenter dans mon ame ;
Et je lui mentirai d'un ton
Si plein de la candeur qui m'eſt ſi naturelle,
Qu'elle s'y trompera ; ſinon, tant pis pour elle ;
J'aurai fait de mon mieux.

OLIVIER.

Maugrebleu du fripon !

D'OSVILLE.

Que dis-tu ?

OLIVIER.

Moi, je fais votre panégyrique,
Et je meurs d'admiration.

D'OSVILLE.

Va-t-en boire ; ſur-tout point d'indiſcrétion.
Moi, je vais la chercher.

SCENE VIII.

OLIVIER, *seul.*

Oh ! cet homme eſt unique !
La pauvre créature ! Il fera ſon malheur.
Je devrois l'avertir de toute la manœuvre.
Ma foi, j'en vais toucher quelque choſe à la Fleur....
Tout beau, ne pouſſons pas ſi loin cette bonne œuvre ;
C'eſt un homme à jamais ne me la pardonner ;
Ma probité pourroit me faire bâtonner.

SCENE IX.

ÉMILIE, LORETTE.

ÉMILIE.

Je fais ce que tu veux : ſuis-je aſſez complaiſante ?

LORETTE.

Que de façons ! Allons, donnez-moi cette main.
Lorſque le plaiſir ſe préſente,
Il lui faut épargner la moitié du chemin.

ÉMILIE.

Mais d'un homme qui m'aime agréer une Fête ! ...

LORETTE.

Que voulez-vous de mieux ?

ÉMILIE.

C'eſt preſque s'engager ;
C'eſt lui laiſſer enviſager
Qu'on a quelque plaiſir d'avoir fait ſa conquête.

LORETTE.

Il ne le croira pas ; fiez-vous-en à moi.

ÉMILIE.

Il ne le croira pas ! Peut-on ſçavoir pourquoi ?

LORETTE.

Tous les hommes ne ſont que trop portés à croire
Ce qui pourroit tourner contre nous à leur gloire.
Mais Monſieur Géladon ne leur reſſemble en rien.
Pardon, ſi je lui donne ainſi la préférence.

ÉMILIE.

Je ne t'empêche pas de m'en dire du bien.

LORETTE.

Et comment voulez-vous qu'il ait de l'eſpérance ?
Car j'ignore d'où diantre il peut l'avoir appris ;
Mais il ſçait qu'en ſecret vous avez le cœur pris.

ÉMILIE.

Moi ?

LORETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Laiſſons-la parler... Oui, ſans doute, vous-même.

ÉMILIE.

Il eſt mal inſtruit.

LORETTE, *à part.*

Bon !

ÉMILIE.

Son erreur eſt extrême.

LORETTE.

Mais vous avez aimé?... Là, parlons ſans détour...
Ce ſouvenir vous cauſe un trouble aſſez viſible.

ÉMILIE.

Je puis avoir été peut-être un peu ſenſible.

LORETTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Tant pis... Vous conſervez encor le même amour?

EMILIE.

Le terme eſt un peu fort.

LORETTE.

Eh! bien, la même flamme?

ÉMILIE.

Je ne conſerve plus qu'un certain ſouvenir.

LORETTE.

Bien tendre, n'eſt-ce pas? Daignez en convenir.

ÉMILIE.

Ce que j'ai pû ſentir dans le fond de mon ame
N'étoit qu'un goût naiſſant qui pouvoit aller loin,
Si l'on eût cultivé mon penchant avec ſoin.
J'étois ſi jeune alors...

LORETTE.

Que vous ſeriez à plaindre!

EMILIE.

Mais on a laiſſé tout éteindre.
Le tems, l'âge, l'abſence, & ſur-tout la façon
Dont tu ſçais que je fus alors abandonnée,
Tout doit ſur cet amour diſſiper un ſoupçon
Que tu nourris encor dans ton ame obſtinée,

Quoiqu'à te détromper j'aie employé mes ſoins.

LORETTE.

Ainſi vous n'aimez plus; vous le croyez du moins:
C'eſt un fait dont jamais nous ne ſommes trop ſûres.

ÉMILIE.

J'ai fait depuis ce tems bien des réflexions.

LORETTE.

Les premieres impreſſions
Laiſſent au fond du cœur de profondes bleſſures....
Par bonheur, Varſeuil eſt mort.

EMILIE.

J'y prends peu de part;
Et s'il ne l'étoit pas, il reviendroit trop tard.

LORETTE.

S'il eſt vrai, qui peut donc, au fond de ces retraites,
Vous plaire, & conſtamment retarder votre choix,
Jeune, riche, & ſur-tout libre comme vous l'êtes?

ÉMILIE.

Je ne le ſuis encor que depuis quelques mois;
Et je crois que d'ailleurs l'épreuve m'eſt permiſe,
Qu'à ma place on ne peut trop uſer de remiſe,
Après ce qui m'eſt arrivé.

LORETTE, *à part.*

Bon! c'eſt de l'argent ſûr; ma joie eſt infinie.
(*haut.*)
Eh! Monſieur Géladon eſt aſſez éprouvé:
N'abrégerez-vous point cette cérémonie?
(*voyant Varſeuil.*)
Miſéricorde! au meurtre! à l'ame! au revenant!
Fuyons; ſauve qui peut.

SCENE X.

D'OSVILLE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Rien n'eſt plus ſurprenant.
D'où vient cette terreur ? A qui donc en a-t-elle ?
Ah ! grands Dieux ! c'eſt Varſeuil, il n'en faut plus douter.

D'OSVILLE, *à part.*

C'eſt elle. Non, jamais elle ne fut plus belle.

ÉMILIE.

Sortons, je ne ſçaurois le voir, ni l'écouter.

D'OSVILLE.

Eh ! quoi, vous me fuyez lorſque je vous retrouve !
Ne vous offenſez pas ſi l'excès de mes feux
Me jette à vos genoux en ce moment heureux.

ÉMILIE, *en le relevant.*

Quel mouvement confus, quel déſordre j'éprouve !

D'OSVILLE.

Souffrez que des tranſports ſi long-tems retenus,
Pour la premiere fois, ceſſent de ſe contraindre.

ÉMILIE.

Pour la premiere fois ! . . . Ils me ſont fort connus ;
Mais je n'ai pas moins lieu maintenant de m'en plaindre.

D'OSVILLE.

D'OSVILLE.

Quoi ! vous me connoiſſez ! Quel retour plein d'appas !
Ah ! qu'il m'eſt doux de voir que vous n'ignorez pas
Que mon cœur dès long-tems vous a rendu les armes !

ÉMILIE.

Vous me le rappellez, je ne puis le nier ;
Mais vous m'avez laiſſé le tems de l'oublier.

D'OSVILLE.

Que ce reproche eſt plein de charmes !
Quoi ! vous avez dès-lors entrevu cet amour
Qui n'oſoit éclater ? Ah ! quel bonheur extrême !
Permettez que mon cœur le réclame en ce jour,
Et que j'oſe avec vous dater de l'inſtant même.

ÉMILIE.

Ce langage, Monſieur, eſt aſſez ſingulier.

D'OSVILLE.

En quoi ?

ÉMILIE.

Que parlez-vous d'une flamme ancienne
Qui n'oſoit éclater ?

D'OSVILLE.

Je parle de la mienne

ÉMILIE.

Tout ceci ne peut pas trop ſe concilier.

D'OSVILLE.

L'Amour ne doit-il pas nous ſervir d'interprete ?

ÉMILIE.

Point du tout : pardonnez ma priere indiſcrette ;
Varſeuil, expliquez-vous un peu plus clairement.

D'OSVILLE.

Qu'appellez-vous Varſeuil ?

ÉMILIE.

Vous-même apparemment.

D'OSVILLE.

Je ne le fus jamais ; non, jamais de ma vie.
Quelle eſt cette mépriſe ?

ÉMILIE, *à part.*

(haut.) En eſt-ce une en effet ?
Quoi ! véritablement....

D'OSVILLE.

Non vraiment, c'eſt un fait.

ÉMILIE.

Vous n'êtes point Varſeuil ?

D'OSVILLE.

Quelle eſt donc votre envie
Que je ſois ce Varſeuil ? J'ai bien connu quelqu'un
Qu'on nommoit autrefois de ce nom importun :
Cet homme, quel qu'il ſoit, depuis nombre d'années
A terminé ſes deſtinées.
De grace, entendons-nous ; je puis vous proteſter,
Vous jurer que mon nom eſt le Marquis d'Oſville,
Connu depuis long-tems à la Cour, à la Ville ;
C'eſt ce qu'on ne peut conteſter.
Je fus épris de vous à la premiere vûe ;
Je me mis en ſecret à ſuivre tous vos pas ;
Charmé de plus en plus de vos divins appas,
J'allois me déclarer ; une affaire imprévue,
Oui, le maudit devoir, l'ennemi de l'amour,
M'éloigna : je comptai de vous revoir un jour,

Et me voici ; le Ciel a fini mon abſence.

ÉMILIE.

J'ai beau l'enviſager, je vois bien dans ſes traits
Un fort grand changement : non, il ne fut jamais
De plus parfaite reſſemblance.
(*après l'avoir bien regardé.*)
Mais vous êtes Varſeuil.

D'OSVILLE.

Quelle obſtination
De vouloir conſtamment me prendre pour un autre !

ÉMILIE, *à part.*

Eſt-ce une imagination ?

D'OSVILLE.

Regardez-moi donc bien. Quelle erreur eſt la vôtre !
Mais j'entrevois d'où vient cet incident fatal ;
Ce Varſeuil fut, ſans doute, autrefois mon rival :
Peut-on n'en pas avoir en adorant vos charmes ?
Sans doute je reſſemble à cet heureux Amant :
Oui, voïlà ce que c'eſt ; j'y ſuis..... Heureuſement
Qu'il n'eſt plus en état de me cauſer d'allarmes,
Que cette reſſemblance aide à le remplacer ;
Si j'en ai tous les traits, mon cœur n'eſt pas le même,
Vous le démêlerez à ma tendreſſe extrême ;
J'oſe eſpérer qu'enfin je pourrai l'effacer,
Que je mériterai ſur lui la préférence.

ÉMILIE, *à part.*

Nous n'en ſommes pas là. Je ne ſçais que penſer.

D'OSVILLE.

Vous ne pourrez vous diſpenſer
De céder, malgré vous, à ma perſévérance.

ÉMILIE, *à part.*

Non, si ce n'est pas lui.... Gardons-nous d'éclater.

D'OSVILLE, *à part.*

Bon : je lis dans son cœur, je vois ce qui s'y passe.
(*haut.*)
Laissez-vous adorer. Laissez-moi me flatter
Qu'un jour....

ÉMILIE.

Ah ! laissez-moi, de grace,
Puisque je ne vous connois pas.

D'OSVILLE.

Que dites-vous ?

ÉMILIE.

Daignez ne point suivre mes pas.
(*Elle lui tourne le dos.*)

D'OSVILLE, *à part.*

Allons, c'est bien assez d'avoir rompu la glace ;
Le doute, le dépit l'agitent tour à tour :
Il faudra batailler pour emporter la place ;
Mais aussi j'aurai fait un chef-d'œuvre en amour.

SCENE X.

ÉMILIE, *seule.*

Mon dépit est égal à ma foiblesse extrême.
D'abord en le voyant... car enfin c'est lui-même.
Mais par ce désaveu cruel, injurieux,
Que prétend-il ? Quelle est cette idée insensée ?

Je ne puis pénétrer le fond de ſa penſée....
Mais dois-je tout-à-fait m'en fier à mes yeux?
Eſt-ce bien-là l'objet de mes premieres larmes?
un air de reſſemblance, un rapport apparent,
Tout a pû m'aveugler; mais en les comparant,
De Varſeuil, ce me ſemble, il n'a pas tous les charmes.
Non, non, ne croyons pas les retrouver en lui;
Ce n'eſt point là Varſeuil qui revient aujourd'hui,
Ce n'eſt point là Varſeuil.... Ce déni de lui-même
Pourroit bien dans le fond n'être qu'un ſtratagême
Inventé par l'amour & par le repentir.
En effet, ſi c'eſt-là ce qui me le ramene,
Le volage a dû preſſentir
Qu'il a trop mérité ma haine,
Pour pouvoir ſe flatter d'obtenir ſon pardon;
Honteux d'un ſi long abandon,
Il n'oſe s'avouer pour être l'infidele....
Bon! je lui prête encor une excuſe nouvelle.

SCENE XI.

ÉMILIE, LORETTE.

LORETTE.

Vous venez de le voir: il vous a ſoutenu
Qu'il n'eſt point Varſeuil.

ÉMILIE.

Oui: mais je l'ai reconnu.

LORETTE.

Eh ! bien, il a raiſon.

ÉMILIE.

Comment ! que veux-tu dire?

LORETTE.

Ecoutez ſeulement, & vous allez bien rire.
D'abord pour commencer ce récit ſingulier,
Je ſçais tout de la Fleur, qui le tient d'Olivier,
Que l'honneur & le vin, plus que toute autre choſe,
Ont fait jaſer. Sur-tout entre nous bouche cloſe.
Il n'eſt rien de plus vrai ; Varſeuil n'eſt point le nom
Du fat qui vous rendit jadis un faux hommage.
Ce qui vous doit encor étonner davantage
C'eſt que c'eſt-là le nom de Monſieur Géladon :
Ce Marquis l'avoit pris. C'eſt une gentilleſſe
Dont il uſoit auprès de plus d'une Maîtreſſe ;
C'eſt pour cette raiſon que tous les deux alors
Se ſont ſi bien battus que l'on les a crus morts,
Et que craignant la triſte fuite
D'un duel bien prouvé, chacun a pris la fuite ;
Et que le vrai Varſeuil, ſous un nom étranger,
A cru devoir ſe mettre à l'abri du danger
Qui devenoit inévitable.

ÉMILIE.

De cette indignité peut-on être capable ?
Il m'eſtimoit trop peu pour m'aimer ſous ſon nom.
Que dis-je ! Il rougiſſoit ſans doute au fond de l'ame
De m'avoir en paſſant pour l'objet de ſa flamme,
Il s'en faiſoit un deshonneur.

LORETTE.

Mais n'allez pas confondre avec ce ſuborneur
Le pauvre cher Monſieur Géladon qui vous aime,
Et dont votre rigueur cauſeroit le trépas.

ÉMILIE.

Lorette, ce courroux ne le regarde pas.
Ah! quelle eſt ma foibleſſe extrême!
J'aurois dû réprimer un mouvement trop prompt.
On pardonne une offenſe, & non pas un affront.

LORETTE.

Ce n'eſt pas tout: ſçachez le reſte du myſtere.
Le hazard ſeul l'amene en ce lieu ſolitaire;
Il ne vous cherchoit point; il ne vous aime pas;
Il veut d'un faux encens profaner vos appas;
Et par forfanterie, il eſpere, le traître!
A préſent ſous ſon nom, ſans ſe faire connoître,
Une ſeconde fois être votre vainqueur;
Au moyen de ce ſtratagême,
Il compte avec adreſſe au fond de votre cœur
Se ſubſtituer à lui-même,
S'y remplacer enfin, pour s'en moquer après.

ÉMILIE.

Ce que tu me dis-là m'eſt venu dans l'idée.

LORETTE.

Tel eſt le noir complot dont il fait les apprêts:
Mais il ſera berné, l'affaire eſt décidée;
Nous avons préparé de quoi
Vous venger aujourd'hui de ſa mauvaiſe foi.
Vous êtes bien tranquille. A quoi doit-il s'attendre?

ÉMILIE.

Va le chercher.

LORETTE.

Plaît-il ?

ÉMILIE.

Vous avez dû m'entendre.

LORETTE.

Quoi ! vous voulez encor revoir cet impudent,
Lorſque ſes trahiſons vous ſont ſi bien connues

ÉMILIE.

Faites ce que j'ordonne.

LORETTE.

Oh ! je tombe des nues !
Mais de ces fripons-là quel eſt donc l'aſcendant ?

SCÈNE XII.

ÉMILIE, *ſeule.*

Je ne puis plus douter de cette tromperie.
Je frémis à préſent. Si le traître eût voulu....
Mais non, mon premier goût n'auroit pas prévalu.
Jouiſſons juſqu'au bout de ſon effronterie....
Que ſon rival eſt différent !

SCENE XIII.

ÉMILIE, D'OSVILLE.

ÉMILIE, *à part.*

Feignons bien d'ignorer quel but il ſe propoſe.

D'OSVILLE, *à part.*

Elle m'obſerve en ſoupirant.

ÉMILIE, *haut.*

Je vous faiſois chercher.

D'OSVILLE.

J'en devine la cauſe.

Vous aimez à revoir des traits qui vous ſont chers ;
Je retrace à vos yeux la trop fidelle image
De cet heureux mortel dont vous aimiez l'hommage ;
Je deviens ſon portrait ; c'eſt à quoi je vous ſers :
Sans cette illuſion, ſans cette reſſemblance
Vous ne daigneriez pas m'honorer d'un regard ;
Et quand vous déſirez maintenant ma préſence,
Je reçois une grace où je n'ai point de part.

ÉMILIE.

Pourriez-vous m'envier les charmes que j'y goûte ?
C'eſt une cruauté qu'on n'exerça jamais,
Et vous n'en êtes pas capable.

D'OSVILLE.

Non, ſans doute.

ÉMILIE.

Laiſſez-moi donc jouir encor de tant d'attraits.

D'OSVILLE. (*A part.*)

Je m'offre à vos regards... Je crois que je m'enflamme.
Mais ce plaiſir ſi doux, & ſi cher à vos yeux,
Ne pourra-t-il paſſer juſqu'au fond de votre ame?
Il en ſeroit alors bien plus délicieux.
Laiſſez-moi vous aider à faire un prompt divorce
Avec tous ces chagrins qui troublent vos beaux jours,
Et qu'avec trop de ſoin vous nourriſſez toujours;
Ne les réclamez plus de force;
Ils veulent vous quitter, laiſſez-les s'envoler:
Faut-il toujours vivre dans la ſouffrance?
L'Amour même m'envoye exprès vous conſoler.

ÉMILIE.

Vous! Je n'ai point encore perdu toute eſpérance.

D'OSVILLE.

Je ſçais bien que l'eſpoir, quelque foible qu'il ſoit,
Peut braver les rigueurs de la plus longue peine,
Et que la conſtance eſt de droit:
Mais s'opiniâtrer, perpétuer ſa chaîne,
Pour quelqu'un qui n'eſt plus qu'au fond d'un ſouvenir,
Je ne ſçaurois en revenir.

ÉMILIE.

Je le crois.

D'OSVILLE.

Quoi! toujours ſe donner la torture
Pour lui garder ſans ceſſe avec fidélité
Un cœur qu'il pourroit bien n'avoir pas mérité
Ma foi, ce devoir-là n'eſt pas dans la nature;

A la néceſſité la raiſon doit céder,
Qui ne peut plus jouir ne doit plus poſſéder.

ÉMILIE.

Mais il eſt vrai.

D'OSVILLE, *à part.*

Je fais impreſſion ſur elle.

ÉMILIE.

Ce ſont-là des raiſons.

D'OSVILLE, *à part.*

Nous en viendrons à bout.

ÉMILIE.

Mais s'enſuit-il....

D'OSVILLE.

Il s'enſuit tout.

ÉMILIE.

Si bien que je dois prendre une chaîne nouvelle.

D'OSVILLE.

Oui, pour vous garantir d'un malheureux retour;
Car on ne guérit bien l'amour que par l'amour.

ÉMILIE.

Vous l'avez éprouvé? Mais enfin je ſuppoſe
Que le moyen qu'on me propoſe
Soit vraiment le plus ſûr....

D'OSVILLE.

Sans doute, & le plus doux.

ÉMILIE.

Cette néceſſité conclut-elle pour vous?

D'OSVILLE.

Plus que vous ne penſez.

ÉMILIE.

N'en puis-je aimer un autre.

D'OSVILLE.

Moins aiſément que moi.

ÉMILIE.

Quelle idée eſt la vôtre !
Quoi ! dans tout l'univers je n'ai plus d'autre choix,
Et me voilà bornée à vous, ſi je vous crois.

D'OSVILLE.

Ecoutez ; peu s'en faut que je ne vous ſoutienne
Que peut-être je ſuis le ſeul qui vous convienne,
Qui doive remplacer votre premier vainqueur....
Qu'il ſe trouve entre nous toute la convenance.
Je parle à votre eſprit autant qu'à votre cœur :
Suivez bien ce diſcours.

ÉMILIE, *à part.*

Quel fonds d'impertinence !

D'OSVILLE.

Plus mon prédéceſſeur avoit pour vous d'attraits,
Plus vous l'aimiez, & plus je vous ſuis néceſſaire :
Vous recouvrez en moi ſa figure, ſes traits,
Le même attachement, le cœur le plus ſincere,
N'eſt-ce pas à peu près toujours le même objet ?
Si c'eſt un changement, il eſt imperceptible ;
Le paſſage, en effet, en eſt preſque inſenſible ;
Vous vous appercevrez à peine du trajet,
Il ſe trouvera fait ſans efforts & ſans peines ;
Bientôt vos premiers nœuds & vos nouvelles chaînes,
Et le défunt & moi, ſon amour & mes feux,
Tout ſera confondu par un mélange heureux,
Et ne ſera plus qu'un dans le fond de votre ame ;

Votre cœur plus épris pour moi, de jour en jour,
Croira moins reſſentir une nouvelle flamme,
Qu'un renouvellement de ſon premier amour.

ÉMILIE.

Mes combats ſont finis; il faut bien vous l'apprendre.

D'OSVILLE.

S'ils n'avoient pas ceſſé, ma foi, j'allois me rendre.

ÉMILIE.

Tous les hommes en général
M'avoient donné contr'eux un préjugé fatal;
Je voulois vivre ici dans une paix profonde,
Le peu que j'ai connu de l'amour & du monde
M'en avoit dégoûtée.

D'OSVILLE.

Il y faut revenir.

ÉMILIE.

Le paſſé me faiſoit craindre pour l'avenir;
Mais enfin je ne ſçais, ces craintes, ces allarmes
Dans mon timide cœur viennent de ſe calmer.

D'OSVILLE.

Ce miracle m'eſt dû.

ÉMILIE

Je crois qu'on peut former
Avec un tendre Amant un lien plein de charmes:
Vous m'y déterminez.

SCENE XIV.

OLIVIER *en bottes, & le fouet à la main,* D'OSVILLE, ÉMILIE.

OLIVIER.

Tout eſt prêt pour partir.

D'OSVILLE.

Bon !

OLIVIER.

Je viens vous en avertir.

D'OSVILLE.

Es-tu fou ? Quelle idée ! Allons, qu'on ſe retire.

OLIVIER.

Parbleu, de votre part la Fleur vient de me dire
Qu'il falloit tout faire apprêter.

D'OSVILLE.

Va-t-en, je ne pars pas.

ÉMILIE, *bien naïvement.*

Qui peut vous arrêter ?

D'OSVILLE, *à part.*

Qui me peut arrêter ? Ah ! je ſuis pris pour dupe :
Il faut changer de ton.

ÉMILIE.

Mais quel ſoin vous occupe ?

D'OSVILLE, *d'un air fort enjoué, mais affecté.*

Mais véritablement je ſerois parvenu

Jusqu'à tromper vos yeux & votre amour extrême !....
S'il est vrai qu'en effet vous m'ayez méconnu,
Tous mes vœux sont comblés, j'ai le bonheur suprême
D'avoir pû sans danger éprouver ce que j'aime....
(avec plus de transport.)
Après un si long abandon,
Vous retrouver toujours la même !
Je bénis à présent mon heureux stratagême,
Et je chéris ma faute autant que mon pardon.

ÉMILIE, *avec un feint étonnement.*
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ?

D'OSVILLE.
Qui je suis, Emilie !
Qui je suis ! moi ?

ÉMILIE.
Vous-même ; osez m'en informer ?

D'OSVILLE, *en se jettant à ses pieds.*
Oui, c'est à vos genoux que je dois me nommer ;
Et je suis ce Varseuil....

ÉMILIE, *en riant.*
Qui ? vous ? Quelle folie !

SCENE XV.

LES MÊMES. GÉLADON *arrive ſans être vû.*

Vous, Varſeuil! Ah! grands Dieux, quelle comparaiſon!
C'eſt un ami fidele, un Amant incapable
De mépris, d'abandon, d'oubli, de trahiſon;
Jamais de ces noirceurs il n'eût été coupable.
(*en appercevant Géladon.*)
Ah! nous parlions de vous.

GÉLADON.

Hélas! c'eſt mon arrêt.

ÉMILIE.

Approchez, jugez-nous.

D'OSVILLE.

Quel ſera mon refuge?

ÉMILIE.

Qui ſçait le mieux aimer doit être notre Juge.

GÉLADON *s'approche.*

Puiſque....

D'OSVILLE.

Monſieur le Juge, un moment, s'il vous plaît.

ÉMILIE.

(*à d'Oſville.*) (*à Géladon.*)
Laiſſez, il eſt inſtruit. Que faut-il que je faſſe?

D'OSVILLE, *à Emilie.*

Mais ſuppoſé mon tort; eſt-il rien que n'efface

Un

Un repentir tel que le mien ?
Un Amant qui fut cher eſt-il encor coupable,
Quand il rapporte un cœur que le remords accable
A quoi ſert donc l'amour, s'il ne pardonne rien ?
C'eſt n'en avoir point eu que d'être inexorable.

ÉMILIE.

Qui l'a toujours trahi ne doit pas l'implorer.

D'OSVILLE.

L'amour ne connoît point de faute irréparable.

ÉMILIE, *à Géladon.*

Varſeuil, eſt-il bien vrai ?

D'OSVILLE.

Pouvez-vous l'ignorer ?

ÉMILIE, *à Varſeuil.*

Prononcez.

VARSEUIL.

Eh ! le puis-je, hélas ! ſans vous déplaire ?
Le Juge attend lui-même ou la vie, ou la mort,
Et ſon trouble eſt ſi grand....

ÉMILIE, *à part.*

Ah ! grands Dieux, qu'il a tort !

VARSEUIL.

Il pourroit prononcer un arrêt téméraire,
Qui tourneroit enſuite à ſa confuſion.

ÉMILIE.

Je vais donc me charger de la déciſion.

D'OSVILLE.

Ne craignez plus, mon cœur eſt hors d'état de feindre;

Sa chaîne pour jamais vient de ſe renouer ;
Vous le brûlez d'un feu qui ne pourra s'éteindre.

ÉMILIE.

Ce triomphe eſt de trop ; je dois vous avouer
Que je ne puis le voir qu'avec indifférence,
Et que je ne ſouhaitois pas
Venger ainſi mes feux, ni mes foibles appas ;
Mais j'ai pris mon parti : perdez toute eſpérance,
Et partez pour jamais. Varſeuil, je ſuis à vous ;
La plus tendre amitié, la plus ſincere eſtime,
Vous donnoient ſur mon cœur un droit trop légitime
Pour n'y pas ajoûter un titre encor plus doux.

Fin de la Comédie.

DIVERTISSEMENT.

La Folie & ſa ſuite entourent d'Oſville, qui veut s'en aller; elle lui préſente ſa Marotte, & chante l'Air ſuivant.

AH! quel triomphe! Quelle gloire!
Vous l'emportez ſur tous les miens.
Voilà le prix de la victoire,
Et le plus grand de tous les biens.

On danſe.

AIR.

TOUT eſt folie
Dans la vie;
Chaque ſaiſon
A ſa manie.
Tout eſt folie
Dans la vie,
Juſques à la raiſon.
C'eſt le délire le plus triſte
Qu'on puiſſe choiſir.
Plus on eſt fou, plus on exiſte;
On ne vit que par le plaiſir.

On danſe.

PREMIER MENUET,
CHANTÉ PAR LA FOLIE.

TRISTE raiſon,
Ta ſaiſon

N'arrive que trop vîte ;
Verſe alors tous tes dons,
Porte aux barbons
Tes leçons ;
Tu peux, quand je les quitte,
Les endormir de tes chanſons.

SECOND MENUET.

POUR être heureux,
Que vos vœux
Donnent la préférence
A mes charmes vainqueurs.
Les langueurs,
Les rigueurs,
La froide indifférence,
Sont le tombeau de tous les cœurs.

VAUDEVILLE.

GOUTEZ, au gré de votre envie
Tous les délires de la vie ;
Parcourez-les bien, tour à tour ;
Et vous conviendrez que l'amour
Eſt la plus aimable folie.

Si dans le cours de notre vie
Tout n'eſt que délire & manie,
Prouvons du moins à l'avenir
Que l'hymen qui va nous unir,
Eſt la plus heureuſe folie.

J'Aimerois, comme on m'y convie,
Si c'étoit pour toute la vie;
Mais on s'expoſe à trop d'ennui.
Faut-il que l'amour d'aujourd'hui
Soit une ſi courte folie?

Tôt ou tard, chacun ſacrifie
A ce Dieu dont on ſe défie.
Aimez, tandis qu'il en eſt tems,
Quand on a paſſé les beaux ans,
Il n'eſt plus d'heureuſe folie.

Plus d'une a fait la rencherie,
Qui brûle au déclin de la vie:
Mais un moyen lui reſte encor;
C'eſt de ſçavoir, au poids de l'or,
Se faire une heureuſe folie.

Sans Amant à quoi ſert la vie?
Ayons-en, tout nous y convie;
Mais je forme encor des déſirs.
Faut-il qu'amour & ſes plaiſirs
Soient une ſi coutte folie?

Loin de moi toute ame tranſie,
La belle tendreſſe m'ennuye,
Trop aimer fait tort aux amours.
Ma deviſe ſera toujours
Moins d'amour & plus de folie.

Blaise, un soir, dans une prairie,
Surprit deux baisers à Silvie :
La Belle feignant du courroux,
Lui dit, mais d'un air assez doux :
Berger, quelle est cette folie ?

Blaise avoit l'ame si ravie
Qu'il n'auroit fini de sa vie.
Mais vraiment, vous n'y pensez pas,
Reprit-elle avec embarras ;
Quoi ! toujours la même folie ?

Blaise eut une peur infinie
D'avoir fâché sa douce amie.
L'Amour sourit, & s'envola :
La Bergere aussi s'en alla.
Que ne changeoit-il de folie ?

FIN.

LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

Repréſentée pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 18 Janvier 1747.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, fils du Préſident.

UNE BARONNE, parente du Préſident.

ANGÉLIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, Suivante.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt dans une Maiſon commune au Préſident & à la Baronne.

LA

LA GOUVERNANTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *ſuit Angélique qui rêve.*

ANGÉLIQUE, eſt-ce tout ? Faites-vous violence :
Je voudrois bien ſçavoir à quoi ſert le ſilence
Il ne guérit de rien ; au contraire, il aigrit
Les maux & les tourmens du cœur & de l'eſprit.
Se taire eſt n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie ;
Le babil eſt le charme & l'ame de la vie . . . . .
Vous ne répondez rien ! Quel eſt donc votre but,
Et votre idée ?

ANGÉLIQUE.

Hélas !

JULIETTE.

Un ſoupir ! Beau début !
Après, continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on ſoupire.
Où ſont donc ces tranſports, cette vivacité ?
Nos entretiens faiſoient votre félicité ;
Vous ne pouviez finir. Lorſque je me rappelle....

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidele.

JULIETTE.

Doit-on, lorſque l'on perd le cœur d'un inconſtant,
Perdre auſſi la parole ? Allons, il faut d'autant
Soulager ſon dépit ; rien n'eſt plus ſalutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raiſon, le dépit doit ſe taire ?

JULIETTE.

Et la raiſon vous parle, à vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah ! le bel entretien ! Ma foi, gare l'ennui ;
Mais il eſt tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice

Où j'aurois eſſuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon ! bon ! L'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !
Eh ! comment pouvons-nous ne nous pas égarer ?
Comment fuir les dangers qu'on nous laiſſe ignorer ?
A qui notre jeuneſſe eſt-elle confiée ?
Hélas ! pour l'ordinaire elle eſt ſacrifiée.
Quel eſt le ſort du ſexe ! Ah ! Juliette, il s'enſuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être inſtruit.

JULIETTE.

Ah ! diantre, vous voilà tout-à-fait ſurprenante !
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante.
Depuis ſix ou ſept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniſer, je n'y connois plus rien ;
La Baronne elle-même en a fait ſon amie,
Et ne fait que vanter ſa rare prud'hommie :
Nous étions, vous & moi, bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en ſortant du Couvent :
Oui, Juliette, ce ſont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre rante a fait une fort belle emplette....
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs.
Mais parlons de Sainville. Eſpérez que vos cœurs
Seront bientôt remis en bonne intelligence.
Je ſçais que de ſa part un peu de négligence..

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon !
L'excuſe n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté ſa retraite profonde
Pour aller ſe fourrer dans le tracas du monde,
C'eſt malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puiſſe encor long-tems s'y plaire & le goûter ;
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à ſon pere ;
Son eſprit, ſon humeur, ſon goût, ſon caractere,
Feront qu'il y ſera tout-à-fait étranger :
Il eſt trop Philoſophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il eſt trop bien né ; c'eſt ſur quoi je me fonde.
Quel triomphe pour vous ! quand dégoûté du monde...

ANGÉLIQUE.

Qu'il y reſte, & s'y faſſe un nom bien éclatant.
Juliette, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville ?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois être encor dans mon premier aſyle.

JULIETTE.

Eh ! pourquoi faire ? Au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait ſortir de ce ſéjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,

Vous ſongez à rentrer dans le ſein de l'ennui ?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaiſe.

JULIETTE.

Aujourd'hui ;
Mais demain il pourra vous plaire davantage.
Le dépit prend toujours le parti le moins ſage.
Demeurez.... Les abſens ſont bientôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés ;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere ;
C'eſt une tante enfin comme il ne s'en voit guere ;
Mais ſi vous ne reſtez ſous ſes yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter ſon cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en conſole.
La veuve la plus ſage eſt toujours aſſez folle
Pour ſe remarier ; cela ſe voit ſouvent.
Il ne ſera plus tems de ſortir du Couvent ;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois ſa folie & la vôtre :
Je vous en avertis, craignez cet incident.
Mais la voici qui vient avec le Préſident.
Sortons.

(*Elle entraîne Angélique.*)

SCENE II.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte ?
Ah ! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pû réparer un malheur,
Dont en quelque façon je ſuis preſque coupable ?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point : eſt-ce qu'on eſt comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité ?
Quoi ! ne peut-on jamais cacher la vérité ?
Tant de gens ſont payés pour conſpirer contr'elle,
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle !
Quel Juge eſt à l'abri d'un ſemblable malheur ?

LE PRÉSIDENT.

Et voilà juſtement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeſte :
Mais ſe peut-il qu'enfin nul eſpoir ne vous reſte,
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un ſi grand nom ne ſe retrouvent plus ?

LA BARONNE.

Eh ! croyez-moi, Monſieur, quand on eſt miſérable,
C'eſt un fardeau de plus qu'un nom conſidérable ;
Ils en ont pû changer. Peut-être que la mort
Au ſein de l'indigence aura fini leur ſort.

LE PRÉSIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille;
Il doit être reſté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques ſoupçons; mais ils ſont ſi légers,
Ils ſont ſi dépourvus....

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe? Ils me ſont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zele;
Vous n'aurez jamais eu d'occaſion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-tems au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'eſt à quoi mon zele s'intéreſſe.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieilleſſe;
J'aurai bientôt fini le cours qui m'eſt preſcrit:
Que je ſerois content & de cœur & d'eſprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un ſi cruel reproche!
Ce ſeroit mon plus cher & mon plus grand bonheur.
En tout cas, j'ai mon fils; il eſt homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui le couvrant de gloire,
Eterniſe après moi le ſang dont il eſt né,
Et me donne en mourant un repos fortuné.
Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame eſt tranquille.
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, diſſipé comme il l'eſt à préſent,
Eût altéré ſes mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple eſt ſéduiſant ;
Mais....

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté, c'eſt ſur quoi je me fonde,
Sainville a grand beſoin de l'école du monde.
Philoſophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à ſon zele imprudent :
Ami de la franchiſe, il croit que la ſoupleſſe
Eſt indigne d'un homme, & taxe de baſſeſſe
Ces égards mutuels dont la néceſſité
A forgé les liens de la ſociété.
Que ſert une ſageſſe âpre & contrariante ?
Heureuſe la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas ;
La raiſon même a tort, quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La ſienne ſe reſſent des défauts de ſon âge,
Le tems adoucira ce qu'elle a de ſauvage.
Eſpérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin !
Tel eſt des jeunes gens le malheureux beſoin,
Qu'il faut, pour les polir, riſquer de les corrompre ;
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de ſe répandre, & de ſe faire voir ;
Mais ſon obéiſſance a paſſé mon eſpoir :
Vous ne le voyez plus, moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'Amour ſeul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! pourvû qu'il ne ſoit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux ;
Je lui laiſſe le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai préſenté ; mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage ;
Et ſur-tout, point d'éclat, le moindre eſt un outrage :
Vous avez des ſoupçons, ne les mépriſez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT, *à part, en voyant arriver ſon fils.*

Il me ſemble qu'il a plus de grace & d'aiſance.
(*haut.*)
Je n'abuſerai pas de votre complaiſance,
Le tems vous eſt trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi ?

LE PRÉSIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je penſe.

LE PRÉSIDENT.

Ce ſont des complimens, & je vous en diſpenſe.
Eh ! bien, vous voilà donc au milieu du torrent.
Votre genre de vie eſt un peu différent :
Que dites vous du monde ? Allons, daignez m'inſtruire.

SAINVILLE.

Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire ;
Il n'eſt qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.

Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec ſincérité, s'il faut que je réponde,
J'ai vû que l'impudence eſt la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire ſon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain ;
Que l'art d'en impoſer eſt le ſeul art utile ;
Qu'une louange aride, une eſtime ſtérile,
Eſt tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien :
Briſons là. Mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

SAINVILLE.

La bonne compagnie ! Eh ! croyez-vous auſſi
A cette rareté que l'on appelle ainſi ?
J'ai tout vû, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom réſonnoit ſans ceſſe à mon oreille ;
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis

Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité;
Tout cercle, quel qu'il ſoit, toute ſociété
Croit en être, de droit, la véritable ſphere:
Du bien, de la naiſſance, & telle autre chimere,
De la fatuité, des airs & du jargon,
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom.
Quant à moi, j'en appelle; elle eſt mal définie:
Ce ſont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en eſt cependant à qui ce titre eſt dû;
Mais avec ces défauts le monde vous a plû,
Et j'en vois la raiſon: parlons avec franchiſe,
L'amour... Eh! comment donc, ce mot vous ſcandaliſe!
A votre âge, parbleu, c'eſt une nouveauté!

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné?

LE PRÉSIDENT.

L'eſprit, ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle eſt réelle,
Inſpirer un amour auſſi paſſager qu'elle.
Quant à l'eſprit du ſexe....

LE PRÉSIDENT.

Il eſt ſans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'eſprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aiſément paſſe pour un prodige !
Mais c'eſt nous qui faiſons nous-même le preſtige.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeuneſſe & d'appas,
L'amour & les deſirs attirent ſur ſes pas
Une foule empreſſée à porter juſqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur :
Elle peut tout riſquer ; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon-ſens, anime ſes propos,
Et ſur-tout avec art diſtribue à propos
Une œillade traîtreſſe, un ſouris infidele,
Et voilà tous nos ſots enchantés autour d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas été du nombre ?

SAINVILLE.

Ah ! vraiment non.

LE PRÉSIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer ?

SAINVILLE.

Je n'en ſuis pas le maître.

LE PRÉSIDENT.

Lorſqu'on eſt comme un autre, on eſt comme on doit être ;

Qui donne de l'encens ne donne rien du ſien.

SAINVILLE.

Eh ! mais, pardonnez-moi, mon eſtime eſt mon bien.

LE PRÉSIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)

Le bel amendement ! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits ?

LE PRÉSIDENT.

Permettez. Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous ;
Chacun m'y déplaiſoit, & je déplus à tous ;
Ne faiſant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en paſſe.

LE PRÉSIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune
Pour un fiel répandu par la malignité ;
D'autres ne la taxoient que de ruſticité ;
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines.
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines.
Ainſi par un ſcrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors, par une erreur qui n'eſt que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faiſois ſon forfait, loin de m'en accuſer.
L'expérience enfin ſçut me déſabuſer :
Je rompis mon humeur, rompez auſſi la vôtre.
Nos beſoins nous ont faits eſclaves l'un de l'autre.

Il faut ſuivre ce joug ; qui ſe révolte a tort,
Et devient l'artiſan de ſon malheureux ſort.
Sçachez donc vous ſoumettre à cette dépendance :
L'uſage des vertus a beſoin de prudence.
Dans un juſte milieu la raiſon l'a borné :
D'ailleurs il faut toujours que leur front ſoit orné
Des graces & des fleurs qui ſont à leur uſage.
Quand la vertu déplaît, c'eſt la faute du ſage.
Sçachez la faire aimer, vous ſerez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré !
Quoi ! d'un fard étranger, ſecours de l'impoſture,
L'art oſeroit ſouiller la beauté la plus pure !
Mon pere, croyez-moi, ſon attrait lui ſuffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, eſt moins conſidérable
Qu'on ne le croit ; je ſuis dans un poſte honorable,
Où l'on n'amaſſe point ; ainſi je vous préviens,
Que, bien loin de trouver après moi de grands biens,
Vous ſerez étonné d'un ſi foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage ;
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui ſoit digne, en un mot, de vous être aſſorti
Par ſon nom, par ſon rang, & par ſon opulence ;
Mais, pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde ; & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous preſcrit.

SCENE IV.

SAINVILLE, *seul.*

Qui? moi! pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris!
La plus haute fortune est trop chere à ce prix.
Ah! mon pere, en effet, quelle erreur est la vôtre!
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins?
Eh! bien, mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoi qu'il en soit enfin, je serai dans le cas;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.
Oui, cet objet charmant aura la préférence:
Adorable Angélique, ah! quelle différence!
Le Ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait pour jamais, je rentre sous sa loi....
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flamme,
Puis-je encore espérer de regner dans son ame?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

(*Il va pour sortir.*)

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, un mot, de grace ; Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique ?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah ! ciel ! quelle est ma joie !
Dieux ! Elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'est la dixieme fois que je viens vous chercher,

SAINVILLE.

Ah ! je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet ; c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidele amour !
O bonheur qui m'assure un éternel retour !
Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire ;
Ce sont tous ses billets.

JULIETTE,

JULIETTE, *voulant ſortir.*

Vous verrez à loiſir.

SAINVILLE, *en l'arrêtant.*

Je ne me ſouviens pas de t'avoir fait plaiſir.

JULIETTE, *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE, *en tirant ſa bourſe.*

Tu m'as trop bien ſervi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenſer ton zele.
(*Il lui donne de l'argent.*) (*Il lui donne ſa bourſe.*)
Tiens, Juliette . . . . . Ah! prends tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh! puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE, *voulant s'en aller.*

Je ſuis votre ſervante.

SAINVILLE.

Attends.

JULIETTE.

Monſieur, je n'oſe.

SAINVILLE.

Sois témoin des tranſports que mon bonheur me cauſe.
Tu lui diras... Grands Dieux! quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main;
Mes lettres, mon portrait! Il faudra que j'en meure!

JULIETTE, *à part.*

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'eſpoir n'a donc ſervi qu'à mieux m'aſſaſſiner.
(*à Juliette.*)
Eh ! quoi ! tu fuis !

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc, ton ſilence augmente mon ſupplice.
Tu ne te tairois pas, ſi tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en ſerez-vous mieux, quand je vous aurai dit,
Que juſqu'à la rupture on pouſſe le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre ?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.
Il n'eſt donc que trop vrai que tout choix eſt égal.
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'eſt qu'en idée.
Enfin, c'en eſt donc fait, ma perte eſt décidée:
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous. Quand on a le bonheur d'être aimé,
Il faudroit réſider auprès d'une Maîtreſſe,
Cultiver par ſoi-même, & nourrir ſa tendreſſe.
L'amour qu'on nous inſpire exige bien du ſoin ;
Des yeux qui l'ont fait naître ; il a toujours beſoin ;
La moindre négligence y porte un coup funeſte.
Eſt-ce que notre cœur a des forces de reſte ?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu ?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu :
Mais je suis sans crédit ; je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un empire,
Que, pendant votre absence, elle a jusqu'à ce jour
Acquis, malgré moi-même, aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire ;
Car ce maudit Argus pense à tout, n'omet rien...
Ecrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah ! c'en est trop enfin... Je ne veux rien entendre ;
Puisqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre ;
Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en sortir.
Non, je ne prétends pas perdre mon repentir.
Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y compte :
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurois vécu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi !
Que je vais désormais vivre heureux & tranquille !
Tu le veux, j'écrirai ; mais ce sera d'un style....
Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raison ? Au lieu de réparer....

SAINVILLE.

Un ſeul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'eſt que ſon inconſtance ait prévenu la mienne.
Toi, tu lui remettras ma lettre en tems & lieu;
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

JULIETTE, *ſeule.*

Voilà comme ils ſont tous, quand on leur rend le change;
Furieux, hors de ſens: c'eſt une eſpece étrange;
Mais enfin, quels qu'ils ſoient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laiſſer que d'en avoir pitié.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE, *ſeule.*

O tendreſſe du ſang ! Doux charme de ma vie,
Qui devroit dès long-tems m'avoir été ravie !
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grands Dieux ! lorſque j'y penſe, étoit-ce là mon ſort?
Mais je n'en rougis point, la cauſe en eſt trop chere.
Continuons les ſoins de la plus tendre mere ;
Avant que de rentrer dans ce Cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Aſſurer mon deſtin, conſommons mon ouvrage.
Ah ! Ciel, permets enfin qu'à travers un nuage,
J'acheve de verſer ſur l'objet de mes pleurs,
Les ſeuls biens qui me ſoient reſtés de mes malheurs ;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'uſage des vertus lui ſerve d'héritage.
Voyons ce que ſur elle ont produit mes avis ;
Et ſi, pour ſon bonheur, elle les a ſuivis.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite !

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant ?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE.

(à part.) *(haut.)*

Que je crains ces tranſports ! Qu'eſt-il donc arrivé ?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimât ſi fort ces bagatelles ;
Je n'ai pû m'en priver ſans des peines mortelles :
Je les regrette encor ; mais j'ai fait mon devoir.
Ah ! je ſuis bien vengée ; il eſt au déſeſpoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait ſemblant.

ANGÉLIQUE.

Non ; il n'eſt pas homme à feindre,
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre, & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié.

De ces perſonnes-là craignez le caractere ;
On ne ſe perd jamais que par leur miniſtere ;
Et, ſi vous m'en croyez, détachez-la de vous ;
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus perſonne ?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le ſoupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il m'écrit ?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ſans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez-lui ſa lettre....
Voilà préciſément ce qu'il faut me promettre.
Eh ! quoi ! vous héſitez ! Vous vous taiſez ? Parlez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'eſt pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas !

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'eſt pour vous conſerver votre honneur, votre gloire.

ANGÉLIQUE.

L'honneur eſt donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à ſon tour.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien vous ſemble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'eſt qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puiſque vous m'y forcez : devez-vous ignorer
Que pour pouvoir aimer ſans ſe déshonorer,
Il faut qu'un doux eſpoir mieux fondé que le vôtre,
Aſſortiſſe deux cœurs qui ſoient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQUE.

Eh! pour qui donc Sainville & moi ſommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE.

Que de foibleſſe encor! Que j'en crains les effets!
(*à part.*)
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'eſpérance
Qu'elle oſe concevoir contre toute apparence.
(*haut.*)
Ma fille, (vous m'avez permis un ſi doux nom,)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raiſon.
Non, ce n'eſt point à vous que le Ciel le deſtine :
Peut-il s'aſſocier avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ſes attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raiſon? N'eſt-elle pas ma tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas !

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Mais encor, pourquoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le ſçavoir ?
Elle ne vous eſt rien, le rapport eſt fidele.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je ſuis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité ;
Mais ce n'en eſt pas moins l'effet de ſa bonté.
Vous etiez, dans un Cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total ?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un ſi grand ſacrifice.
Plaignez-les ; ce fut là leur plus cruel ſupplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendriſſez. Vous les avez connus ?
S'il eſt vrai, dites-moi ce qu'ils ſont devenus,
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saisit l'occasion d'une guerre étrangere :
Son courage lui fit espérer tout du sort ;
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah ! grands Dieux ! Et ma mere alors que devint-elle ?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere ! Jugez de sa douleur mortelle ;
Peignez-vous son état & son adversité.
Enfin, après avoir long-tems sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme & languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes ;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constans.
Dans les bras de la mort elle resta long-tems ;
A peine elle en sortoit que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pû survivre à ce coup si funeste ;
Vos larmes, vos soupirs m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus sur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au Couvent, où je sens, entre nous,

Juſqu'où pouvoit aller votre diſgrace affreuſe,
Quand le Ciel qui vouloit que vous fuſſiez heureuſe,
De la Baronne un jour y conduiſit les pas :
On lui parla de vous. Votre âge, vos appas,
Des larmes, qui pour lors vous prêterent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes ;
Elle vous prodigua ſes généreux ſecours :
Enfin, ſon amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & ſa vive tendreſſe
Daigna vous honorer du titre de ſa niece.

ANGÉLIQUE.

Ah ! quelle différence !

LA GOUVERNANTE.

Ainſi, ne l'étant pas,
Voyez quel précipice eſt ouvert ſous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'eſpoir inutile
De devenir un jour l'épouſe de Sainville ?
Non ; ceſſez de compter ſur cet heureux lien.
La Baronne pourra vous faire quelque bien ;
Mais ce n'eſt pas aſſez pour que l'on vous préfere
Au plus riche parti que lui cherche ſon pere :
Sainville en a beſoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bientôt ſon rang & ſon état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'eſt donc rien dans la vie ?
Au gré de la fortune il faut qu'on ſe marie.
Pourvû qu'on ſoit bien riche, on eſt donc bien content ?
Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE.

Le plus ſûr eſt pourtant

De ne plus eſpérer que l'hymen vous uniſſe:
N'attendez pas, vous dis-je, un ſi grand ſacrifice,
Je n'imagine pas qu'il y puiſſe ſonger.

ANGÉLIQUE.

Vous découvrez l'abîme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arroſés de mes larmes!
Ce n'eſt que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté;
Et ſi je reſte ici....

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGÉLIQUE.

Où donc, ma Bonne?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne:
Venez lui confier votre état dangereux;
Elle aime la vertu, ſon cœur eſt généreux:
Priez-la de finir une peine ſi rude,
En vous faiſant rentrer dans cette ſolitude
Où vous étiez. Preſſez, redoublez votre effort;
Elle eſt riche, elle y peut aſſurer votre ſort.
Doutez-vous du ſuccès? La Baronne vous aime,

ANGÉLIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.

N'eſt-il que ce moyen ? Si je vous intéreſſe,
Ma bonne, ſauvez-moi l'aveu de ma foibleſſe.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs ſi preſſans:
Les remedes tardifs ſont toujours impuiſſans.

ANGÉLIQUE.

Diſpoſez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me déſavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez... Partez, volez, ma Bonne:
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez; c'eſt à condition,
Si l'on daigne accepter ma propoſition,
Que vous viendrez auſſi, que nous vivrons enſemble,
Je me ſoumets à tout, pourvû qu'on nous raſſemble.
N'y conſentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'eſt bien mon deſſein.

(*Elle ſort.*)

ANGÉLIQUE.

Ah ! je pourrai du moins ſoupirer dans ſon ſein ;
Car je ne compte pas guérir de ma foibleſſe.

SCENE III.

JULIETTE, UN LAQUAIS, ANGÉLIQUE.

JULIETTE, *au Laquais.*

Viens quand je touſſerai.

LE LAQUAIS.

Comptez ſur mon adreſſe.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler ?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'eſt moi qui vous demande audience en mon nom.

ANGÉLIQUE.

Qui ? Toi !

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raiſon ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu ?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis aſſez long-tems, parlons de bonne foi,
Votre Bonne, jalouſe, envieuſe, inquiette,
Cherche à me ſupplanter ; ſa victoire eſt complette.
Votre humeur trop facile a comblé ſon deſir.
N'agiſſez, ne penſez que ſous ſon bon plaiſir,
Ayez pour tout inſtinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on mene à la baguette.

ANGÉLIQUE.

De grace, finiſſons ; je ne vois que trop bien
Quel eſt le but ſecret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va, je ſçais qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une ſi grande joie.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tu me ſoutiendras ?

JULIETTE.

Moi, je ne ſoutiens rien.

ANGÉLIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiſer, s'il ſe peut, une Amante outragée ?

JULIETTE.

Ce ſeroit volontiers, s'il m'en avoit chargée ;
Et d'ailleurs, (ce n'eſt pas que je parle pour lui :)
Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous paſſer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands ſacrifices,
A braver, à ſouffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer conſtans lorſque l'on n'en veut plus,
A revenir à nous, ſi-tôt qu'on les rappelle ?
Non ; l'art d'aimer a pris une forme nouvelle :
C'eſt à nous à préſent à remplir, en aimant,
Tout ce qu'une Maîtreſſe exigeoit d'un Amant ;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos eſclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,
Ils ſe ſont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour eſt retombé ſur nous.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe ?

JULIETTE.

Avouez que ſi, par aventure,
Sainville revenoit après cette rupture,

Plus tendre que jamais, vous rapporter ſon cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniere rigueur.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne ſe pas commettre.
Je dis plus, s'il oſoit hazarder une lettre,
Pleine de déſeſpoir, (je ſuppoſe le cas,)
Vous la refuſeriez ?

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE, *à part.*

Il ſe le tient pour dit. Il eſt tems que je touſſe.
(*Elle touſſe.*)
A la derniere épreuve il faut que je la pouſſe.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc ?

JULIETTE, *à part.*

Eſt-il ſourd ? Recommençons encor.
(*Elle touſſe.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

N'avez-vous pas touſſé !

JULIETTE, *à part.*

Peſte ſoit du butor.

LE LAQUAIS.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'eſt-ce ?

JULIETTE.

Une lettre
Que ce drôle a ſans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! la belle fineſſe !

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?
De grace, expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va, je ſçais ce que c'eſt.
Il faut, pour m'attrapper, être un peu plus habile.
Ce billet qu'on t'apporte eſt....

JULIETTE.

De qui ?

ANGÉLIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui ?

ANGÉLIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE, *en défaisant l'enveloppe, qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGÉLIQUE.

Que fais-tu ?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lû.

JULIETTE, *à part.*

Pour la pouſſer à bout, changeons un peu le texte,

(*Elle lit haut.*)

Et liſons autrement. » Pourquoi prendre un prétexte?

ANGÉLIQUE.

Arrête, où je m'en vais.

JULIETTE.

Eh ! bien, liſons tout bas.

ANGÉLIQUE.

Lis, puiſque tu le veux ; mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit, & Angélique ſemble s'amuſer à autre choſe.*

» Lorſque nous avons cru nous aimer l'un & l'autre,
» Nous nous ſommes trompés.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends?

JULIETTE, *continuant à lire.*

» Il n'eſt pas malheureux de rompre en même-tems;
» Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.

» J'accepte la rupture, ainſi n'en parlons plus. «

ANGÉLIQUE, *à part, en ramaſſant l'enveloppe.*

Eſt-ce à moi qu'on écrit? .... Regardons le deſſus.

JULIETTE.

A qui, diantre, en veut-on? Quelle eſt cette aventure?
Pourriez-vous, par hazard, connoître l'écriture?

ANGÉLIQUE, *animée.*

Elle eſt de mon perfide.

JULIETTE, *ingénuement.*

Ah! vous l'avez bien dit.

ANGÉLIQUE.

Oui, Juliette, elle en eſt; c'eſt à moi qu'il écrit,
Et c'eſt lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie. ....
Pourſuis.

JULIETTE.

Reſtons-en là.

ANGÉLIQUE.

Quelle étoit mon erreur!
Acheve, j'ai beſoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore?

ANGÉLIQUE.

Aimer ſans eſpérance
Eſt un état cruel. Mais quelle différence!
Haïr eſt le tourment le plus affreux de tous.
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

(*à part.*) Tenez, contentez-vous.
Avertiſſons Sainville, il eſt tems qu'il arrive.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Cédons, l'impatience où je ſuis eſt trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons, ſans doute il vient jouir de ſon forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez?

ANGÉLIQUE, *en lui jettant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t-il pû vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Autre inſulte mortelle.

SAINVILLE.

C'eſt de mes ſentimens l'expreſſion fidelle.

ANGÉLIQUE, *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous aſſurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE.

C'en eſt trop.

SAINVILLE.

Quel courroux!

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace,
Auriez-vous la fureur de m'inſulter en face?

SAINVILLE.

Quel eſt donc mon forfait?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclairciſſement pourriez-vous m'honorer?

ANGÉLIQUE.

Perfide, on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah! je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un ſi cruel refus.
Hélas! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus
Dégénere en offenſe, & ſe tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Ceſſez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis. Non, parjure;
La révolte devient permiſe au déſeſpoir:
Vous me rendrez raiſon d'un procédé ſi noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, ANGÉLIQUE, SAINVILLE.

JULIETTE, *en riant.*

Eh! je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, eſt-ce là cette lettre

Qu'à l'instant de ma part tu viens de lui remettre ?
Tu dois la reconnoître, est-ce elle ?

JULIETTE.

En doutez-vous ?

SAINVILLE.

Eh ! bien, Mademoiselle en est dans un courroux
Qui ne se conçoit pas ; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la lisant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi servira . . . .

JULIETTE.

Je puis avoir mal lû.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE, *à Angélique, & à Sainville.*

Ecoutez ; vous, lisez.

SAINVILLE *lit.*

» Le secours de l'absence
» M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur ;
» Et lorsque je reviens à mon premier vainqueur,
» C'est avec plus d'amour & plus de connoissance.

ANGÉLIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE, *en lui présentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.
Suivez des yeux.

(*Angélique regarde, & lit en même tems.*)

SAINVILLE.

» Par-tout où j'ai porté mes pas,
» Je n'ai trouvé que vous, dont mon ame aſſervie
» Pût faire ſon bonheur le reſte de ma vie.

ANGÉLIQUE, *d'un air moins courroucé.*

Il a raiſon .... Juliette.

JULIETTE.

Eh ! bien, vous vous aimez.

ANGÉLIQUE.

Mais, quoi !

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs ſont enflammés.
Quelle explication faut-il que je vous donne ?
(*En leur prenant la main.*)
Eh ! trop heureuſe encor l'Amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint.... Sainville, il n'eſt plus tems,
Je retourne au Couvent.

SAINVILLE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?
Vous voulez donc ma mort ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Et ſans doute la mienne.
(*haut.*)
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'Amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?
Eh ! que voulez-vous donc faire dans ce Couvent ?

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

On eſt allé, pour moi, le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui ſe paſſe,
J'en attends la réponſe : & je vous dirai plus,
Je tremble....

SAINVILLE.

Et de quoi donc ?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE, *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE, *ingénuement.*

Entendez mes raiſons, ſans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me déſeſpérer,
Lorſqu'à tout l'Univers je viens vous préférer ;
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire regner ſur mon ame ravie,
A m'aſſurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi ?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce deſſein ?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre ?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Juſtes Dieux ! quel ſoupçon eſt le vôtre !
Il ne vient point de vous ; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verſer ſur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon abſence on vous a peint ma flamme
Comme un amuſement frivole & criminel,
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pû ſouffrir qu'on me fît cette injure ?
A-t-on vû dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie ? Et vous, qui me bleſſez,
Angélique, eſt-ce ainſi que vous me connoiſſez ?

ANGÉLIQUE, *à Juliette.*

On a jugé bien mal de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux ſont baiſſés !
Eh ! regardez du moins ceux que vous offenſez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc ! Qui fait couler vos larmes ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne ſçavez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles ſont ces allarmes ?
Quels ſecrets devez-vous cacher à mon amour ?

ANGÉLIQUE, *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui ſont ceux à qui je dois le jour.

(*Juliette ſe retire au fond du Théâtre pour faire le guet.*)

Vous croyez que je ſuis niece de la Baronne?

SAINVILLE

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt rien, je ne tiens à perſonne.

SAINVILLE.

Ah! grands Dieux! quel ſera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Quoi! malgré cet aveu?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre;
Aſſurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je pourrois être à vous?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre Amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le ſerment.
Tendez-moi cette main.... Mais quel trouble vous preſſe?

ANGÉLIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promeſſe?

SAINVILLE, *en ſe jettant à ſes pieds.*

Nous verrons. Cependant, cachons bien notre amour;
Diſſimulons tous deux juſques à l'heureux jour.

(*Il lui baiſe la main.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *arrivant en courant.*

Levez-vous, & fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que vois-je ! C'eſt ma Bonne !

SAINVILLE.

Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.

(*Tous s'enfuyent.*)

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE, *ironiquement.*

Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfans ?

LA GOUVERNANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Vos ſoins ſont triomphans.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! Madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuſe réuſſite :
Ils ont bien opéré ; je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, *confuſe.*

Ah ! daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un Couvent paſſer toute ſa vie ?

LA GOUVERNANTE, *d'un ton ferme.*

Ne la conſultez point en cette extrémité,
Madame ; il faut uſer de votre autorité.
Eh ! comment voulez-vous qu'une fille à ſon âge
Puiſſe de ſa raiſon faire un heureux uſage,
Quand la ſéduction, avec tous ſes appas,
L'environne, l'obſede, & la ſuit pas à pas ?
Arrachez au péril une aveugle victime,
Que ſon propre penchant entraîne dans l'abîme.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Feignons. Il peut avoir deſſein de l'épouſer.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne ſçauroit s'abuſer ;
Sa facilité ſeule emporte la balance.
Sçait-elle ſeulement qu'elle eſt ſans eſpérance ?
Dans l'ivreſſe où ſon cœur eſt plongé ſans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que ſon amour ;

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *arrivant en courant.*

Levez-vous, & fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que vois-je ! C'eſt ma Bonne !

SAINVILLE.

Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.

(*Tous s'enfuyent.*)

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE, *ironiquement.*

Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfans ?

LA GOUVERNANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Vos ſoins ſont triomphans.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! Madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuſe réuſſite :
Ils ont bien opéré ; je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, *confuſe.*

Ah ! daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un Couvent paſſer toute ſa vie ?

LA GOUVERNANTE, *d'un ton ferme.*

Ne la conſultez point en cette extrémité,
Madame ; il faut uſer de votre autorité.
Eh ! comment voulez-vous qu'une fille à ſon âge
Puiſſe de ſa raiſon faire un heureux uſage,
Quand la ſéduction, avec tous ſes appas,
L'environne, l'obſede, & la ſuit pas à pas ?
Arrachez au péril une aveugle victime,
Que ſon propre penchant entraîne dans l'abîme.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Feignons. Il peut avoir deſſein de l'épouſer.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne ſçauroit s'abuſer ;
Sa facilité ſeule emporte la balance.
Sçait-elle ſeulement qu'elle eſt ſans eſpérance ?
Dans l'ivreſſe où ſon cœur eſt plongé ſans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que ſon amour ;

Et ſon bonheur préſent, qui n'eſt qu'une chimere,
Fait que ſon avenir ne l'embarraſſe guere :
Elle ne ſçait qu'aimer, & ne ſçait rien prévoir.
Mais enfin, ſuppoſé qu'un ſi fatal eſpoir,
Sur la foi des ſermens, autoriſe ſa flamme,
Et, malgré la raiſon, regne au fond de ſon ame,
Que de ſujets pour vous de crainte & de terreur !
Juſqu'où peut la conduire une ſemblable erreur !
Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh ! l'amour & l'hymen ne ſont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le ſçais comme vous, Sainville eſt dépendant ;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du Préſident.
Mais ſur une terreur qui peut être indiſcrette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'eſt une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui ſauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour paſſera. Vous-même, en ſa faveur,
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi ! vous priveriez-vous d'une fille ſi chere ?
Vous ſoupirez ? Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y réſoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Fort bien. Je ne ſçaurois avoir cette rigueur.

Mais je veux lui parler ; &, ſi ma remontrance
Eſt ſans ſuccès, j'irai juſques à la défenſe.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne ſervira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins ſuperflus !
Contre deux cœurs unis que ſert la vigilance ?
(*Elle ſe jette à ſes pieds.*)
J'embraſſe vos genoux.

LA BARONNE, *à part.*

Faiſons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah ! voulez-vous la voir ſe perdre ſous vos yeux ?

LA BARONNE.

C'en eſt trop ; laiſſez-moi, je vous demande grace.
Tant de vivacité m'importune & me laſſe.

LA GOUVERNANTE.

(*En ſe relevant.*) (*En s'en allant.*)
Eh ! puis-je en mettre moins ? Allons cacher mes pleurs.
Ah ! Ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs !

SCENE XI.

LA BARONNE, *seule.*

Le piége a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons ; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGÉLIQUE.

Trop de confuſion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour eſt cependant fait pour en inſpirer.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, & ſoupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos eſprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me diſe,
Je ne puis revenir d'avoir été ſurpriſe.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il ſe dérouter?
La Baronne, entre nous, n'eſt pas à redouter;
Elle eſt femme du monde, & n'en fera que rire:
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laiſſer dire.

ANGÉLIQUE.

C'eſt elle qui me cauſe auſſi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance ! Eh ! qui peut, malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à reſter ainſi ſous ſa tutelle ?

ANGÉLIQUE.

Sa raiſon, ſa vertu.

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſçais, mais je ſens qu'elle ne me dit rien,
Qui véritablement ne ſoit que pour mon bien :
C'eſt un fait ; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout eſt évanoui.

JULIETTE.

Cela ſe doit ; il va venir.

ANGÉLIQUE, *en regardant de côté & d'autre.*

Eh ! vraiment, oui.

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
Dans le fond du jardin eſt avec votre Bonne,
En un grand pour-parler.

ANGÉLIQUE.

C'eſt à notre ſujet.

JULIETTE.

Bon ! bon ! Qu'importe ? Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre ſalutaire
De nos vœux mutuels couvriroit le myſtere:
Cependant vous voyez que tout eſt découvert.
Vous puis-je, à ce ſujet, parler à cœur ouvert?

ANGÉLIQUE.

Hélas! vous le pouvez; je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux?

SAINVILLE.

Mon déſeſpoir extrême.

ANGÉLIQUE.

D'où vient?

SAINVILLE.

Je ſuis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous! Quel trouble eſt le mien!

SAINVILLE.

On pourroit me ſauver; mais vous n'en ferez rien.
Vous ſçavez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh! bien?

SAINVILLE.

Vous trahirez & ſon choix, & le vôtre.

Les perſécutions vous feront ſuccomber
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez-vous? Puis-je aimer davantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'eſt pas aſſez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous allarmer?

SAINVILLE.

L'inſtant où je vous parle eſt le ſeul qui nous reſte;
On va vous accorder cette grace funeſte
Que votre complaiſance a fait ſolliciter;
On ſçaura vous réſoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je! On obtiendra de votre obéiſſance
D'agréer les horreurs d'une éternelle abſence.

ANGÉLIQUE.

A ſubir cet arrêt je dois me préparer;
Mais ſans nous déſunir on peut nous ſéparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes aſſurances!
Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances
Ne produiront ſur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout, comme vous avez fait.

ANGÉLIQUE.

Que me reprochez-vous?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

Eh ! n'avois-je pas lieu de vous croire infidele ?

SAINVILLE.

Cruelle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;
Mais au fond du déſert où l'on va vous mener,
On ne tardera guere à vous le faire croire,
A noircir un abſent par quelque fauſſe hiſtoire
Que l'on aura grand ſoin de circonſtancier ;
Et je n'y ſerai point pour me juſtifier.
Vos feux ne pourront pas ſe nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas ?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent ſoutenir long-tems un foible cœur ;
Notre ennemie alors uſera de noirceur ;
Les unes en ſecret ſeront interceptées ;
Les autres à ſon gré ſeront interprêtées.
La perfide ſçaura, d'un air doux & trompeur,
Vous faſciner les yeux de l'eſprit & du cœur.

ANGÉLIQUE.

Mais je les lirai ſeule.

SAINVILLE.

Elle les aura vûes :
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lûes ;
Elle s'en ſervira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les ſupprimera quand il en ſera tems.

ANGÉLIQUE.

Je vois, en frémiſſant, quel péril nous menace.
Puis-je le détourner ? Que faut-il que je faſſe ?

SAINVILLE, *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, & m'en ſigner autant ;
Voilà ce que l'amour exige en cet inſtant :
(*En lui donnant l'écrit.*)
De notre ſûreté c'eſt-là l'unique gage.

ANGÉLIQUE, *en prenant le papier.*

Quel eſt donc ce papier ?

SAINVILLE.

Le ſerment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le ſceau de ce don ſolemnel,
Que vous font à jamais l'amour & l'hyménée,
De ma main, de mon cœur, & de ma deſtinée....
Quoi donc ! vous héſitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à ſe donner à moi !

ANGÉLIQUE.

Eh ! le puis-je ?

SAINVILLE, *animé.*

Comment !

ANGÉLIQUE, *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme ?

SAINVILLE.

L'impoſſibilité n'eſt qu'au fond de votre ame.
Eh ! quel obſtacle empêche un nœud ſi plein d'appas ?
Hélas ! vous le cherchez & ne le trouvez pas.

Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous ; votre infortune extrême,
Dont je rends grace au ſort, vous met en liberté
De choiſir qui vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oui, c'eſt la vérité ;
Je n'ai point de parens, du moins que je connoiſſe.
Mais, quoi ! puis-je, à mon âge, être aſſez ma maîtreſſe,
Pour que mon ſeul aveu diſpoſe de ma main ?

SAINVILLE.

Non : j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE.

Une raiſon n'eſt pas un refus.

SAINVILLE, *à part.*

L'inconſtante !

ANGÉLIQUE.

Mais ſi je conſultois....

SAINVILLE.

Qui ? Votre Gouvernante ?
Et vous conſulterez enſuite votre cœur ?

ANGÉLIQUE, *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;
Vous me troublez ſi fort, qu'à peine je reſpire :
Je ne ſçais déjà plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez ſur vous faire un juſte retour....

ANGÉLIQUE.

Eh ! je crains ma raiſon autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Eh ! comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous, & de ma vie ?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs....

ANGÉLIQUE.

Ah ! Ciel !

SAINVILLE.

Je regne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le tems nous presse ; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le Ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, je vais signer :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE, *en lui tendant la main tendrement.*

Ah ! quelle tyrannie !

SCENE III.

JULIETTE, *en courant*, SAINVILLE, ANGELIQUE.

JULIETTE, *en poussant Angélique.*

Décampez au plus vîte; il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc?

JULIETTE.

Le Président.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai le cœur transi.

JULIETTE, *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par où diantre allez-vous? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE, *à Juliette.*

Toi, ne la quitte pas; ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu; laissez, laissez-moi faire.

(Elle sort.)

SCENE V.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT.

Bon ; nous ferons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis ſur un cas ſingulier.

SAINVILLE.

Mon pere, vous ſçavez que jamais je ne flatte.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt par cette raiſon. L'affaire eſt délicate ;
Les conſeils les plus vrais ſont ici les meilleurs.
Un Juge aſſez habile, honnête homme d'ailleurs....
Vous riez ?

SAINVILLE.

C'eſt de voir ce titre imaginaire
Être ſi conſtamment l'épithete ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.

LE PRÉSIDENT.

Ainſi, vous ne croyez guere aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vus me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres !
Il eſt des gens de bien.... Je penſe, ſur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus ſainement que moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique.

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique.
Eh ! prenez, ou laiſſez les hommes tels qu'ils ſont,
Tout auſſi-bien que vous, je les connois à fond :
Mais je ſuis envers eux, avec moins de rudeſſe,
Indulgent par lumiere, & non pas par foibleſſe.
Mais revenons enfin. Ce Juge en queſtion
Fut chargé d'un procès, dont la déciſion
Devoit, à ſon rapport, regler la deſtinée
De gens de qualité qu'un heureux hyménée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laiſſons la nobleſſe du ſang :
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Peſons les droits réels : la plus haute naiſſance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais tout l'embarras eſt de bien rencontrer ;
Souvent le meilleur droit ne ſçait pas ſe montrer :
Car vous n'ignorez pas qu'il n'eſt rien que n'employe
Ce monſtre ingénieux à pourſuivre ſa proye,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Eſt ſouvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fléau funeſte, à ce mal ſans remede,
Ajoutez pour ſurcroît que la main qui nous aide
Peut ſe laiſſer ſurprendre, ou gagner. En effet,
Ne ſçauroit-on nous faire un infidele extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en ſert a tort : c'eſt mon ſyſtême ;
Jamais il n'eſt trop bon pour voir tout par lui-même :

Et s'il ne donne pas tous ſes ſoins, tout ſon tems,
Cette épargne eſt un vol qu'il fait à ſes cliens.
Pourquoi ſe charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide!

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit. Un traître, un ſerpent domeſtique,
Priva la vérité de ſa preuve authentique.
Le titre diſparut; le bon droit ſuccomba;
L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en ſçavoir plus qu'eux.
Peut-il ſe conſoler de leur déſaſtre affreux,
Et d'en avoir été la cauſe?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe? Il a laiſſé trahir ſon miniſtere;
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis?
Si l'excuſe avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRÉSIDENT.

Le tems & le hazard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître.

On ſçut la vérité : le titre n'étoit plus ;
Et le Juge, accablé de regrets ſuperflus,
Fut réduit à verſer des pleurs trop légitimes ;
Enſuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur ſort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort ;
Que ſa veuve, ſans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuſtre famille,
L'avoit abandonnée auſſi-bien que ſon nom.

SAINVILLE.

Eh ! bien, s'il eſt ainſi, que me demande-t on ?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui conſulte eſt peu ſûr de lui-même ;
Et que dire à celui qui ne ſe juge pas ?

LE PRÉSIDENT.

Mais, vous, qu'auriez-vous fait en un ſemblable cas ?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce :
Qu'il tremble ? Mais à quoi ſervira ma réponſe ?
Quoi qu'il en ſoit, enfin, j'aurois déjà rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu.
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe.
Qu'il répare ſes torts, s'il veut qu'on les excuſe ;
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui :
Celui dont je vous parle eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRÉSIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte....

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien. L'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRÉSIDENT, *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;
Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du tems,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere ?

LE PRÉSIDENT.

J'ai penſé comme vous ; j'ai fait plus, & j'eſpere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous ?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah ! grands Dieux ! Que ma ſource m'eſt chere !

Que je ſuis enchanté de vous avoir pour pere !
(*Il l'embraſſe.*)
Pardonnez ces tranſports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma mépriſe funeſte ;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reſte.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! qu'il m'eſt doux de voir que je revis en vous !
Ah ! pere fortuné !

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'eſtime la plus haute.
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute
Qui vous a procuré l'heureuſe occaſion
De faire une ſi grande & ſi bonne action.
(*Juliette paroît, & fait des ſignes.*)

LE PRÉSIDENT.

Le Ciel me l'inſpira, le Ciel la récompenſe ;
Sçachez ce qui m'arrive en cette circonſtance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir, pour vous,
Un des meilleurs partis qui ſoient peut-être en France ;
C'eſt une fille unique, une fortune immenſe :
Je réponds de ſes mœurs, & j'en ſuis enchanté :
Car c'eſt-là, ſelon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle eſt charmante. Enfin, l'on vous préfere.
Je vous en parle ici de la part de ſon pere.

Et c'eſt un mariage à conclure au plutôt.
Vous ſçavez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup, en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette Terre où vous vous plaiſiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en ſerai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroiſſiez bien froid, quand la fortune même....

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas:
Cette fille eſt trop riche, & ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc?

(*Juliette reparoît encore.*)

SAINVILLE.

Il faudroit lui devoir ma fortune;
C'eſt une dépendance un peu trop importune.
Les grands biens d'une femme augmentent trop ſes droits,
Et par reconnoiſſance il faut ſubir ſes loix;
Ce bienfait-là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoi qu'il en ſoit, malgré ma ſituation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon ! eſt-ce qu'un mari n'eſt pas toujours le maître ?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'eſclave, & je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable eſt tout ce qu'il me faut ;
J'épouſe pour aimer, pour être aimé de même :
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême.
Vingt exemples pour un ſemblent m'en avertir ;
C'eſt ſe vendre, en un mot, & non pas s'aſſortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! vos réflexions détruiront ce ſcrupule ;
Car, entre nous, mon fils, il eſt trop ridicule.
Je vous laiſſe y penſer, & je vais de ce pas
Engager cet hymen. (*Il ſort.*)

SAINVILLE.

Qui ne ſe fera pas.

SCENE VI.

JULIETTE, SAINVILLE.

JULIETTE.

Que diantre un fils a-t-il tant à dire à ſon pere ?
Votre Angélique eſt folle, elle me déſeſpere ;

La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de ſa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah ! Ciel, quel coup de foudre !

JULIETTE.

Voyez ſi vous pouvez vous-même la réſoudre ;
Mais ne l'eſpérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle eſt dans le jardin qui s'occupe à rêver.

(*Sainville ſort.*)

SCENE VII.

JULIETTE, *ſeule.*

Etre fille, & vouloir l'être toute ſa vie,
Me paroît, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder ! N'eſt-il pas bien charmant,
Sur-tout lorſque l'on peut épouſer ſon Amant !

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

Où peut être Angélique ?

JULIETTE.

Ah ! je vous le demande !

L'ai-je à ma garde ? Elle eſt, ce me ſemble, aſſez grande
Pour être ſa maîtreſſe ?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE, *en montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame, elle peut ordonner ;
Mais, vous....

LA BARONNE.

Obéiſſez, quand Madame l'ordonne.

JULIETTE, *regardant la Gouvernante.*

Madame ! Ah ! par ma foi, l'épithete m'étonne !
(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

Eh ! bien, ma chere amie !

LA GOUVERNANTE.

Ah ! c'eſt trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous eſt dû, je ne puis l'ignorer ;
Avouez que c'eſt vous qu'un procès déplorable
A contrainte à ſubir un ſort ſi miſérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me déſeſpérez.

LA BARONNE.

Eh ! Madame, achevez

Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoiſſance ?

LA BARONNE.

La faveur d'être admiſe en votre confidence :
Mais je lis dans votre ame une noble fierté,
Un courage au-deſſus de toute adverſité,
Vous fait déſavouer votre infortune extrême ;
Et vous vous impoſez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le ſort qui vous a tout ôté :
Mais ce que vous cachez, n'en eſt pas moins viſible ;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop ſenſible ;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit ;
Madame, écartez donc le charme qui vous ſuit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Préſident s'abuſe.

LA BARONNE.

Eh ! bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuſe.

LA GOUVERNANTE.

De quoi ?

LA BARONNE.

Votre ſecret n'en eſt plus un pour moi,
J'ai ſurpris des papiers qui ſont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel !

LA BARONNE.

J'ai vû de mes yeux la preuve la plus claire
D'un fait dont vous voulez ſoutenir le contraire ;
Vous êtes ſûrement la Comteſſe d'Arſfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entends-je ?

LA BARONNE.

Pardonnez : pour finir vos malheurs,
Cette conviction m'étoit trop néceſſaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel uſage en avez-vous pû faire ?
Falloit-il me trahir ? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance eſt pour moi mon ſecret,
Puiſque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot !

LA BARONNE.

Angélique l'ignore !

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en ſçaura rien.

LA BARONNE.

Eh ! quoi, la pouvez-vous priver d'un ſi grand bien ?

LA GOUVERNANTE.

Je la ſers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh ! que lui produiroit ma douloureuſe hiſtoire ?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire ſçavoir
Sa naiſſance ?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux déſeſpoir.
Non, Madame, laiſſons à cette infortunée
L'eſprit de ſon état, & de ſa deſtinée.
On n'eſt point malheureux, quand on peut ignorer
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! ma chere Comteſſe,
Mes ſoins n'ont point bleſſé votre délicateſſe ;
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiſcret.
Aucun autre que moi ne ſçait votre ſecret ;
J'ai ſçu le ménager avec un ſoin extrême.
Le Préſident, qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en impoſoit la plus expreſſe loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi ;
Content de relever votre illuſtre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille ;
Son bonheur lui ſuffit : en effet, il eſt tel
Qu'il ſe croit à préſent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRÉSIDENT.

Madame, prenez part à ma douleur extrême ;
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même ;
Pour moi, tout votre zele en vain s'eſt déployé.
Je ſuis au déſeſpoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'eſt revenu.

LA BARONNE.

Ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe !

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'abſolument vous vous ſoyez mépriſe ;

Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux,
Que j'avois pû me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE.

Comment voulez-vous donc que je me juſtifie ?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je vois bien qu'il faut que je me ſacrifie,
Et que j'avoue enfin un ſecret échappé.
(*au Préſident.*)
C'eſt vous-même, Monſieur, qui vous êtes trompé.

LE PRÉSIDENT, *à la Baronne.*

Eſt-elle du ſecret ?

LA BARONNE.

Elle ſçait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je ?
Votre indiſcrétion me paroît bien étrange !

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'oſe avancer.
Ce renvoi vous étonne ! Avez-vous dû penſer
Qu'il pût être permis à cette infortunée,
De relever ainſi ſa triſte deſtinée,
Et de vous dépouiller en cette occaſion?
La généroſité vous fait illuſion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous ſa querelle ?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle ;
Mettez-vous à ſa place : auriez-vous accepté ?
Elle a tout refuſé ; ce n'eſt point par fierté,

Par dédain, par mépris; elle en eſt incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais n'avouez-vous pas que ſon Juge eſt coupable
D'avoir été ſurpris?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l'erreur eſt un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle;
Il a cru bien juger, il eſt quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de ſon miniſtere il s'eſt mal acquitté.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'eſt point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée;
Vous ne la vaincrez point, elle eſt déterminée:
N'en parlons plus; elle a ſubi ſon jugement,
Le Ciel même a pris ſoin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver conſtamment ſon naufrage,
De voir, d'enviſager déſormais le paſſé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un ſonge effacé

Dans

Que l'on ne devroit plus offrir à ſa mémoire.
Dans ſon abbaiſſement laiſſez-lui cette gloire ;
C'eſt tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je ſerois criminel....

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un ſecret éternel.

(*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez ma ſurpriſe, elle eſt trop légitime ;
Je n'en ſçaurois douter, voilà donc ma victime !
C'eſt moi qui ſuis la ſienne.... O refus douloureux !
Dieux ! qu'elle m'a rendu confus & malheureux !
Que ſon abbaiſſement l'éleve & m'humilie !
Ainſi j'aurai cauſé le malheur de ſa vie ;
Et pour le réparer mes ſoins ſont ſans effet,
Elle veut à jamais me laiſſer mon forfait.
Eh ! c'eſt trop ſe venger : uniſſons-nous contre elle.
Je prétends m'acquitter ; la dette eſt trop cruelle.

LA BARONNE.

J'admire, entre elle & vous, ces généreux combats.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! l'admiration ne la ſauvera pas.

LA BARONNE.

Auſſi ne veux-je point y borner tout mon zele.
J'en reſſens, comme vous, une peine mortelle:
S'il eſt quelque moyen; venez, j'oſe eſpérer
Que le Ciel aura ſoin de nous le ſuggérer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Elle rêve.... Feignons de ne l'avoir pas vûe,
Lorſque tous deux ont eu leur derniere entrevue.

ANGÉLIQUE, *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez fait chercher ?

LA GOUVERNANTE.

Oui : mon empreſſement
Vous donne, je le vois, du refroidiſſement ;
Il m'a, dans votre cœur, en ſecret deſſervie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'eſt pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, ſans indiſcrétion,
S'il vous ſouvient encor d'une commiſſion,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappellez... Mais à propos.... Ma Bonne...

LA GOUVERNANTE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Auſſi ne veux-je point y borner tout mon zele.
J'en reſſens, comme vous, une peine mortelle:
S'il eſt quelque moyen; venez, j'oſe eſpérer
Que le Ciel aura ſoin de nous le ſuggérer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Elle rêve.... Feignons de ne l'avoir pas vûe,
Lorſque tous deux ont eu leur derniere entrevue.

ANGÉLIQUE, *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez fait chercher ?

LA GOUVERNANTE.

Oui : mon empreſſement
Vous donne, je le vois, du refroidiſſement ;
Il m'a, dans votre cœur, en ſecret deſſervie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'eſt pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, ſans indiſcrétion,
S'il vous ſouvient encor d'une commiſſion,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappellez... Mais à propos.... Ma Bonne...

LA GOUVERNANTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Si vous m'en croyez, ſans trop précipiter,
Vous attendrez encore à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE.

Pourquoi? (*à part.*) Diſſimulons.

ANGÉLIQUE.

C'eſt qu'il faut que j'y penſe.
Mettez-vous à ma place en cette circonſtance;
Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inſpirer tant de goût?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre tant de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des allarmes,
Et de l'incertitude où je vois votre ſort?
Lorſqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut, ainſi que vous, ſe rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute ſa deſtinée?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours,
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE.

Je m'en flatte. Calmez vos frayeurs indiſcrettes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouiſſez de l'état où vous êtes;
Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors?
Le néant eſt caché ſous de ſi beaux dehors;
La Baronne vous aime, & j'en ſuis convaincue;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévue
Peut, en vous l'enlevant, vous laiſſer ſans eſpoir.

ANGÉLIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir.
Je ne ſoutiendrai point cette diſgrace affreuſe.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je ſerai plus heureuſe.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas, j'en mourrai de douleurs,
Et ce ſera pour vous le moindre des malheurs.
Je ſçais que la retraite, à des gens de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image;
La jeuneſſe s'en fait un portrait peu charmant,
Bientôt l'expérience en decide autrement.
Que ne m'eſt-il permis de vous citer la mienne?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la ſienne;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut ſe conformer;
On ne veut pas vous perdre. Eh! qui pourroit former
Un projet, un complot ſi cruel? Non, vous dis-je,
Un ſacrifice entier n'eſt point ce qu'on exige:
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Conſentez ſeulement, pour un tems limité,
D'eſſayer avec moi d'un ſéjour plus tranquille,
Juſques au mariage....

ANGÉLIQUE.

Eh! de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGÉLIQUE.

En parle-t-on ?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ſes ſoins.

ANGÉLIQUE.

Et quelle eſt la future ?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere ;
C'eſt de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGÉLIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! pourquoi voulez-vous vous flatter,
Quand cet événement va bientôt éclater ?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre deſtinée ;
Et s'il vous l'a juré, c'eſt le ſerment trompeur
D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche impoſteur.

ANGÉLIQUE.

A votre zele ardent je me livre moi-même ;
Mais n'allez pas plus loin, reſpectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour ;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque inſtant du jour :
Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir ! . . . Excuſez de trop vives allarmes ;

Si j'ai tort ; il en faut accuſer l'amitié :
Mais enfin, par tendreſſe autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce myſtere ?
Faut-il que je l'ignore ?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! pourquoi me celer vos ſecrets les plus doux,
A moi, qui ne puis être heureuſe que par vous,
Que par votre bonheur ? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez ? Quel refus eſt le vôtre ?
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

ANGÉLIQUE.

L'état où je vous vois, & la néceſſité
De me juſtifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Quels ſecrets vont éclore ?

ANGÉLIQUE.

Sainville n'eſt pas tel que vous l'avez penſé :
Quels regrets vous aurez de l'avoir offenſé !
Cet hymen que l'on croit ſi prêt à ſe conclure,
Ne ſe fera jamais, comptez que j'en ſuis ſûre....
Sainville eſt engagé.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Ciel ! quel eſt mon effroi !
(*haut.*)
Sainville eſt engagé, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui? vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eſt-il poſſible?

ANGÉLIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendrons inviſible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos ſoupirs.
Quoi! n'étoit-ce pas-là l'objet de vos deſirs?
Vous doutiez ſeulement que l'amour de Sainville
Eût un but légitime? Eh! bien, ſoyez tranquille.
J'ai ſa main & ſa foi, mes deſtins ſont les ſiens.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quel droit?

ANGÉLIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens?
Mon aveu doit ſuffire, à ce que j'imagine:
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et ſans nulle fortune, à la merci du ſort?
S'il eſt vrai, j'ai donc pû, ſans avoir aucun tort,
Ne prendre auparavant les ordres de perſonne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins vous auriez dû conſulter la Baronne:
Peut-être auriez-vous pû me faire cet honneur....
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGÉLIQUE.

Vous ne le croyez pas? Il faut donc vous confondre.
(*En tirant la promeſſe de Sainville.*)
Tenez, voyez, liſez. Qu'aurez-vous à répondre?

Eſt-ce là, de ſa foi, le garant immortel?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'autel,
Confirmer, en ſecret, cette union parfaite....
Vous en ſerez témoin.... Etes-vous ſatisfaite?
Sur-tout, ne dites rien de ma félicité;
Gardez bien le ſecret.

LA GOUVERNANTE.

Cette néceſſité
De vous envelopper des ombres du myſtere,
Auroit dû vous donner un remords ſalutaire.
Voyez quel eſt l'abîme où vous vous enchaînez!
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,
Sont un piége couvert d'une fauſſe eſpérance,
Un écueil inviſible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorſqu'il n'eſt plus tems.
Ah! pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens
Eh! n'eſt-on pas aſſez à plaindre quand on aime?
Un Amant n'eſt déjà que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vû l'amour abuſer tant de fois.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſerai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La ſageſſe n'eſt pas toujours inaltérable;
C'eſt en vain qu'on ſe flatte, & qu'on croit être ſûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur;
Malgré ſoi-même, enfin, l'on manque à ſa promeſſe,
Et l'on cede, par force, à ſa propre foibleſſe:
Tout ſe découvre alors, un nœud ſi criminel
Ne laiſſe, en ſe briſant, qu'un opprobre éternel.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeſte.
(*haut.*)
Eh ! tranquilliſez-vous, je prendrai ſoin du reſte.

LA GOUVERNANTE.

Un ſi grand intérêt ne ſçauroit vous toucher;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous eſt cher?

ANGÉLIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! bien, vous le perdrez.

ANGÉLIQUE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!
Eh ! comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune eſt au-deſſous de lui:
Le plus riche parti ſe préſente aujourd'hui;
S'il rejette, pour vous, l'hymen qu'on lui propoſe,
Le Préſident, ſurpris, en cherchera la cauſe:
Craignez tout d'un courroux juſtement mérité;
N'en doutez pas, ſon fils ſera deshérité,
Et vous aurez cauſé ſon malheur & le vôtre;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout! Il fuit les malheureux:

Il aime la fortune, & n'eſt pas plus fidele ;
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle,
Et ne laiſſer à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux déſeſpoir de s'être trop aimés....
Vous ne m'écoutez pas ?

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, je ne ſonge
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'eſt qu'un menſonge....
Enfin, vous perſiſtez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ſans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir ſi ces nœuds ſont bien faits ;
Je n'en ſçais pas aſſez touchant cette matiere ;
Pour prendre en ce papier une aſſurance entiere,
Il faut que je conſulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin ;
Je ne ſouffrirai pas que vous preniez ce ſoin.
La moindre défiance eſt un manque d'eſtime ;
Sainville, avec raiſon, pourroit m'en faire un crime.
Je ne veux, contre lui, ni garants, ni témoins ;
Je ne l'aimerois pas, ſi je l'eſtimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de ſûreté, ſouffrez que je m'informe ;
Je crains que cet écrit ne péche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Eh ! que m'importe, à moi ? Mes vœux ſont ſatisfaits.
Je crois mieux les ſermens que Sainville m'a faits,

Que tout ce qu'on pourroit vous dire : ainſi, ma Bonne,
Rendez-moi....

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne !

LA GOUVERNANTE.

Laiſſez-moi le garder, j'oſe vous en prier.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment.... Mais on vient....

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *à Angélique.*

Quel eſt donc ce papier
Qu'elle cache avec ſoin ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel eſt donc ce langage ?
Qu'avez-vous fait ?

ANGÉLIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je ?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit, pour vous juſtifier.

SAINVILLE.

De quoi donc?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort; il lui plaiſoit de croire
Que vos feux offenſoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal eſpoir j'oſois m'abandonner.
A préſent, je ne ſçais quel ſcrupule l'arrête;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penſer d'un hymen clandeſtin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre deſtin
Que par un nœud ſecret? Il étoit néceſſaire;
Mais enfin, je le ſçais, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuſer du malheureux ſecret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiſcret.
Vous fûtes, vous ſerez toujours mon ennemie;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous déteſterois, ſi j'étois criminel:
Connoiſſez un amour qui doit être éternel;
Sçachez qu'il n'en eſt pas moins pur pour être extrême.
J'adore ſa vertu, j'en fais mon bien ſuprême;
Je n'ai rien qui me ſoit plus cher que ſon honneur:
Pourrois-je l'en priver, ſans perdre mon bonheur,
Sans me deshonorer, ſans m'avilir moi-même?
Ce n'eſt qu'à ſes dépens qu'on corrompt ce qu'on aime.

Connoiſſez mes deſirs ; je borne tous mes droits
Au ſeul titre ſecret....

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels ?

SAINVILLE.

Hélas ! qui les ignore ?
Je les ſçais comme vous ; mais je connois encore
Un pouvoir au-deſſus de leur autorité,
C'eſt celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des tems plus favorables ?
Et les peres ſont-ils toujours inexorables ?
Un fils au déſeſpoir en peut tout eſpérer ;
Mais j'ai fait un ſerment, rien ne peut l'altérer,
Et c'eſt entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ſoyez moins cruelle,
Et conſentez. D'abord que je réponds de lui....

SAINVILLE.

Eh ! bien, ſéparez-nous, même dès aujourd'hui,
C'étoit votre deſſein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen : la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? Expliquez-vous.

SAINVILLE.

Je ſçais, à ce ſujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;

Elle adore Angélique ; &, malgré votre zele,
Elle n'a pas deſſein de ſe ſéparer d'elle.
Puiſque vous me craignez, partez dès-à-préſent ;
J'ai le bien de ma mere, il ſera ſuffiſant
Pour vous faire à jamais le ſort le plus paiſible,
En cas que mon bonheur ſoit toujours impoſſible,
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos ſoins ce dépôt précieux ;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendreſſe extrême.
(*à Angélique.*)
N'y conſentez-vous pas juſqu'à des tems plus doux ?

ANGÉLIQUE.

Moi, Sainville ? Ah ! pourvû que je vive pour vous ;
Au milieu des tranſports d'une ſi douce attente,
Fût-ce dans un déſert, je ſerai trop contente ;
L'eſpérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oui, ma Bonne y conſent.... Votre cœur s'y ſoumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites ?
Voilà donc la vertu que vous me ſuppoſez ?
C'eſt un enlevement que vous me propoſez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuſe chimere ?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A ſon ſang révolté je ſervirois d'appui ?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh ! croyez que ſa voix ne m'eſt pas étrangere.

SAINVILLE.

Mais ſongez qu'Angélique....

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du tems, pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espere;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement;
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance....

LA GOUVERNANTE.

Qui? moi! je garderois un coupable silence!
Je me suis contenue autant que je l'ai pû;
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu.
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere;
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE, *à part.*

Ah! grands Dieux, c'est mon pere
Je frémis! Elle est femme à lui révéler tout.
(*à la Gouvernante.*)
Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'eſt-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Eh! bien, mon fils, je viens chercher votre réponſe
Au ſujet d'un hymen qui flatte mes ſouhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle eſt entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas beſoin que je l'explique.
Mais en tout cas, Monſieur, je vous laiſſe Angélique.

SAINVILLE, *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Reſtez, attendez votre ſort.
(*Elle s'en va.*)

SAINVILLE, *à Angélique.*

Ce ſera votre arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe?
Qu'ai-je lû?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.

LE PRÉSIDENT.

Quel eſt donc cet écrit ?

SAINVILLE.

Le ſerment ſolemnel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc ? Etes-vous libre ? Avez-vous pû promettre ?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquitter un ſemblable ſerment ?

SAINVILLE.

Eh ! regardez, mon pere, un objet ſi charmant.
Voyez. Pouvois-je prendre une chaîne plus belle ?
(*à Angélique.*)
Raſſurez-vous.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt donc avec Mademoiſelle ?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT.

Quelque ſoit votre choix,
Ainſi donc vous croyez être au-deſſus des loix ?
Voilà de votre part un oubli qui me paſſe.

SAINVILLE.

Mon pere, je ſçais tout ; mais je demande grace :
La forme eſt contre moi ; mais, ſans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur ? Laiſſez-m'en donc le ſoin.
Eh ! qui peut mieux choiſir ſa chaîne que ſoi-même ?
Si vous avez ſur moi l'autorité ſuprême,

Eſt-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur ?
Ah ! voulez-vous m'ôter l'uſage de mon cœur,
Et des liens du ſang me faire des entraves ?
Les enfans ſont-ils donc de malheureux eſclaves ?

LE PRÉSIDENT.

Non, mon fils; mais enfin nous en ſçavons plus qu'eux;
Ce n'eſt donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,
Et c'étoit-là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh ! que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même ?
Depuis plus de trois mois errant juſqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour;
Je me ſuis répandu pour éteindre ma flamme;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame;
Aux plus rares Beautés j'ai mendié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaiſirs m'ont offerts:
A ce premier objet d'une flamme ſi belle,
Le Ciel même a voulu que je fuſſe fidele.

LE PRÉSIDENT.

Oui, le Ciel a tout fait. Eh ! quelle illuſion !
Je ne vous parle point de la ſéduction
Qu'on peut vous accuſer d'avoir mis en uſage;
Mon fils, j'aurois ſur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Monſieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Eſt-ce ſéduction que de ſe faire aimer ?
Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, Monſieur, c'eſt ſur moi que doit tomber le blâme;

On ſéduit, quand on plaît ſans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il uſe, contre lui, de ſa ſévérité.
Devoit-il vous laiſſer ignorer qu'à votre âge,
Se donner ſur la foi d'un pareil mariage,
Eſt un vol que l'on fait à ceux dont on dépend?
L'amour rend, comme un autre, un ſage inconſéquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je ſuis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée;
Il ſçavoit que je puis diſpoſer de mon ſort;
A cet égard encor vous l'accuſez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute; & je me dois rendre à cette chimere.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGÉLIQUE.

Eh! ne ſçavez-vous pas?...

LE PRÉSIDENT.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'eſt rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur, elle me veut du bien;
Mais....

LE PRÉSIDENT.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſuis point du tout héritiere.

SAINVILLE, *à part.*

C'en eſt fait.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Quel ſoupçon !

SAINVILLE, *à part.*

Ma diſgrace eſt entiere.

LE PRÉSIDENT, *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez....

ANGÉLIQUE.

Doit le juſtifier,
Et vous autoriſer à me ſacrifier.

LE PRÉSIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle énigme ! En effet, vous n'êtes point ſa niece ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur, je ne dois ce nom qu'à ſa tendreſſe.

LE PRÉSIDENT, *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE, *à part.*

Il en eſt encor plus irrité.

ANGÉLIQUE, *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité ?

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Plus j'y ſonge.... Ah ! grands Dieux !

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme !
Un rapport enchanteur regne au fond de notre ame.
Quels titres ſont plus doux, quels biens ont plus d'appas!

LE PRÉSIDENT.

Laiſſez-moi.... Seroit-elle ?.... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE, *ſe jettant aux pieds de ſon pere.*

Ah ! mon pere, arrêtez, je vous prie ;
Si vous nous ſéparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds ſans votre aveu ;
Mais, ſi dans votre cœur l'excuſe n'a plus lieu,
J'irai dans un déſert déplorer ce que j'aime,
Et ſubir les horreurs d'un déſeſpoir extrême.
Puiſſe le Ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'euſſiez voulu ! Que faut-il que j'eſpere ?

LE PRÉSIDENT.

Eh ! rapportez-vous-en, de grace, à votre pere :
Croyez que je prendrai le plus ſage parti ;
Bientôt de votre ſort vous ſerez averti.
(*à ſon fils.*) (*à Angélique.*)
Rentrez.... Et vous, allez retrouver votre Bonne.
(*à ſon fils.*) (*ſeul.*)
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empreſſement ;
Il faut que j'en obtienne un éclairciſſement.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, SAINVILLE.

JULIETTE.

Je vous dis qu'en un mot cela n'eſt pas poſſible;
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'eſt pas viſible:
L'accès près d'Angélique eſt ſi bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon eſprit...

SAINVILLE.

Mais comment?

JULIETTE.

C'eſt un fait: elle eſt comme enchaînée;
La porte du jardin vient d'être condamnée;
Car on a bien penſé que vraiſemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlevement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévûe.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vûe:

Mais il vous eſt aiſé de vous l'imaginer ;
Sans ſe voir, quand on s'aime, on peut ſe deviner.

SAINVILLE.

Ah ! mon pere, ſans doute, acheve la vengeance !
Et la Baronne eſt-elle auſſi d'intelligence ?

JULIETTE.

Je ne ſçais, mais ſouvent, au déclin des beaux jours,
Notre ſexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront.... Ma perte eſt réſolue ;
Je veux la voir, dûſſé-je expirer à ſa vûe.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

JULIETTE, *ſeule.*

Je commence à douter qu'il ſoit ſi doux d'aimer ;
D'abord, la ſeule idée avoit ſçu me charmer :
Je le croyois le bien le plus grand de la vie ;
Ce que j'en vois m'en fait preſque paſſer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'eſt un cruel vainqueur ;
Il eſt vrai : cependant, que faire de ſon cœur ?

SCENE III.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *à Angélique, qui rêve.*

Comment ! vous voilà ſeule ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! laiſſe-moi tranquille.

(*Elle ſe promene.*)

JULIETTE, *à part.*

Allons, tout au plus vîte, en avertir Sainville.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE, *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Ah ! Ciel, je te rends grace.... Eh ! daignez me parler.

ANGÉLIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller ?

ANGÉLIQUE.

Que m'importe à préſent, pourvû que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous paſſer mes triſtes jours.
Non, entre vous & moi, c'en eſt fait pour toujours.
Je ſupporterai tout, pourvû qu'on nous ſépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vîte un arrêt ſi barbare.

ANGÉLIQUE.

C'eſt qu'il eſt dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juſte Ciel, quel aveu!

ANGÉLIQUE.

Non, ce faux déſeſpoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels ſentimens ſuis-je donc animée?

ANGÉLIQUE.

D'un zele amer, toujours trop inconſidéré,
Porté juſqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laiſſez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raiſons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer!
Je rendois grace au Ciel d'un préſent ſi funeſte!
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Ce Ciel que j'en atteſte,
Connoît ſi je vous aime. Hélas ! juſqu'à ce jour,
Qu'ai-je fait qui ne ſerve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! grands Dieux ! à quel titre !

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à préſent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache ſi fort ?
Pourquoi vous êtes-vous ſubordonné mon ſort ?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique ?

LA GOUVERNANTE.

Eh ! non, il ne l'eſt pas... Ah ! ma chere Angélique !

ANGÉLIQUE.

Moi !

LA GOUVERNANTE.

Vous; pour un moment, laiſſez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE.

Ne me voilà-t-il pas ſenſible à ſes douleurs,
Et preſque hors d'état de ſoutenir ſes larmes ?
Quel eſt cet aſcendant ? Où prenez-vous vos armes ?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut ſe trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir ſi ſenſible à votre deſtinée ?

Vous demandez pourquoi : craignez de le ſçavoir.
Par un ménagement que j'ai cru vous devoir,
Je m'étois à jamais condamnée à me taire ;
Vous le voulez, il faut dévoiler ce myſtere,
Et vous cauſer peut-être un éternel regret.
(*à part.*)
Que vais-je découvrir ?

ANGÉLIQUE.

Quel eſt donc ce ſecret ?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez....

ANGÉLIQUE.

Comment ! De qui puis-je dépendre ?
Autant qu'il m'en ſouvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoiſſiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre ſéjour,
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter ſur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pû voir ?
Vous a-t-elle en mourant laiſſé tout ſon pouvoir ?
Vous la pleurez ?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel n'a point fini ſa vie.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ? La mort ne me l'a point ravie ?
Achevez donc...

LA GOUVERNANTE.

Je n'oſe.

ANGÉLIQUE.

Elle vit ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! oui ;
Et c'eſt pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inoui !
Je vous pardonne tout. Ah ! Ciel ! quelle eſt ma joie !
Ma Bonne, abſolument il faut que je la voie ?

LA GOUVERNANTE.

Ceſſez ....

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me déſeſpérez.... Que vois-je dans vos yeux ?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous ſon état & le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous êtes ma mere ; oui, je n'en veux point d'autre.
Tout me le dit ; cédez, & qu'un aveu ſi doux
Couronne tous les biens que j'ai reçus de vous.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! bien, vous la voyez. Puiſque je vous ſuis chere,
La Nature triomphe, & vous rend votre mere.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Ciel ! Mais quel remords vient déchirer mon cœur !
(*Elle ſe jette à ſes genoux.*)
C'eſt vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

LA GOUVERNANTE, *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende ;
Cachons notre ſecret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous ? Laiſſons regner ici la paix.
Vous voyez notre état ; renoncez pour jamais

A l'eſpoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que ſacrifiez-vous ? Une folle eſpérance.
Dans le ſein de l'oubli, cherchons un ſort plus doux ;
Abandonnons le monde, il n'eſt pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rends, & je ſens que ce n'eſt que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop ſéduite.
Mais, hélas ! comment fuir ?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel en a pris ſoin ;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus beſoin.
Un parent éloigné, dont j'étois héritiere,
A depuis quelques jours terminé ſa carriere ;
Je viens de le ſçavoir, & que dès-à-préſent
Nous jouiſſons d'un bien qui ſera ſuffiſant
Pour vivre, loin du monde, en une aiſance honnête.
Partons ſecrettement, que rien ne nous arrête ;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! ſi-tôt pour jamais il faut s'en ſéparer !

LA GOUVERNANTE.

Nous ne ſçaurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE.

Que va-t-il devenir ? Quoi ! partir tout-à-l'heure,
Sans ſe revoir du moins pour la derniere fois !

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE, *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Il le faut, je le dois....
Arrachez-moi d'ici ; je me perds, ſi je reſte.

SCENE V.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *en les arrêtant.*

Ah ! vous me trahiſſez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-tems funeſte !

SAINVILLE.

Cruelle ! Il eſt donc vrai que vous lui pardonnez !
A ſes ſéductions vous vous abandonnez !
Elle triomphe encore !

ANGÉLIQUE.

Arrêtez ! C'eſt ma mere ..
(*en lui baiſant la main.*)
Si vous ſçaviez combien elle doit m'être chere !

SAINVILLE, *à part.*

Quel obſtacle cruel !... O ſort plein de rigueur !
(*haut.*)
Madame... dites-vous... Elle auroit ce bonheur ?

ANGÉLIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire auſſi la ſienne.
(*après avoir rêvé.*)
(*à Angélique.*) (*en ſe jettant aux pieds de la Gouvernante.*)
C'eſt votre mere ?.... Eh ! bien, ſoyez auſſi la mienne.

Eh ! Madame, d'où vient cette oppoſition ?
Je ne reconnois point de diſproportion ;
La Nature & l'Amour ne l'ont jamais admiſe.

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous eſt pas permiſe.
Un inutile eſpoir vous enivroit tous deux ;
La fortune s'oppoſe au ſuccès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah ! vous m'allez quitter ! votre fuite s'apprête !
Vous méditez ma mort !

LA GOUVERNANTE, *à ſa fille.*

Que rien ne nous arrête.

ANGÉLIQUE, *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Liſez le reſte dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez. . . .

SCENE VI. ET DERNIERE.

SAINVILLE, LA GOUVERNANTE, LE PRÉSIDENT, ANGÉLIQUE, LA BARONNE.

SAINVILLE.

Ah ! Madame ! Ah ! mon pere !
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiſcrétion.

SAINVILLE.

(à la Baronne.) Je n'y ſurvivrai pas.
Ah ! Madame, c'eſt vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui ? moi !

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie ;
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas ;
Mais un pere cruel n'y conſentira pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui vous dit que j'exige un ſi grand ſacrifice ?
Nos enfans n'ont jamais ſçu nous rendre juſtice.
(à la Gouvernante.)
Madame, épargnons-nous des diſcours ſuperflus.
Nous nous connoiſſons tous, ne diſſimulons plus ;
Ce déſaveu cruel n'a rien qui m'en impoſe.
J'ai voulu réparer les maux dont je ſuis cauſe ;
Vos refus m'ont porté le poignard dans le ſein :
(en montrant la Baronne.)
Madame en eſt témoin. Eſt-ce votre deſſein
Que le pere & le fils périſſent l'un par l'autre ?
C'en eſt fait ſi mon ſang ne s'aſſocie au vôtre.

Ah ! daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE.

Ma mere, il y consent.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

LA BARONNE.

Ah ! Comtesse, agréez cette heureuse alliance.

SAINVILLE.

Ciel ! qu'entends-je ?

LE PRÉSIDENT.

Souffrez qu'un accord si charmant
Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune ?

LA BARONNE.

Eh ! Madame, calmez cette crainte importune.
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux,
Ils auront tout mon bien, je l'assure à tous deux;
Ils seront mes enfans, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, *au Président.*

Monsieur, qu'ils soient heureux; vous en êtes le maître.

SAINVILLE, *en prenant la main d'Angélique, & en regardant le Président & la Gouvernante.*

Ah ! quel bonheur ! La vie, au prix de ce bienfait,
Est le moindre présent que vous nous ayez fait.

FIN.

L'AMOUR CASTILLAN,

COMÉDIE

EN VERS ET EN TROIS ACTES;

AVEC

UN DIVERTISSEMENT;

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 11 Avril 1747.

ACTEURS.

AURORE, ſous le nom de MENDOCE.

DOM LOPE, ſous le nom de GUSMAN.

BÉATILLE, Suivante d'Aurore.

LAZARILLE, Valet de Dom Lope.

ARLEQUIN, } Spadaſſins.
SCAPIN, }

ÉCUYERS, CHANTEURS & DANSEURS.

La Scene eſt à Séville, dans un Hôtel.

L'AMOUR CASTILLAN, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE, *seul.*

PARSAMBLEU, la drôle de Ville !
On ne fait nulle part l'amour comme à Séville.
On ne ſçait qui l'on aime, & qui l'on a charmé.
Oui, par exemple, moi, j'aime & je ſuis aimé;
Au diable, ſi je ſçais quelle eſt cette femelle....
Puiſqu'elle oſe m'aimer, il faut qu'elle ſoit belle:
Sans l'avoir vûe, enfin, je ſens qu'elle me plaît,

SCENE II.

BÉATILLE, LAZARILLE.

BÉATILLE, *en mante & masquée, à part.*

Qu'il ne découvre pas que je suis Béatille.

LAZARILLE.

Est-ce mon inconnue? Oui, tout mon sang pétille.
Si c'est elle, oh! parbleu, je sçaurai ce que c'est.
C'est faire trop long-tems l'amour à l'aveuglette;
Voyons si le minois mérite la fleurette,
Et débutons du moins par le plaisir des yeux.

BÉATILLE, *à part.*

Tout me paroît ici solitaire & paisible.
(*haut.*)
Est-ce toi, Lazarille?

LAZARILLE.

Oui, Déesse invisible,
C'est moi qui meurs toujours d'amour pour toi.

BÉATILLE.

Tant mieux.
Ton Maître est-il ici?

LAZARILLE.

Non, je suis en vacance,
Et je n'ai que toi seule à servir à présent.

BÉATILLE, *lui donnant une corbeille.*

Dans son appartement tu mettras ce présent.

LAZARILLE.

Encore! Eh! mais le bien lui vient sans qu'il y pense:

Pour le Seigneur Guſman l'amour eſt un Pérou.

BÉATILLE.

Aimerois-tu l'argent ?

LAZARILLE.

Preſque autant que toi-même ;
C'eſt dire aſſez que j'en ſuis fou.

BÉATILLE.

Tiens, voilà dix ducats.

LAZARILLE, *les recevant.*

Ah ! grands Dieux ! que je l'aime !
Mais ſeroit-ce là tout ?

BÉATILLE.

Eh ! pourroit-on ſçavoir
Ce qu'il te faut de plus ?

LAZARILLE.

Le plaiſir de te voir,
Et d'enviſager ma conquête.

BÉATILLE.

Le tems n'eſt pas venu.

LAZARILLE.

Je ne puis, au ſurplus,
T'aimer pour tes beaux yeux qu'après les avoir vus.
Quant à moi, me voici des pieds juſqu'à la tête ;
Tiens, contemple, admire à loiſir.

BÉATILLE.

Je pourrai quelque jour te faire ce plaiſir.

LAZARILLE.

Comment donc, quelque jour ? Quel eſt ce radotage ?
Mignonne, les délais ne me vont point du tout ;
Qu'on ne me faſſe pas valeter davantage.

BÉATILLE.

Il faudra pourtant bien attendre jusqu'au bout.

LAZARILLE.

Si je suis à ton gré, comme cela doit être....

BÉATILLE.

Les Valets sont toujours les singes de leur Maître.
Les Amans d'aujourd'hui sont tous de grands fripons:
On ne peut avec eux prendre trop de mesure.

LAZARILLE.

Tu parles comme un livre. A cela je réponds:
Les rigueurs ne sont pas la preuve la plus sûre,
La douceur en fait plus que la sévérité.
De la Beauté la plus farouche,
La véritable épreuve est la pierre de touche;
Pour nous connoître à fond, il faut nous rendre heureux,
Et plûtôt que plus tard.

BÉATILLE.

Je ne suis pas si prompte.
(*à part.*)
Sçachons un peu comment il pense sur mon compte.
(*haut.*)
Je ne m'éloigne pas de me rendre à tes vœux;
Mais qui me répondra que l'ami Lazarille
N'en dise pas aussi deux mots à Béatille?

LAZARILLE.

Puisque tu la connois, toi-même juges-en.
Puis-je être le héros d'un lugubre roman?
Si l'amour n'est joyeux, je n'y trouve aucun charme;
J'aime pour être gai, non pas pour soupirer:
Serviteur à l'amour qui me feroit pleurer;

Pour

Pour éteindre mes feux il ne faut qu'une larme.
Je veux qu'un doux eſpoir naiſſe avec mes deſirs,
Et dès que j'aime, au moins, commencent mes plaiſirs.

BÉATILLE.

Cette façon d'aimer eſt nouvelle & commode.

LAZARILLE.

Auſſi l'a-t-on miſe à la mode,
Et voilà ce qui fait que je brûle pour toi.

BÉATILLE.

Béatille eſt pourtant aſſez digne....

LAZARILLE.

Elle eſt....

BÉATILLE.

Quoi!

LAZARILLE.

Prude, & ce défaut-là ſuppoſe tous les autres.
Laiſſons-là ſa conquête. En un mot, comme en cent,
Elle n'aura jamais l'honneur d'être des nôtres.

BÉATILLE, *à part.*

Cachons-lui le dépit que mon cœur en reſſent.
(*haut.*)
Mais tu veux avec moi faire le politique;
Tu crois à ſes dépens me faire mieux ta cour.

LAZARILLE.

Non. Le diable la puiſſe emporter ſans retour.

BÉATILLE.

Tu la hais donc beaucoup?

LAZARILLE.

Oui, parbleu, je m'en pique.

Mais, bref, quoi qu'il en ſoit, laiſſons-là pour toujours
Cette eſpece auſtere & ſauvage ;
Ne m'en parle jamais.

BÉATILLE.

A merveille. (*à part.*) J'enrage.
(*haut.*) Eh ! bien, pour changer de diſcours,
Comment me crois-tu, là ?

LAZARILLE.

De mille attraits pourvue.

BÉATILLE.

Tu n'as donc pas beſoin du ſecours de la vûe ?

LAZARILLE.

La vûe eſt cependant l'aliment des Amours,
Il faut bien les nourrir d'une façon ou d'autre.
Mais, ma Belle, entre nous, qtelle idée eſt la vôtre,
De vouloir être aimée en tachant vos appas ?
Le maſque n'enlaidit perſonne ;
Mais il devroit tomber, lorſque l'Amour l'ordonne.

BÉATILLE.

Modere tes tranſports, & ne t'échauffe pas.

LAZARILLE, *voulant lui ôter ſon maſque.*

Du plaiſir de te voir régale ma tendreſſe,
C'eſt le moins que l'on doive à l'ardeur qui me preſſe.

BÉATILLE, *lui donnant un ſoufflet.*

Prends toujours cèt à-compte. Adieu.
Je pourrai te payer le reſte en tems & lieu.

SCENE III.

LAZARILLE, *ſeul.*

Que veut dire ceci? Quel démon la poſſede?
Oh! par ma foi, je ſuis au bout de mon rollet.
De l'amour, des rigueurs, dix ducats, un ſoufflet...
Les voici bien comptés; ma joue eſt encor tiede.
Mais auſſi je ſuis fou d'aller m'amouracher
D'une inviſible peronelle,
Qui doit avoir raiſon de ſe cacher,
Lorſque j'ai ſous la main de quoi me paſſer d'elle.
Pourquoi donc? Béatille a tout ce qu'il me faut.
C'eſt véritablement une prude revêche,
Un dragon de vertu; mais elle eſt jeune & fraîche;
Il faut bien lui paſſer quelque petit défaut.
(*Béatille reparoît ſans mante & ſans caſque.*)
La voici: débutons, ma harangue eſt dreſſée.
(*Appercevant Mendoze.*)
Peſte du freluquet, ſi jamais il en fut,
Qui vient, mal-à-propos, retarder mon début.

SCENE IV.

AURORE, *en Cavalier Caſtillan, un bras en écharpe*, BÉATILLE.

BÉATILLE.

Ah ! ma chere Maîtreſſe ! eh ! vous êtes bleſſée....

AURORE.

Non ; mais j'en fais ſemblant pour des raiſons que j'ai.

BÉATILLE.

Autre folie.

AURORE.

As-tu ſongé
A ma commiſſion ? Eſt-ce fait, Béatille ?

BÉATILLE.

Vraiment, oui, j'ai remis le tout à Lazarille.

AURORE.

Mais as-tu bien pris ſoin qu'il ne te connût point ?

BÉATILLE.

Allez, vous pouvez être en repos ſur ce point.

AURORE.

Tu me parles d'un ton....

BÉATILLE.

Eh ! puis-je en prendre un autre ?
Aurore.....

AURORE.

Eh ! laiſſe-là mon nom. Mais, voyons, quoi ?
Quelle mauvaiſe humeur t'anime contre moi ?

BÉATILLE.

La même, en vérité. Quelle vie eſt la vôtre,
Et quel train mene-t-on dans ces lieux? J'en rougis.
Ici bêtes & gens ſont tous ſur la litiere,
Et le ſommeil, de rage, a quitté ce logis;
Il n'y faut plus penſer à fermer la paupiere.
Ce ne ſont qu'inſtrumens de toutes les façons,
Des violons, des cors, des hautbois, des baſſons,
Et le jour & la nuit ſe diſputent la gloire
D'étourdir les voiſins qui ſont déſeſpérés;
Sans y compter encor des goſiers altérés,
Qui ſont toujours ouverts pour chanter & pour boire.

AURORE.

Ce ſont tous des gens à talens,
De bons Muſiciens, des Danſeurs excellens,
Qu'il m'eſt permis, je crois, d'avoir à mon ſervice.
Ma fortune eſt immenſe, il faut que j'en jouiſſe;
D'ailleurs, j'aime beaucoup tous ces jeux innocens.

BÉATILLE.

Pour tout ce qui vous plaît, tout y va, rien n'y manque.
Sur mon ame, on vous prend pour quelque Saltimbanque,
Qui s'en vient établir un Théâtre céans.

AURORE, *riant.*

Mais tu ferois fort bien le rôle de Duegne.

BÉATILLE.

Je ne vous connois plus, ſouffrez que je m'en plaigne.

AURORE.

Volontiers, & je t'offre un accommodement,
Et qui pourra nous plaire également.

BÉATILLE.

Ce ſera mon congé, ſans doute.

AURORE.

Non, non, tu m'es trop chere. Ecoute.
Moi, je te laiſſerai t'exhaler nuit & jour,
Et comme il me plaira tu me laiſſeras vivre;
Car je ne prétends plus avoir de loix à ſuivre
Que celles des plaiſirs & celles de l'amour.

BÉATILLE.

L'amour n'a point de loix, il n'a que des caprices.

AURORE.

Ah! peut-on le traiter avec tant d'injuſtices?
Le croiras-tu toujours le plus grand des malheurs?
Tu ne le connois point, il t'eſt antipathique.
Avec ton préjugé gothique,
Tu n'y vois que chagrins, tu n'y vois que douleurs.
Quant à moi, je ſoutiens, & devant le plus ſage,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que d'aimer à ſon tour;
Et qu'à l'âge où je ſuis, & peut-être à tout âge,
C'eſt être ſans raiſon que d'être ſans amour.
En un mot, je ſuis libre.

BÉATILLE.

Et folle; mais qu'y faire?

AURORE.

Mais quand on a formé les liens les plus doux....

BÉATILLE.

Il faut donc s'y tenir.

AURORE.

Qui te dit le contraire?

BÉATILLE.

Et cet Amant ſecret, qui s'eſt perdu pour vous,
En vous affranchiſſant d'un hymen déplorable,
Où vous auroit contrainte un pere inexorable;
Que lui ſert d'avoir eu, dans un combat fatal,
Le funeſte bonheur d'immoler ſon rival?
Que ferez-vous de lui?

AURORE.

Comment? Qu'oſes-tu croire?

BÉATILLE.

Que les abſens ont tort, & ſur-tout en amour;
Car il a pû compter, pour prix de ſa victoire,
Qu'il vous épouſeroit un jour.
Le trépas imprévu d'Henrique, votre pere,
Confirmoit à Don Lope un eſpoir ſi flatteur;
Mais cet homme, entre nous, ne vous touche plus guere.

AURORE.

Don Lope, je le ſçais, fut mon libérateur.

BÉATILLE.

Vous vous traveſtiſſez, vous courez chaque Ville
Pour le rejoindre; & dans Séville,
Le premier Cavalier lui vole votre cœur;
Car Guſman eſt votre vainqueur.

AURORE.

Il eſt très-certain que je l'aime.

BÉATILLE.

Eh! ne voilà-t-il pas votre inconſtance extrême?
Je n'ai jamais connu votre premier Amant,
Si je prends ſon parti, c'eſt gratuitement;

Mais de quel homme ici vous êtes-vous frappée ?
D'un franc Aventurier, Cavalier ſoi-diſant,
Qui vous a faſciné les yeux comme un enfant,
Et qui n'a, tout au plus, que la cape & l'épée.

AURORE.

Tu pourrois un peu mieux me parler de Guſman.

BÉATILLE.

Il vous ruinera, c'eſt le ſoin qui l'occupe ;
Car tout ſon patrimoine eſt le cœur d'une dupe :
Vous pourriez payer cher votre ſecond roman.

AURORE.

Et ſi je te diſois que Guſman eſt Don Lope ?
C'eſt ce qu'il faut enfin que je te développe.

BÉATILLE.

Quoi ! c'eſt-là ce Don Lope ?

AURORE.

Oui.

BÉATILLE.

Lui ? Quoi ! le patron
De ce coquin de Lazarille ?

AURORE.

Aſſurément, & pourquoi non ?
Obligé de s'enfuir du ſein de ſa famille,
Il a change de nom.

BÉATILLE.

Mais enfin, ſi c'eſt lui,
Il vous eſt bien connu ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui.
Cependant il s'adonne à certaine Iſabelle ;
Il y va tous les jours, & vous eſt infidele.

AURORE,

AURORE, *soupirant.*

Infidele, il eſt vrai.... Mais je compte pourtant
L'arracher à l'objet de ſon indigne hommage.

BÉATILLE.

Vous ſied-il de courir après un inconſtant?

AURORE.

En eſt-on moins charmant pour être un peu volage?
Va, ſi chaque infidélité
Otoit à la beauté le moindre de ſes charmes,
Elle ſeroit bientôt ſans armes;
Mais, par bonheur pour elle & pour l'humanité,
On peut changer ſans riſque. Il paroît, au contraire,
Que l'inconſtance donne encor plus de quoi plaire:
Mais, entre nous, il n'eſt volage qu'à demi,
Par pur amuſement; & je te dirai même
Qu'il ne me connoît pas; il me croit un ami.

BÉATILLE.

Quoi! vous fûtes l'objet de ſa tendreſſe extrême,
Et lorſqu'il vous retrouve, il ne vous connoît pas?

AURORE.

Il ne m'a jamais vûe.

BÉATILLE.

Oh! tout ceci me paſſe.
Il ne vous vit jamais... Expliquez-moi, de grace,
Par où ſon cœur devint épris de vos appas,
Comment il vous rendit les armes?
Car vous avez eu l'art de vous cacher ſi bien,
Que moi, qui vous veillois, je ne ſoupçonnois rien.

AURORE.

Je paſſois dans Madrid pour joindre à quelques charmes,
De l'eſprit, des talens : ſoit qu'on eût tort ou non,
Ce bruit vint juſqu'à lui.

BÉATILLE.

Quel malheur !

AURORE.

Au contraire ;
Dès-lors il ne ceſſa, pour tâcher de me plaire,
De paſſer à toute heure au bas de mon balcon ;
Je le vis, il me plut.

BÉATILLE.

Mais quelle frénéſie !

AURORE.

C'eſt ainſi que tous deux nous prîmes de l'amour
A travers d'une jalouſie,
Toujours pendant la nuit, & jamais en plein jour.

BÉATILLE.

Quoi ! jamais autrement il n'a pû vous connoître ?

AURORE.

Non. Dès que tu dormois, j'allois à ma fenêtre ;
Dom Lope etoit au bas, il n'y manquoit jamais ;
Nous nous entretenions tout bas l'un avec l'autre...
Quel plaiſir ! quel bonheur ! quel charme étoit le nôtre!
A m'entendre chanter il trouvoit mille appas.

BÉATILLE.

Et vous me trompiez donc avec ce beau ramage ?

AURORE.

Va, c'étoit de bon cœur.

BÉATILLE.

Ah ! les maudits oiſeaux !
On a beau les tenir étroitement en cage,
L'amour paſſe toujours à travers les barreaux.

AURORE.

Voilà préciſément l'Amour tel que je l'aime ;
Je le veux traverſé, contrarié, contraint,
Que de mille terreurs il ſoit ſans ceſſe atteint,
Qu'il ait toujours tout prêt un ſecret ſtratagême,
Un détour, une ruſe impoſſible à prévoir,
Pour tromper les Argus & braver leur pouvoir ;
Il n'eſt Amour qu'autant qu'il ſe rit des obſtacles
Que l'on oppoſe à ſes deſirs ;
Je ne le reconnois pour le Dieu des plaiſirs,
Qu'autant qu'en leur faveur il produit des miracles.

BÉATILLE.

Mais enfin ce roman....

AURORE.

Je m'en vais l'achever ;
Mais il me reſte encor des meſures à prendre.

BÉATILLE.

Et qui ſont ?

AURORE.

J'ai voulu, puiſqu'il faut te l'apprendre,
Me rendre ſon ami pour le bien éprouver ;
Sous ce titre emprunté, ſous l'habit qui me cache,
Je puis bien mieux, ſans qu'il le ſçache,
L'étudier à fond, & lire dans ſon cœur.
L'Amant le plus ſincere, aux yeux de ſon vainqueur,

Cache, ou maſque toujours un peu ſon caractere.
On ne ſe connoît bien que lorſqu'il n'eſt plus tems,
C'eſt ce qui fait tant d'inconſtans.
Mais, entre amis, l'on eſt ſans voile & ſans myſtere;
Le naturel paroît & ſe montre au grand jour,
Nuls dehors affectés ne ſont mis en uſage,
On ne farde pas plus ſon cœur que ſon viſage,
C'eſt pourquoi l'amitié dure plus que l'amour.

BÉATILLE.

Mais qu'en réſulte-t-il ?

AURORE.

Que je ſuis enchantée.

BÉATILLE.

Mais au fond de ſon ame on vous a ſupplantée.

AURORE.

Oui, mais cette rivale a près de quarante ans.

BÉATILLE.

Eh ! bien, attendrez-vous qu'elle ait la cinquantaine ?

AURORE.

Non, je ne compte pas attendre ſi long-tems.

BÉATILLE.

Ses charmes ſont uſés, ſon automne eſt prochaine;
Mais enfin à cet âge une femme ſouvent
Sçait mieux ſe faire aimer qu'une tête à l'évent.
Quand ces coquettes ſurannées
Ont au cœur d'un jeune homme attaché le grapin,
Cela tient comme un diable, on n'en voit pas la fin.
L'amour s'amuſe-t-il à compter les années ?

AURORE.

Il n'importe, un moyen m'a déjà réuſſi.

BÉATILLE.

Comment le voulez-vous détacher d'Iſabelle?

AURORE.

Je m'en ſuis fait aimer auſſi.

BÉATILLE.

Comment, d'Iſabelle!

AURORE.

Oui, je la rends infidele.

Qui ne s'attrapperoit à mon air cavalier?

BÉATILLE.

Il faut, ma foi, jetter au feu le protocole,
Les filles d'à-préſent n'ont plus beſoin d'école,
Elles ont dans leur manche un démon familier.

AURORE.

Va, ce ne ſont pas-là de ſi grandes merveilles,
Et l'on feroit à moins vingt conquêtes pareilles;
L'intérêt qui la guide eſt ſon moindre défaut,
Et j'ai payé ſon cœur cent fois plus qu'il ne vaut.
Quant à Guſman, je vais, par un coup de ma tête,
L'ôter à ma rivale aujourd'hui ſans retour.

BÉATILLE.

Comment?

AURORE.

En lui prouvant, mais plus clair que le jour,
L'indignité de ſa conquête.

BÉATILLE.

Sans doute qu'il s'amuſe à voir
Ces préſens qu'à l'inſtant il vient de recevoir.

AURORE, *en mettant ſon bras en écharpe.*

Il ignore de qui.... Va-t-en, ſans qu'il te voie.
J'aurai beſoin de toi, dès qu'il ſera ſorti.

SCENE V.

AURORE, GUSMAN.

GUSMAN.

Bon jour, il faut... Ceci modere un peu ma joie.
Vous vous êtes battu ſans m'avoir averti?
Mendoce, pouvez-vous m'avoir fait cette injure?
J'ai cru que vous m'aimiez, & cela me confond.

AURORE.

Je n'ai pas eu beſoin de prendre de ſecond.

GUSMAN.

Mais vous êtes bleſſé.

AURORE.

Ce n'eſt rien, je vous jure,
Et le mal ne vaut pas la peine d'en parler.
Vous m'avez abordé d'un air qui me fait croire
Qu'il vous eſt arrivé quelque nouvelle hiſtoire,
Et vous veniez m'en régaler.

GUSMAN.

Il eſt vrai, je ſuis plein de ma bonne fortune.

AURORE, *à part.*

Je la ſçais comme lui, puiſque j'en ſuis l'auteur.

GUSMAN.

Il faut qu'abſolument je vous en importune.

AURORE.

Vous ne ſçauriez me faire un récit plus flatteur.

GUSMAN.

Une affaire d'honneur, dont je craignois la ſuite,
Pour laquelle j'étois vivement pourſuivi,
Et qui m'avoit contraint à prendre ici la fuite...

AURORE.

Qu'en eſt-il arrivé?

GUSMAN.

Qu'on m'a ſi bien ſervi,
Qu'enfin elle eſt accommodée,
Que ma grace m'eſt accordée:
Parmi quelques préſens d'aſſez grande valeur,
Qu'on vient de m'envoyer, j'en ai trouvé la preuve.

AURORE.

Eh! qui ſoupçonnez-vous?

GUSMAN.

J'en ſoupçonne une veuve
Dont le cœur s'eſt trouvé ſenſible à mon malheur.

AURORE.

Et que vous aviez miſe en cette confidence?

GUSMAN.

Non, j'ignore comment elle a pû le ſçavoir;
Car je le lui cachois par excès de prudence,
Et je ne comprends pas qu'elle ait eu le pouvoir
De terminer ainſi mon infortune extrême;
Je ne lui croyois pas grand crédit à la Cour.

De quoi ne vient-on pas à bout lorſque l'on aime ?
Ce ſont-là des coups de l'Amour.

AURORE.

Ainſi vous imputez à cet objet ſi tendre
Le ſervice important que l'on vient de vous rendre ?

GUSMAN.

Mais, ſans difficulté, cela n'eſt point douteux.

AURORE.

Vous croyez que ſon cœur eſt aſſez généreux....

GUSMAN.

Sa généroſité ne m'eſt que trop connue,
J'en ai plus d'une fois reſſenti les effets ;
J'en ai reçu mille bienfaits,
Puiſqu'il faut vous le dire.

AURORE.

Eſt-elle convenue
Quelquefois, avec vous, de cette vérité ?

GUSMAN.

Elle y laiſſe toujours certaine obſcurité,
Mais on voit à travers....

AURORE.

La choſe eſt entendue ;
C'eſt-à-dire, que la façon
Dont elle s'en eſt défendue,
Vous a ſuffiſamment confirmé ce ſoupçon.

GUSMAN.

Oui, mon cher.

AURORE, *à part.*

Ah ! peut-on avoir l'ame ſi baſſe ?

GUSMAN.

Je dois vous avouer que ſa profuſion
M'a fait moins de plaiſir que de confuſion.

AURORE.

Pourquoi donc ?

GUSMAN.

C'eſt qu'un homme a fort mauvaiſe grace
De tirer d'une femme autre choſe en amour,
Que le plaiſir d'un tendre & ſincere retour ;
C'eſt-là le prix du cœur, & le ſeul qui doit plaire.
Je ſçais bien qu'à préſent tous ne s'y bornent pas,
Et qu'il eſt aſſez ordinaire
De trouver parmi nous bien des gens aſſez bas
Pour chercher un autre ſalaire ;
Mais, à mon ſens, quoi qu'il en ſoit,
Tout Amant qui ſe vend n'eſt qu'un vil mercénaire,
Et ſon cœur ne vaut pas le prix qu'il en reçoit.
C'eſt mon avis ; je crois que c'eſt auſſi le vôtre.

AURORE.

Le plus riche des deux doit toujours aider l'autre.

GUSMAN.

Mais j'ai tâché de rendre au moins l'équivalent ;
Et ces mêmes préſens que m'a fait cette Belle,
M'ont procuré de quoi m'acquitter envers elle.
J'aurois fait beaucoup plus, ſi j'étois opulent ;
Mais l'état où m'a mis ma funeſte aventure....

AURORE.

Et, ſans aucun ſcrupule, elle acceptoit toujours?

GUSMAN.

Mais j'étois obligé de prendre des détours,
Elle fermoit les yeux.

AURORE, *à part.*

L'indigne créature!

GUSMAN.

De qui parlez-vous donc? Vous êtes agité?

AURORE.

Ce n'eſt rien, pourſuivez.

GUSMAN.

Mais votre trouble éclate.

AURORE.

Eh! bien, vous diſiez donc que cette ſcélérate....
Excuſez.... depuis quand ſa libéralité
A-t-elle commencé?

GUSMAN.

L'époque eſt, ce me ſemble,
Du tems que nous avons fait connoiſſance enſemble:
Jalouſe de notre amitié,
Son amour m'a paru s'augmenter de moitié.

AURORE, *à part.*

Je n'y tiens plus, il faut que je me ſatisfaſſe.
(*haut.*)
Maimez-vous?

GUSMAN.

Comment donc? Expliquez-vous, de grace.

AURORE.

Prêtez-moi votre main.

GUSMAN.

Pourquoi?

AURORE.

Pour me venger.

Je ne puis à préſent me ſervir de la mienne ;
Vous le voyez vous-même.

GUSMAN.

Ah ! qu'à cela ne tienne.

AURORE.

Vous ne courrez pas grand danger.

GUSMAN.

Tant pis.

AURORE, *lui montrant une table.*

Mettez-vous là.

GUSMAN.

Quelle eſt cette aventure ?

AURORE.

Ecrivez ſeulement.

GUSMAN.

Ah ! ah ! c'eſt un appel :
Parbleu ! vous m'enchantez. A qui va le cartel ?
A quelle heure ? En quel lieu ?

AURORE.

C'eſt pour une rupture ;

GUSMAN.

Ce n'eſt point un combat ?

AURORE.

Non. Je veux à l'inſtant
Envoyer le congé ; mais le plus inſultant....

GUSMAN.

Oh ! n'eſt-ce que cela ? C'eſt une bagatelle.

AURORE.

Etes-vous prêt ?

GUSMAN.

Dictez. L'épître ſera belle.

AURORE *dicte.*

» J'avois perdu l'eſprit, lorſque pour m'amuſer,
» Je daignai vous offrir une eſpece d'hommage :
» Le bon-ſens vient enfin de me déſabuſer. «

GUSMAN.

Buſer.... Allons, ferme, courage.

AURORE.

» Votre dupe à jamais échappe de vos mains ;
» Vous ne méritez pas le dernier des humains. «

GUSMAN, *pliant la lettre.*

La belle piece d'écriture !
Tout ce que le cœur dicte eſt toujours ſans rature.
Ma foi, ce congé-là n'eſt pas mal énoncé.
A qui faut-il mettre l'adreſſe ?

AURORE.

Ah ! le nom de cette traîtreſſe
Ne mérite pas d'être écrit ni prononcé.
Au ſurplus, ſoyez ſûr que je vois avec joie
Le bonheur imprévu que l'Amour vous envoie ;
Je vous le dis de bonne foi,
Croyez que perſonne que moi
N'y prend un intérêt & ſi vif & ſi tendre.

GUSMAN.

Cette douce aſſurance a pour moi mille attraits.

AURORE.

J'ai quelqu'ordre à donner, voulez-vous bien m'attendre ?
Nous irons faire un tour, vous ſerez libre après.

SCENE VI.

AURORE, *seule.*

ALLONS, il ne faut pas qu'il prévienne la lettre.
Par qui la ferai-je remettre ?
Béatille, es-tu là ?

SCENE VII.

AURORE, BÉATILLE.

AURORE.

TE voici juſtement
Fort à propos.

BÉATILLE.

Jamais je n'arrive autrement.

AURORE.

Tout va bien ; applaudis de la bonne maniere.
Vois-tu ce que j'ai là ? Devine ce que c'eſt.

BÉATILLE.

Hélas ! j'ai le malheur de n'être pas ſorciere.

AURORE.

Le congé d'Iſabelle : oui, voilà ſon arrêt,
Que j'ai dicté, que j'ai fait écrire à la Belle
Par Guſman.

BÉATILLE.

Par Guſman ! Il rompt donc avec elle ?

AURORE.

Oui, mais il n'en ſçait rien encore.

BÉATILLE.

Il n'en ſçait rien!

AURORE.

Non, pas le moindre mot.

BÉATILLE.

Il briſe ſon lien
Sans le ſçavoir?

AURORE.

Eh! oui, ma pauvre Béatille.
Il s'agit d'envoyer ce billet.... A propos,
Ne connois-tu pas Lazarille?

BÉATILLE.

Un peu. (*à part.*) Que trop pour mon repos.

AURORE.

Remets entre ſes mains cette lettre fatale,
Pour la porter à ma rivale.

BÉATILLE.

De la part de Guſman?

AURORE.

Oui; mais à ſon inſçu.
Tu conçois bien....

BÉATILLE.

Sans doute.

AURORE.

Il m'attend, je te quitte;
Je m'en vais l'amuſer; expédie au plus vîte.

SCENE VIII.

BÉATILLE, *seule.*

Je crois que le porteur sera fort mal reçu,
Et je ne risque rien d'en charger Lazarille.
Oüi ; j'en dois à cet animal ;
Quelques coups de bâton ne lui viendroient pas mal.
Plût au Ciel... Mais je l'aime, & je veux qu'on l'étrille.
En serai-je mieux à ce prix ?
Tantôt par un soufflet j'ai payé ses mépris,
N'en est-ce pas assez ? Plaisante bagatelle
Qu'un malheureux soufflet, quand l'injure est mortelle !
D'ailleurs, je n'ai pas appuyé.
Non, tout ce qu'il m'a dit doit être mieux payé.
Allons, il y va trop du nôtre,
Chargeons-le du billet, je ne puis mieux choisir ;
Dût-il être assommé, j'en aurai le plaisir :
La vengeance en est un, quand on n'en a point d'autre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE, *ſeul.*

MAUGREBLEU de la maſque ! Elle m'avoit donné
Un billet au porteur, payable à coups de gaule.
A l'entendre parler, j'étois trop fortuné ;
C'étoit de l'or en barre ; oui, par-deſſus l'épaule.
Dieu merci, j'ai bon pied, bon œil,
Et je ſens le bâton une lieue à la ronde.
Il étoit, ma foi, tems ; mais plus prompt qu'un chevreuil,
Je me ſuis retiré des embarras du monde.
Lorſque j'aurai beſoin d'être aſſommé,
Je ſçais préſentement l'endroit à point nommé ;
Mais, baſte, rien ne preſſe encore.

SCENE II.

LAZARILLE, ARLEQUIN, SCAPIN.

LAZARILLE, *voyant Arlequin.*

QUelle eſpece de Matamore,
Avec ſon tapabor & ſon vieil oripeau,

D'un

D'un air ſi renfrogné vient lorgner ma figure ?
Eſt-ce à moi qu'il en veut ? Arborons le chapeau.
(*appercevant Scapin.*)
Quel autre garnement d'auſſi mauvais augure ?

ARLEQUIN.

C'eſt lui.

LAZARILLE.

C'eſt moi.

SCAPIN.

Voyons, il faut s'en aſſurer.

(*Tous deux lui mettent la main ſur le collet.*)

ARLEQUIN.

Ami.

LAZARILLE.

Vous vous trompez, je puis vous le jurer.

SCAPIN.

Dites-nous, s'il vous plaît.....

LAZARILLE.

Je n'en ſçais rien.

ARLEQUIN.

De grace.

LAZARILLE.

Avec ces beaux diſcours, Meſſieurs, le tems ſe paſſe.

ARLEQUIN.

Tantôt, où vous ſçavez....

LAZARILLE.

Moi ? Non.

SCAPIN.

Expliquons-nous.

LAZARILLE, *à part.*

Qu'eſt-ce que tout ceci m'annonce ?

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas venu porter un billet doux?

LAZARILLE.

Pourquoi?

SCAPIN.

Vous n'avez pas attendu la réponſe.

LAZARILLE.

Je n'en avois pas le loiſir.

ARLEQUIN.

Nous nous ſommes tous deux chargés avec plaiſir
(Il lui donne un billet.)
De vous la rapporter. Voici pour votre Maître;
Ce n'eſt qu'en attendant le reſte. A votre égard,
Iſabelle, ſenſible autant qu'on le peut être,
Vous fait prier par nous d'accepter de ſa part
Des marques de reconnoiſſance,
Qui ſont à votre bienſéance.

SCAPIN, *donnant un bâton à Arlequin.*

A vous, mon ancien.

LAZARILLE.

Je ſuis pris comme un ſot.

SCAPIN, *à Arlequin.*

Lorſque vous ſerez las....

LAZARILLE.

J'entends, Meſſieurs: un mot.
Ne pourroit-on ranger autrement cette affaire?
(à Scapin qui lui préſente un piſtolet, & qui remue ſa main comme un homme qui a peur)
Pour Dieu, n'ayez pas peur.

ARLEQUIN.

Parlez, nous ſommes prêts :
Avez-vous des moyens ?

LAZARILLE.

Oui, qui pourront vous plaire ;
En bûvant, tout s'arrange.

SCAPIN.

Oh ! nous boirons après :
Nous ſommes gens d'honneur qu'on a payés d'avance.

LAZARILLE.

Eh ! bien, je donnerai quittance
Comme quoi je les ai reçus,
Et cinquante encor par-deſſus,
Et vous y gagnerez.

SCAPIN.

Il parle en galant homme.
Frere, qu'en dites-vous ? Monſieur eſt obligeant,
Mais ces quittances-là ſe donnent en argent ;
En avez-vous ?

LAZARILLE.

Qui ? moi ?

ARLEQUIN.

Voyez....

(*Lazarille fouille dans ſes poches, & n'en tire rien.*)

Frappons.

SCAPIN.

Aſſomme.

LAZARILLE.

Arrêtez, j'ai....

ARLEQUIN.

Combien ?

LAZARILLE.

Trois ducats pour tout bien.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que trois ducats pour cent coups d'étriviere ? J'aimerois tout autant vous les donner pour rien.

(*Il fait mine de le battre.*)

LAZARILLE.

Eh ! bien donc, j'en ai dix.

SCAPIN.

Cédons à ſa priere ;
Nous les partagerons : le tout par amitié.

LAZARILLE, *à part.*

Ce n'eſt que demi-mal ; il m'en reſte moitié.

ARLEQUIN.

Donnez ; ſont-ils de poids ?

LAZARILLE.

Je n'en prends jamais d'autres.
Un, deux, trois, quatre, cinq.

ARLEQUIN.

Adieu, vous & les vôtres.

(*Ils vont pour ſortir.*)

LAZARILLE.

Au diable. Allons, enfin, m'en voilà dégagé.

SCAPIN.

Et moi donc, s'il vous plaît ?

LAZARILLE.

Qu'eſt-ce ?

SCAPIN.

Que vous en ſemble ?
Nous ſommes convenus de partager enſemble.

LAZARILLE.

Entre vous deux & moi, n'ai-je pas partagé ?

SCAPIN.

Eh ! la Rancune, à moi : ce coquin là ſe moque ;
Pour ne me pas payer, il uſe d'equivoque :
Mais voyez le fripon ! Je l'ai trop épargné.

ARLEQUIN.

Çà, donnez-lui ſes honoraires.
Nous avons bien d'autres affaires.

SCAPIN.

Refuſer un argent qu'on a ſi bien gagné.

ARLEQUIN.

Allons donc, ventrebleu, car mon courroux s'enflamme.

LAZARILLE.

Tenez, Seigneur, voilà le reſte de mon ame.

ARLEQUIN.

Chacun eſt-il content ?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Partons.

SCAPIN.

Serviteur.

SCENE III.

LAZARILLE, *seul.*

Morbleu, si j'avois eu du cœur;
J'aurois bien dû me laisser battre;
Il falloit me tenir ferme, & n'en rien rabbattre.
Ils m'auroient assommé; mais j'aurois dix ducats,
Qui me serviroient de ressource.
N'ai-je pas éprouvé vingt fois, en pareil cas,
Que le dos se refait plus vîte que la bourse.
Le mien me coûte plus qu'il n'a jamais valu.
Ah! que n'est-ce à refaire! O regret superflu!

SCENE IV.

GUSMAN, LAZARILLE.

GUSMAN.

On vient de t'apporter, de la part d'Isabelle,
Une lettre en réponse.

LAZARILLE.

Oui, j'ai payé le port.

GUSMAN.

Mais, n'ayant point écrit, cela m'étonne fort.
Donne. J'allois passer chez elle,

Pour la remercier de ſon nouveau bienfait,
Et je ſuis dans mon tort de ne l'avoir pas fait ;
Mendoce n'a jamais voulu me le permettre.
(*Il lit.*)
» J'ai reçu votre indigne lettre . . . .
Quoi ! mon indigne lettre ! Eſt-ce à moi qu'on écrit ?
L'adreſſe eſt à mon nom, voilà ſon écriture.
A qui diable en veut-elle ? Elle a perdu l'eſprit.

LAZARILLE.

Et moi bien plus.

GUSMAN.

Suivons. » J'accepte la rupture ;
» Vous ne pouvez jamais m'offrir rien de plus doux.
» On y gagne en perdant un homme tel que vous.
» Il ne ſera jamais de femme qui ſe fâche
» De n'avoir plus le cœur de l'homme le plus lâche. «
Morbleu ! . . .

LAZARILLE.

Bon ! bon ! ce n'eſt qu'une femme qui dit
Tout ce qui lui vient en penſée ;
C'eſt l'amour qui ſe ſert des armes du dépit.

GUSMAN.

Je n'ai point mérité cette lettre inſenſée.
J'ai beau m'examiner.

LAZARILLE.

Moi, j'ai beau me fouiller . . . .

GUSMAN.

Je n'y ſçaurois rien débrouiller.

LAZARILLE.

Je ne trouve rien dans ma poche.

Mais, Monſieur, entre nous, à parler ſans reproche...

GUSMAN.

Quoi ?

LAZARILLE.

Vous vous émerveillez-là.

D'une choſe aſſez ſimple.

GUSMAN.

En effet, elle eſt telle !

En quoi ?

LAZARILLE.

Vous écrivez à la Dame Iſabelle.

GUSMAN.

Moi ?

LAZARILLE.

Sans doute. On vous fait réponſe, & la voilà.

GUSMAN, *après avoir rêvé.*

Attends... Quand j'y penſe, Mendoce....

LAZARILLE.

J'ai porté le poulet, je n'en ſuis que trop ſûr.

GUSMAN.

Ah ! m'auroit-il joué le tour le plus atroce ?
Il m'a dicté tantôt un billet aſſez dur ;
A-t-il eu la noirceur d'en faire un ſacrifice ?
Sçait-il où j'aime ? A qui pourrois-je l'avoir dit ?
(*à Lazarille.*)
Qui t'a fait le porteur de ce billet maudit ?

LAZARILLE.

La Soubrette.

GUSMAN.

De qui ?

LAZARILLE.

LAZARILLE.

De cette jeune Actrice
Qui loge *incognitò* dans cet Hôtel garni.
La coquine, tantôt, me guettant au paſſage,
Quand vous êtes ſorti, m'a chargé du meſſage:
C'eſt tout ce que je ſçais de ce brouillamini.

GUSMAN.

Allons chercher Mendoce.

SCENE V.

AURORE, *en Cavalier*, GUSMAN.

AURORE, *riant.*

Ah! nous allons bien rire.

GUSMAN.

Je ne ſuis pas en train.

AURORE.

Oh! vous vous y mettrez.

GUSMAN.

J'ai bien auparavant quelque choſe à vous dire.

AURORE.

Tâchez de me prêter l'oreille, & vous rirez.
On m'engage, mon cher....

GUSMAN.

Eh! morbleu, que m'importe?

AURORE.

On me fait, en un mot, l'inſtance la plus forte,
Pour me couper la gorge avec vous.

GUSMAN.

Avec moi !

AURORE.

On l'exige, on le veut pour gage de ma foi.

GUSMAN.

Eh ! qui donc ?

AURORE.

Une belle & vertueuſe Dame,
Ici, pour la venger, le bras qu'elle réclame.

GUSMAN.

Pour la venger ! De quoi ?

AURORE, *lui donnant une lettre.*

D'un outrage reçu.
Voici l'ordre, voyez comment il eſt conçu.

GUSMAN.

Comment ! c'eſt d'Iſabelle !

AURORE.

Oui, vraiment, d'elle-même.

GUSMAN.

Eſt-ce que vous la connoiſſez ?

AURORE.

Parbleu, ſi je connois une femme qui m'aime !

GUSMAN.

Qui vous aime !

AURORE.

A la rage. Eh ! quoi, vous pâliſſez !

GUSMAN.

Ah ! Ciel !

AURORE.

Liſez l'épître, elle m'eſt adreſſée,
Et nous verrons après quelle eſt votre penſée.

GUSMAN *lit.*

» Un téméraire, à qui j'avois prêté mon cœur,
» Outré de voir qu'enfin vous êtes mon vainqueur...

AURORE.

Notez ceci.

GUSMAN.

» M'a fait le plus ſenſible outrage;
» Ce n'eſt que dans le ſang que l'on peut le laver.
» J'ai recours à votre courage.
» Si vous m'aimez, Mendoce, il faut me le prouver.
» L'inſolent eſt Guſman, je demande ſa vie;
» Ma haine ne peut être autrement aſſouvie.
» Pour ne vous point trop hazarder,
» En me rendant ce bon office,
» Deux très-honnêtes gens, qui ſont à mon ſervice,
» Ont ordre de ſe joindre à vous pour vous aider. «
Quoi! l'écrit de tantôt, cette lettre cruelle,
Que vous m'avez dictée.....

AURORE.

Etoit pour Iſabelle;
Avec qui je romps ſans retour.
Je n'ai point offenſé l'amitié ni l'amour.
Devois-je vous ſçavoir en intrigue avec elle?
M'avez-vous jamais dit le nom de cette Belle?
Et quand je l'aurois ſçu, qu'en peut-il réſulter?
Si je vous avois mis au fait de ce myſtere,
Vous n'auriez pas voulu ſervir de ſecrétaire.
Pour venger un ami, faut-il le conſulter?
Cependant vous êtes le maître
D'aller lui dire tout, de lui faire connoître.....

GUSMAN.

Vous étiez mon rival !

AURORE.

Le fait eſt aſſez clair.

GUSMAN.

Quoi ! cette femme avoit pour vous de la tendreſſe?

AURORE.

Autant qu'en peut avoir une pareille eſpece.

GUSMAN.

Et vous aviez ſon cœur ?

AURORE.

Il me coûte aſſez cher,
Si vous le regrettez.

GUSMAN.

La rencontre eſt unique.
Le hazard a tout fait, il doit tout excuſer.

AURORE.

S'il vous guérit, je ſuis content.

GUSMAN, *à part.*

O ſexe inique !
(*haut.*)
J'ai pourtant de la peine à me déſabuſer.

AURORE.

De quoi ?

GUSMAN.

De ſon amour.

AURORE.

Pour qui ?

GUSMAN.

Mais pour moi-même ;
Car enfin ſes bienfaits, redoublés chaque jour,
Prouvent certainement que j'avois ſon amour.

Ami, quand une femme enrichit ce qu'elle aime,
Il faut qu'elle air le cœur bien pris.

AURORE.

A qui le dites-vous ? Vous ſeriez bien ſurpris,
A propos de bienfaits, ſi la Dame Iſabelle
Ne vous en avoit fait aucun.

GUSMAN.

Comment ?

AURORE.

Non, vous dis-je, pas un.
Bien loin d'en avoir reçu d'elle,
Comme on vous l'a laiſſé croire depuis long-tems,
Au contraire, c'eſt vous qui l'en avez comblée ;
Oui, vous, qui chaque jour l'en avez accablée.

GUSMAN.

Avec quoi, ſi ce n'eſt à ſes propres dépens ?
Vous rêvez, ſur ma foi.

AURORE.

Croyez-m'en ſur la mienne.
Une main inviſible, & qui n'eſt pas la ſienne,
Se faiſoit un plaiſir de nourrir votre erreur.

GUSMAN.

Et quelle eſt cette main ? D'où tant de bienfaiſance ?

AURORE.

Vous en pourrez encor reſſentir l'influence.
Peut-être le paſſé n'eſt que l'avant-coureur
D'un bonheur plus réel, où vous pourriez prétendre.

GUSMAN.

Quoi donc ! que voulez-vous par-là me faire entendre

AURORE.

Le tems éclaircit tout.

GUSMAN.

Je ne ſçais que penſer.

Mendoce, à quoi tend ce langage?

AURORE.

Guſman, daignez me diſpenſer
De vous en dire davantage.

GUSMAN.

Pourquoi s'expliquer à demi?
De grace, achevez donc, l'amitié vous en preſſe; parlez.

AURORE.

Vous faire voir quelle eſt cette traîtreſſe,
Eſt tout ce qu'à préſent je puis faire en ami.
En un mot, je vous ſignifie
Qu'Iſabelle jamais n'a fait que vous trahir,
Qu'au plus vil intérêt elle ſe ſacrifie,
Que nous ne pouvons trop, vous & moi, la haïr;
Que vous devez vous faire un éternel reproche
De l'avoir....

SCENE VI.

LAZARILLE, GUSMAN, AURORE.

LAZARILLE.

On les a logés les compagnons.
Et vous, mes chers ducats, rentrez tous dans ma poche.

Puiſqu'enfin nous nous rejoignons,
Ne nous ſéparons plus, ſi ce n'eſt pour vous boire.

AURORE, *à Lazarille.*

Que dis-tu? Quelle eſt cette hiſtoire?

LAZARILLE.

Ma foi, Meſſieurs, c'eſt au ſujet
De ces deux garnemens de la Dame Iſabelle.

AURORE.

Ah! je n'y penſe plus.

LAZARILLE.

Sçavez-vous quel projet
Les faiſoit ici près reſter en ſentinelle?

GUSMAN.

Ne t'embarraſſe pas, leur projet m'eſt connu.

LAZARILLE.

J'ai donc bien deviné.

GUSMAN.

Ce ſera mon affaire.

AURORE.

Faiſons ſortir mes gens.

GUSMAN, *voulant aller.*

Non, non, laiſſez-moi faire.

LAZARILLE, *l'arrêtant.*

Rengaînez; c'en eſt fait, on vous a prévenu:
La valeur n'attend pas qu'on la mette en beſogne...

GUSMAN.

Ah! je n'ai pas beſoin des diſcours d'un ivrogne.

LAZARILLE.

Mais on les a, vous dis-je, ajuſtés comme il faut.

AURORE.

Eh ! qui donc ?

LAZARILLE.

Moi dixieme : on prend peu garde au nombre,
Lorſque l'on a du cœur.... Diable, il y faiſoit chaud ;
Et le Corrégidor vient de les mettre à l'ombre.

AURORE.

Mais, vraiment, Lazarille eſt un des grands guerriers...

LAZARILLE.

Si je le ſuis....

GUSMAN.

Va-t-en arroſer tes lauriers.

SCENE VII.

AURORE, GUSMAN.

AURORE.

Mais nous avions tous deux une rare Maîtreſſe.
Eh ! bien, que dites-vous de cette Enchantereſſe,
Et de ſes Spadaſſins ? Rien n'eſt plus monſtrueux ;
Cette femme ſe ſert d'un joli miniſtere.

GUSMAN.

Que voulez-vous ? L'amour prend notre caractere
Dans les cœurs vertueux, il devient vertueux ;
Et criminel, dans ceux qui ſont faits pour le crime.

AURORE.

Vous n'aurez pas, je crois, de peine à revenir
De votre égarement. Sortez de cet abîme ;

Par quelqu'autre lien cherchez à réunir
L'hymen, la fortune & la gloire;
Aimez ailleurs; ſur-tout, placez mieux votre cœur.
Ce n'eſt jamais l'amour, c'eſt le choix d'un vainqueur
Qui peut deshonorer. Guſman, daignez m'en croire;
Tout peut vous être aiſé, ſi vous y conſpirez;
Portez vos vœux plus-haut.

GUSMAN.

Hélas!

AURORE.

Vous ſoupirez?

GUSMAN.

Ah! c'eſt d'un ſouvenir bien cher à ma mémoire.

AURORE.

Eh! quoi, vous n'oſeriez pourſuivre la victoire,
Quand je viens de porter pour vous le premier coup!
Pouvez-vous ignorer encore
Quel eſt votre vainqueur? Vous l'aimez donc beaucoup?
(*à part.*)
Trop heureuſe Iſabelle! Ah! déplorable Aurore!

GUSMAN.

A des nœuds paſſagers ne peut-on ſe livrer?
On ne refuſe guere une bonne fortune,
Iſabelle à mes yeux paroiſſoit en être une.
Vous imaginez-vous qu'elle ait pû m'enivrer
Au point de demeurer encor ſous ſa puiſſance?
Je ne pouſſerai pas ſi loin l'entêtement.
Eſt-on fort amoureux, lorſque le ſentiment
S'eſt borné tout au plus à la reconnoiſſance?

Car, enfin, il eſt vrai que, juſques à ce jour,
Le plaiſir d'être aimé me tenoit lieu d'amour.

AURORE.

Fort bien. Que cet aveu me touche !

GUSMAN.

Mes ſecrets les plus chers, & mes vœux les plus doux
Ne vous ſont pas connus.

AURORE.

J'en dois être jaloux.

GUSMAN.

Mais, enfin, je ne ſçais ce qui m'ouvre la bouche,
Et quel charme me force à vous les confier.

AURORE.

Ce n'eſt point les ſacrifier.

GUSMAN.

J'aime ailleurs.

AURORE.

Vous aimez ?

GUSMAN.

Telle eſt ma deſtinée.

AURORE.

En quel lieu ? Depuis quand avez-vous commencé ?

GUSMAN.

Hélas ! c'eſt à Madrid, depuis plus d'une année . . . .
Attendez . . . . Vous allez me traiter d'inſenſé.

AURORE.

Non, non, en vérité.

GUSMAN.

Ma tendreſſe eſt extrême,

Et je n'ai jamais vû la perſonne que j'aime,
Qu'à travers l'épaiſſeur d'un treillage cruel.

AURORE.

Qu'importe ? Après.

GUSMAN.

Malgré notre amour mutuel,
(Car j'avois le bonheur de la rendre ſenſible,)
Elle a toujours été pour moi preſque inviſible.
Telle étoit la contrainte où j'en étois réduit,
Que, pour l'entretenir, il falloit que la nuit
Nous prêtât le ſecours de ſon plus ſombre voile.

AURORE.

Ainſi vous pourriez donc l'avoir vûe au grand jour,
Sans ſçavoir que ce fût l'objet de votre amour ?

GUSMAN.

Sérement.

AURORE.

Qui vous la fit aimer ?

GUSMAN.

Mon étoile.
Le bruit de ſa beauté détermina mon choix.
Ah ! je vais vous paroître un vrai viſionnaire.
Son accueil, ſon eſprit, les charmes de ſa voix,
Tout me fit adorer ma divine inconnue.
En un mot, j'éprouvai qu'un cœur, pour ſe donner,
N'a pas toujours beſoin du ſecours de la vûe.
Cet amour doit vous étonner.

AURORE.

Il m'intéreſſe plus qu'il ne m'étonne encore.

Je ne puis que louer votre inclination.
Peut-on vous demander, ſans indiſcrétion,
Le nom de la perſonne ?

GUSMAN.

Elle ſe nomme Aurore.

AURORE.

Ce nom eſt heureux ; mais....

GUSMAN.

Quoi ?

AURORE.

Ne craignez-vous pas
Qu'elle n'ait pû ſçavoir qu'en Amant peu fidele,
Vous n'avez pas toujours brûlé pour ſes appas ?
Que votre exemple enfin n'ait influé ſur elle ?
La vengeance eſt ſi douce... (*à part.*) Il change de couleur.

GUSMAN.

Le ſoupçonneriez-vous ?

AURORE.

Qui ? moi ! C'eſt une idée
Qui me vient au hazard, qui peut être fondée.

GUSMAN.

Ah ! Ciel ! s'il étoit vrai, j'en mourrois de douleur.

AURORE.

Mais, puiſque votre goût vous reprend pour Aurore,
Quel eſt donc le deſſein que vous vous propoſez ?

GUSMAN.

C'eſt, puiſqu'enfin mes jours ne ſont plus expoſés,
De voler promptement vers celle que j'adore.

AURORE.

Vous ne pouvez mieux faire ; allez, quittez ces lieux.

GUSMAN.

L'amitié la plus tendre en verſera des larmes.
Jamais ſociété n'eut pour moi tant de charmes ;
Il faut m'en arracher. Agréez mes adieux.
Mais avant que l'amour d'avec vous me ſépare,
Si vous m'aimez.....

AURORE.

Beaucoup.

GUSMAN.

Tirez-moi, par pitié,
De l'étrange embarras où mon eſprit s'égare.
J'ai reçu des ſecours, les dois-je à l'amitié ?
Car vous m'avez ſi fort honoré de la vôtre
Qu'on diroit que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

AURORE.

J'y compte aſſurément.

GUSMAN.

Couronnez vos bienfaits
Par l'aveu généreux de me les avoir faits ;
Mendoce, faites-moi la grace toute entiere.

AURORE.

Moi ! Que puis-je ſçavoir touchant cette matiere ?

GUSMAN, *à part.*

C'eſt lui-même.

AURORE.

L'amour peut-être, & l'amitié
Pourroient bien être de moitié.

Le tems découvrira le fond de cette hiſtoire ;
En attendant, partez, ſi vous voulez m'en croire.

(*Elle laiſſe tomber un portrait.*)

GUSMAN, *le ramaſſant.*

Ceci vient de tomber. C'eſt, je crois, un portrait.

AURORE.

Ah ! vous pouvez le voir.

GUSMAN.

Mais c'eſt vous trait pour trait.

AURORE.

Il me reſſemble fort.

GUSMAN.

Que je le voie encore.
C'eſt vous aſſurément qu'on a peint en Aurore ;
Cette Divinité n'eut jamais tant d'appas.

AURORE.

Que vous êtes flatteur !

GUSMAN.

Non, je ne le ſuis pas.

AURORE.

La reſſemblance vous étonne ;
Elle eſt grande, & ne peut l'être plus ; mais enfin ;
C'eſt pourtant le portrait d'une jeune perſonne
Qui n'eſt pas loin d'ici : je n'en fais pas le fin.
Vous conviendrez bientôt qu'elle doit m'être chere ;
Lorſque je vous pourrai dévoiler ce myſtere.

GUSMAN.

Je ſens que je ne puis aſſez le regarder.
Que d'attraits ! On la peut préférer à toute autre ;

Si vous avez ſon cœur, ſon choix vaut bien le vôtre.
Mais il vous eſt trop cher pour vous le demander.
A cauſe de la reſſemblance,
Qu'il ſe trouve avoir avec vous,
J'aurois eu....

AURORE.

Non, donnez. (*à part.*) Faiſons-nous violence;
C'eſt aſſez qu'il l'ait vû. (*haut.*) Partez, ſéparons-nous.

GUSMAN.

Adieu, formez tous deux la chaîne la plus belle;
Je vole où mon amour m'appelle.
Permettez cet embraſſement.

AURORE, *ſe reculant.*

Mais vous ne partez pas encore.

GUSMAN, *l'embraſſant.*

Pardonnez-moi, je cede à mon empreſſement.

SCENE VIII.

AURORE, *ſeule.*

C'eſt Mendoce, & non pas Aurore;
Qui s'eſt laiſſé ſurprendre un baiſer innocent.

SCENE IX.

AURORE, BÉATILLE.

BÉATILLE.

Eh ! bien, le réſultat ?

AURORE.

Eſt fort intéreſſant.
Béatille, tout nous ſeconde.
Enfin, Guſman revient à ſon premier vainqueur.
Iſabelle, vraiment, n'a jamais eu ſon cœur.

BÉATILLE.

Ia quitte donc ?

AURORE.

Oui, tout va le mieux du monde :
Il retourne à Madrid ; il part dès aujourd'hui.

BÉATILLE.

Pourquoi ?

AURORE.

Pour m'y chercher.

BÉATILLE.

Eh ! vous voilà trouvée.

AURORE.

Point du tout.

BÉATILLE.

Quelle hiſtoire eſt encore arrivée ?

AURORE.

Je ne me ſuis pas fait encor connoître à lui.

BÉATILLE.

BÉATILLE.

Ne vous laſſez-vous point d'être incompréhenſible?

AURORE.

Ah! qu'on a peu d'eſprit, quand on eſt inſenſible!

BÉATILLE.

Je vois que la folie eſt l'eſprit de l'amour.
Vous ſuivez donc Guſman?

AURORE.

Point du tout, je demeure.

BÉATILLE.

Allons, autre énigme du jour.
Si je vous comprends, que je meure.
Il part, & vous reſtez : accordez cet écart.

AURORE.

Je ſçaurai le moyen d'empêcher ſon départ.

BÉATILLE.

Vous le ferez reſter? Eh! quelle eſt cette idée?

AURORE.

D'achever mon épreuve.

BÉATILLE.

Eh! ſur quoi, s'il vous plaît

AURORE.

Je ſuis riche, il le ſçait.

BÉATILLE.

J'en ſuis perſuadée.

AURORE.

Je veux ſçavoir ſi l'intérêt
N'auroit aucune part à la ſubite flamme
Qui renaît à préſent dans le fond de ſon ame;

Et lui faire payer, comme il l'a mérité,
L'eſpece d'infidélité
Qu'il m'a faite ; car c'en eſt une.
C'eſt ma derniere épreuve ; & je puis ſur ce point,
M'éclaircir mieux ici ; l'on ne m'y connoît point.
Si je puis voir qu'il n'aime en moi que ma fortune,
C'en eſt fait, j'abjure mon choix
Et toute ma tendreſſe expire.
L'amour intéreſſé deshonore à la fois
Celui qui le reſſent & celle qui l'inſpire.
D'ailleurs, comme il ne convient pas
Qu'un homme qui m'a plû reſte dans l'indigence ;
Je lui ferai du bien, s'il en fait tant de cas,
Je l'en accablerai par gloire & par vengeance ;
Car rien n'eſt plus humiliant
Que d'être redevable à ceux qui nous mépriſent.

BÉATILLE.

Vous n'éclaircirez rien, les hommes ſe déguiſent.

AURORE.

Va, l'amour-propre eſt clair-voyant.

BÉATILLE.

Et comment pourrez-vous éclaircir ce myſtere ?

AURORE.

J'ai beſoin de ton miniſtere ;
Je vais, puiſqu'il le faut, t'apprendre ce moyen.

BÉATILLE.

Voyons quelle idée eſt la vôtre.

AURORE.

Suis-moi, viens, & ſur-tout ne me remontre rien.

SCENE X.

BÉATILLE, *ſeule.*

Eh ! de quel droit ? Qui, diantre, eſt plus ſage
qu'un autre !
Allons, extravaguons, au gré de ſes ſouhaits.
Cédons, pour cauſe qu'elle ignore :
Mon heure eſt arrivée, & trop heureuſe encore
Que ce ſoit plus tard que jamais.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LAZARILLE, *ſeul.*

J'Ai lû, je ne ſçais où, s'il m'en ſouvient, qu'un ſage
N'eſt par-tout, ici-bas, qu'un oiſeau de paſſage;
Que l'homme, ſur la terre, eſt fait pour cheminer,
Et que tout le tems qu'il l'habite,
Ce n'eſt qu'un voyageur, que la beauté du gîte
En aucun lieu jamais ne doit accoquiner.
Sous prétexte qu'ici j'étois le mieux du monde,
J'allois prendre racine, & même aſſez profonde.
Tranſplantons-nous, il faut rouler.
Or ſus, adieu vous dis, mes belles amourettes;
Je pars. Que de pleurs vont couler!
Du moins, ſi l'une ou l'autre eût payé mes fleurettes,
Je m'en conſolerois. O ſouhaits ſuperflus!
Je ne ſçais qui des deux je regrette le plus.
Allons.

SCENE II.

BÉATILLE, LAZARILLE.

BÉATILLE, *maſquée, avec ſa mante.*

Voyons un peu ſi leur départ s'apprête,
Pour remplir le projet....

LAZARILLE, *voyant ſon inconnue.*

Ah ! ſerviteur.

BÉATILLE.

Arrête ;
Lazarille, où vas-tu d'un air ſi triomphant ?

LAZARILLE.

Epargnons-nous, ma chere enfant,
Les fadaiſes que ſe débitent
Deux tendres Amans qui ſe quittent :
Je viens, ſans avoir ſoif, de boire à ta ſanté
Le vin de l'étrier.

BÉATILLE.

C'eſt bien de la bonté.
Ton Maître s'en va donc ?

LAZARILLE.

Il part ; je l'accompagne.

BÉATILLE.

Eh ! bien, va-t-en ; c'eſt qui perd gagne.

LAZARILLE.

Eſt-ce qu'en bonne foi tu me perds ſans regret ?

BÉATILLE.

A ton avis ?

LAZARILLE.

Tu diſſimules.

BÉATILLE.

Va-t-en quêter ailleurs des regrets ridicules ;
Béatille pourra t'en donner en ſecret :
Peut-être ſera-t-elle aſſez bête, aſſez ſotte,
Pour te regretter tant ſoit peu.

LAZARILLE.

Que diable ! Tour à tour chacune me balotte ;
Mais, non, elle cache ſon jeu.

BÉATILLE.

Que la biſe & la grêle, & la foudre & l'orage
Te ſuivent pas à pas pendant tout ton voyage !
Puiſſe le tendre amour, comme il a fait ici,
Te bercer, te berner de la bonne maniere !
Puiſſes-tu chaque nuit, crotté, mouillé, tranſi,
Au lieu d'un cabaret, gîter dans une orniere !
Voilà, ſi par malheur tu ne te romps le cou,
Les vœux que fait pour toi ta très-humble ſervante.

LAZARILLE.

Eſt-ce là tout ?

BÉATILLE.

Au diable.

SCENE III.

LAZARILLE, *ſeul.*

Il n'eſt rien de plus fou
Que cette drôle de Suivante.
Que n'ai-je encore ici quatre jours à reſter ! . . . ;
Il s'agit d'oublier, & non de regretter.

SCENE IV.

GUSMAN, LAZARILLE.

GUSMAN.

Sçais-tu ce qui m'arrive, avant que je m'en aille?

LAZARILLE.

Mais que vos créanciers, avertis du départ,
Font les impertinens, & vous manquent d'égard;
On n'eſt perſécuté que par cette canaille.
Que ne leur dites-vous que vous partez exprès
Pour aller à Madrid faire un grand mariage,
Et qu'au contraire il faut qu'ils avancent les frais
Pour vous mettre en état de faire le voyage?
Le tout avec civilité.
Ah! morbleu, que ne ſuis-je homme de qualité!

GUSMAN.

Je n'en puis revenir. J'avois fait quelques dettes,
J'allois y ſatisfaire avant que de partir;
Point du tout, j'ai trouvé que, ſans m'en avertir,
Tout eſt payé.

LAZARILLE.

Voilà des affaires bien faites.
Monſieur, celle ou celui qui vous a prévenu,
Auroit bien dû payer en même tems les nôtres.

GUSMAN.

Ce bienfait-là m'inſtruit de la ſource des autres;
Ne cherchons pas plus loin, l'auteur m'en eſt connu:

C'eſt Mendoce, & voilà cette main inviſible
Dont il me tenoit aujourd'hui
Un langage incompréhenſible,
Quand j'ai voulu tantôt m'expliquer avec lui.
A préſent que je vois le fond de cette hiſtoire,
Et qu'il ne peut m'en faire accroire,
Il m'évite, il me fuit, il me laiſſe éloigner.

LAZARILLE.

Mais c'eſt un bienfaiteur qui veut vous épargner
L'embarras que pourroit vous cauſer ſa préſence.

GUSMAN.

Non, ce ſoin-là me bleſſe au lieu de me flatter;
Je mets tout mon bonheur dans ma reconnoiſſance,
Et mon plus grand plaiſir à la faire éclater.
Mais nous nous reverrons. Eh! bien, qui nous arrête?

LAZARILLE.

Rien: j'ai fait mes adieux, & votre chaiſe eſt prête;
Les chevaux vont venir.

GUSMAN.

Allons, double le pas,
Va les faire arriver, & ne t'amuſe pas.

SCENE V.

GUSMAN, *ſeul.*

Partons, ſuivons ma deſtinée;
Mon malheur ne me défend plus
De revoir ce ſéjour, où, depuis une année,
J'adreſſe des regrets peut-être ſuperflus.

En effet, quand je cede à mon impatience,
N'ai-je point trop de confiance ?
Ah ! n'eſt-ce point courir après un bien perdu ?
Mon bonheur n'a peut-être été que ſuſpendu.
Je ne ſçais quel eſpoir, plus fort que mes allarmes,
Me promet l'accueil le plus doux.
Aurore, vous verrai-je ? Ah ! quand le ſort jaloux
S'obſtineroit encore à me cacher vos charmes,
Il eſt tant d'autres biens pour de tendres Amans.
Je ſerai ſous vos yeux. Que mon ame ravie
Aime à ſe rappeller nos entretiens charmans !
O momens les plus doux que j'aie eus de ma vie !
(*On entend une voix qui chante.*)
Aimons, aimons-nous. . . .
Qu'entends-je ? C'eſt cet air qu'Aurore a tant aimé.
Aimons-nous, aimons-nous ; tout nous y convie . . .
C'eſt le même ; jamais rien ne m'a tant charmé.
L'amour eſt l'ame de la vie.
Ah ! Ciel ! qui peut avoir une voix ſi touchante ?
C'eſt Aurore ou l'Amour ; oui, c'eſt elle qui chante.
Aimons-nous, tout nous y convie,
L'amour eſt l'ame de la vie.
Je ſuis hors de moi-même en cet heureux moment.
Non, ce ne peut être qu'Aurore :
C'eſt elle ; elle eſt ici ; puis-je en douter encore ?
La voix ſembloit venir de cet appartement.
Aurore pourroit bien y faire ſa demeure.
Voyons donc, il y faut pénétrer tout-à-l'heure.

SCENE VI.

GUSMAN, BÉATILLE, *ſans mante & ſans maſque.*

BÉATILLE.

Holà, Seigneur Guſman, où voulez-vous aller?

GUSMAN.

Là-dedans.

BÉATILLE.

Pourquoi faire?

GUSMAN.

Eh! parbleu, que t'importe?

BÉATILLE.

On m'a conſigné cette porte,
Vous ne pouvez entrer; mais vous pouvez parler.

GUSMAN, *regardant Béatille.*

Je ne la connois point.

BÉATILLE.

Quelle affaire vous preſſe?

GUSMAN.

Êtes-vous du logis?

BÉATILLE.

Je ſuis à ma Maîtreſſe.

GUSMAN.

Eſt-ce elle, dites-moi, qui vient de m'enchanter?

BÉATILLE.

Je ne ſçais.

GUSMAN.

Tirez-moi de la plus grande peine.
Je viens d'entendre là, dans la ſalle prochaine,
Quelle voix !

BÉATILLE.

Ma Maîtreſſe aime fort à chanter.

GUSMAN.

Ah ! fort bien.

BÉATILLE.

C'eſt à quoi par bonheur elle excelle ;
Elle en a bien beſoin.

GUSMAN.

Pourquoi donc ? Quelle eſt-elle ?

BÉATILLE.

Une jeune orpheline, heureuſe, en ſon malheur,
D'avoir reçu de la Nature
De la voix avec l'art de la mettre en valeur.
Jadis elle fut riche.

GUSMAN.

Et par quelle aventure
Ne l'eſt-elle donc plus ?

BÉATILLE.

Eh ! mais, Seigneur Guſman,
Demandez à l'Amour. Un malheureux roman....

GUSMAN.

Un malheureux roman ? Eh ! bien ?

BÉATILLE.

En fut la cauſe.

GUSMAN.

Comment ?

BÉATILLE.

Un fol amour, ſi l'on ne m'en impoſe,
Par un pere en courroux, qu'on n'a point déſarmé,
La fait deshériter.

GUSMAN.

Mais pourquoi donc encore ?

BÉATILLE.

Elle avoit un Amant.

GUSMAN.

Aimé ?

BÉATILLE.

Sans doute. Or cet Amant, pour abréger l'hiſtoire,
Voyant qu'un autre alloit lui ravir ſon bonheur,
Appella ſon rival, remporta la victoire ;
Il le tua.

GUSMAN, *à part.*

C'eſt moi.

BÉATILLE.

Dont le pere en fureur,
Mit ſa fille au Couvent ; mais au bout de l'année,
Le bon-homme mourut, comme il avoit vécu,
Et ma Maîtreſſe infortunée
Reſta deshéritée.

GUSMAN, *à part.*

Ah ! j'en ſuis convaincu.

BÉATILLE.

Mais moi qui vous dis tout, ſans y penſer....

GUSMAN, *à part.*

C'eſt elle.
Ah ! grands Dieux ! Qu'ai-je appris ? Quelle affreuſe nouvelle !

Que je ſuis malheureux de m'être fait aimer !
(*haut.*)
Que devint-elle après ? Daignez m'en informer.

BÉATILLE.

Ce qu'elle eſt à préſent, une fille admirable,
Que tout Madrid bientôt va trouver adorable ;
Car elle ira dans peu. . . . J'admire vos douleurs.

GUSMAN, *à part.*

Ah ! Ciel ! en quel état ai-je réduit Aurore !
Du moins je puis un peu réparer ſes malheurs.
(*haut.*)
Me refuſerez-vous la grace que j'implore ?
Ne pourroit-on la voir ?

BÉATILLE.

Non, ma commiſſion
Porte de ne laiſſer entrer ici perſonne.

GUSMAN.

Eh ! de qui dépend donc cette permiſſion ?

BÉATILLE.

Eh ! mais, de ma Maîtreſſe elle-même.

GUSMAN.

Eh ! ma Bonne....

BÉATILLE.

Ma Bonne ! J'aime aſſez ce titre, il eſt bon là.

GUSMAN, *lui donnant ſa bourſe.*

Ah ! j'ai tort ; réparez vous-même ma mépriſe :
Pardon, ma belle enfant.

BÉATILLE, *empochant la bourſe.*

Ah ! paſſe pour cela.

GUSMAN.

Mendoce en a-t-il l'âme épriſe ?

BÉATILLE.

Que voulez-vous ſçavoir ?

GUSMAN.

S'il en eſt amoureux ?

BÉATILLE, *rêvant.*

Amoureux, dites-vous ?

GUSMAN.

Oui ; lui rend-il les armes ?
Il le doit, ſi c'eſt-là cet objet merveilleux
Dont il m'a laiſſé voir le portrait plein de charmes...
Ah ! ſans doute, il l'adore ; en ſeroit-il aimé ?

BÉATILLE.

Que vous importe, à vous ? Laiſſons-là ce myſtere,
Je n'en ai que trop dit, le reſte doit ſe taire.
Mais, quoi donc ! Vous prenez un air bien enflammé !
Au fond de votre cœur qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe ?

GUSMAN.

Souffrez que je la voie un inſtant ſeulement,
Et daignez, par pitié, m'accorder cette grace.

BÉATILLE.

Ah ! vous n'y penſez pas, Seigneur, aſſurément.
Je ſçais que je vous dois de la reconnoiſſance ;
Mais, dans cette rencontre, il faut vous en paſſer.
Je ne pouſſerai pas pour vous la complaiſance
Juſques à m'expoſer à me faire chaſſer.

GUSMAN.

Refuſa-t-on jamais une grace pareille ?

BÉATILLE.

Oui : mais je vois d'où naît cette importunité ;
Dans le desir de voir cette jeune merveille,
Il n'entre, tout au plus, que de la vanité.

GUSMAN.

Quelle injustice vous me faites !

BÉATILLE.

Vous autres, jeunes gens, voilà comme vous êtes ;
Dès qu'il vient sur la scene une fille à talent,
Vous voilà tous en l'air ; & l'on voit la séquelle,
Comme des étourneaux, s'attrouper autour d'elle.
A la Ville, à la Cour, il n'est petit galant
Qui sur elle aussi-tôt ne dirige ses vues ;
Alors, avec fureur, on la court, on la suit,
On la vante, on la prône, on la met dans les nues ;
Et telle auparavant faisoit le même bruit,
Qui voit évanouir la foule & les prestiges,
Sans espoir de retour ; car enfin, grace à Dieu,
Dans ce siécle maudit, l'exclusion a lieu,
Et l'on n'y souffre point ensemble deux prodiges.
Et puis qu'arrive-t-il à l'idole du jour,
Qui malheureusement est toujours trop crédule ?
C'est qu'une autre survient qui l'éclipse à son tour.
De nos gens du bel-air c'est-là le ridicule ;
Vous le voulez avoir, & vous ne l'aurez pas.
Vous m'entendez : adieu ; ne suivez point mes pas.

SCENE VII.

GUSMAN, *ſeul.*

Dois-je me découvrir ?.... Elle s'eſt en allée.

SCENE VIII.

GUSMAN, LAZARILLE.

LAZARILLE.

Monſieur, la chaiſe eſt attelée.

GUSMAN, *ſans voir Lazarille.*

Quoi ! nous ſerons toujours rivaux !

LAZARILLE, *ſuivant Guſman.*

Monſieur, m'avez-vous fait la faveur de m'entendre?

GUSMAN, *ſans le voir.*

Que faire maintenant ?

LAZARILLE.

Partir, ſans plus attendre,
Ou bien renvoyer les chevaux.

GUSMAN, *ſans le voir.*

Eſt-ce Aurore ?

LAZARILLE.

Le jour s'avance.

GUSMAN.

Si c'eſt elle....

LAZARILLE.

La couchée eſt plus loin que vous n'imaginez.

GUSMAN.

En ce cas, j'ai tout lieu de la croire infidele;
Le doute n'eſt pas fait pour des infortunés,
Et je veux tout-à-fait m'aſſurer de ma perte.
Convainquons-nous. En vain on la cache avec ſoin,
J'y ſçaurai pénétrer de force; allons....

LAZARILLE, *faiſant claquer ſon fouet.*

Alerte.

GUSMAN.

Où vas-tu?

LAZARILLE.

Je vous ſuis.

GUSMAN.

Il n'en eſt pas beſoin.

SCENE IX.

LAZARILLE, *ſeul.*

Miſéricorde! Ah! Ciel! Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'il part, & qu'en effet le traître m'abandonne.
Et mes gages, morbleu, qui s'en vont avec lui!
Courons après. A-t-il découvert, quand j'y penſe,
Que j'enflois tant ſoit peu les états de dépenſe?
C'eſt l'uſage, entre nous; il n'eſt pas d'aujourd'hui.
Voyons donc.... Qui va là? C'eſt cette jeune Actrice.

SCENE X.

AURORE, *habillée en Dame Eſpagnole*, LAZARILLE.

AURORE.

Du Seigneur Dom Guſman n'es-tu pas le Valet ?

LAZARILLE, *à part.*

Qu'elle eſt jolie !

AURORE.

Eh ! bien ?

LAZARILLE.

Fort à votre ſervice.

AURORE.

Dis-lui que nous allons répeter un ballet,
Et que je ſerois très-charmée
De prendre ſon avis ; car je ſuis informée
Qu'il s'y connoît.

LAZARILLE.

Il vient de s'en aller d'ici.

AURORE.

Va le chercher.

LAZARILLE.

J'y vais, & mes gages auſſi.

SCENE XI.

AURORE, BÉATILLE.

AURORE.

Eh ! bien, tu prétends donc qu'il eſt hors de lui-même ?

BÉATILLE.

Il eſt comme doit être un homme qui vous aime,
Et qui vous croit perdue abſolument pour lui.
N'avez-vous pas deſſein de finir aujourd'hui
Tous ces beaux tours de paſſe-paſſe ?
Il eſt au déſeſpoir, il vous cherche par-tout.

AURORE.

Il va me retrouver ; mais il n'eſt pas au bout.
Je te l'ai déjà dit, je ne lui ferai grâce
Que lorſque j'aurai vû, mais plus clair que le jour,
Que l'intérêt n'a point de part à ſon amour.
Outre ce ſoin qui m'importune,
Tiens, j'ai là certaine rancune
Qui veut que je lui faſſe acheter ſon pardon.

BÉATILLE.

C'eſt bien dit, vous avez raiſon.

AURORE.

Je veux me réjouir à punir un volage ;
Quitte à l'en aimer davantage :
On pardonne bien mieux, quand on eſt bien vengé.

BÉATILLE.

Oui, c'eſt-là mon avis.

AURORE.

Tout eſt-il arrangé ?

BÉATILLE.

Oui.

AURORE.

Va te mettre au guet dans la ſalle prochaine.
Tu peux me l'envoyer ici. Prends bien ton tems
Pour ſeconder. . . .

BÉATILLE.

Mon Dieu ! n'en ſoyez point en peine,
Vous allez voir ſi je l'entends.
Mais le voici qui vient.

SCENE XII.

AURORE, GUSMAN.

GUSMAN, *à part.*

Seroit-ce la perſonne
Qui vient de m'enchanter? Dieux ! que je le ſoupçonne!
Approchons & voyons... Ciel ! voici, trait pour trait,
Celle dont j'ai tantôt admiré le portrait.
Achevons de nous perdre, offrons-nous à ſa vûe,
Voyons ſi je lui ſuis connu.

AURORE.

Ah ! Dom Lope, c'eſt vous ! Soyez le bien venu.

GUSMAN, *à part.*

Je ſuis perdu.

AURORE.

D'où vient la douleur imprévue
Qui vous preſſe ?

GUSMAN, *tremblant.*

Seroit-ce Aurore que je vois ?

AURORE.

Ne m'avez-vous pas entendue ?

GUSMAN.

Oui, j'étois là.

AURORE.

Depuis que vous m'avez perdue,
Auriez-vous oublié juſqu'au ſon de ma voix ?

GUSMAN.

Je n'ai rien oublié.

AURORE.

Que de m'être fidele.
(*à part.*)
J'aime à jouir du trouble où je le vois plongé.
(*haut.*)
Vous me voyez enfin, mais tout eſt bien changé.

GUSMAN.

Je ne l'ignore plus.

AURORE.

Déjà cette nouvelle
A paſſé juſqu'à vous ?

GUSMAN.

Oui, l'on m'a tout appris.

AURORE.

Ma ſituation eſt aſſez malheureuſe.

GUSMAN.

J'ai fait votre infortune, & vous en avez pris
La vengeance la plus affreuſe.

AURORE.

Que me reprochez-vous ?

GUSMAN, *pénétré de douleur.*

Vos malheurs & les miens.

AURORE.

Mais que voulez-vous dire encore ?
Quoi ! me reprochez-vous la perte de mes biens ?
Que vous fait à préſent l'infortune d'Aurore,
Et qu'on ait eu pour elle un excès de rigueur ?

GUSMAN.

Hélas ! je comptois ſur un cœur,
Dont la poſſeſſion eut pour moi tant de charmes ;
Et voilà le ſeul bien que j'aie à déplorer :
Le reſte ne vaut pas la moindre de mes larmes ;
Ce ſeroit les deshonorer.

AURORE.

Dom Lope, des diſcours ſemblables,
De la part d'un volage, ont de quoi m'étonner :
Le reproche ſied mal à ceux qui ſont coupables.
A qui ſuit votre exemple on peut bien pardonner.

GUSMAN.

Ah ! Ciel ! que mon ame eſt confuſe !

AURORE.

C'eſt bien vous excuſer que de vous imiter.

GUSMAN.

Qu'entends-je ? Aurore, quelle excuſe ?
Vous ne vous en ſervez que pour m'inquietter.

AURORE.

En quoi donc trouvez-vous qu'elle ſoit indiſcrette ?
N'eſt-ce plus que pour vous que l'inconſtance eſt faite ?

Seigneur Dom Lope, en vérité,
Les Amans d'aujourd'hui ſont incompréhenſibles
De s'être attribué les droits les plus viſibles.
Où donc eſt-il écrit qu'avec impunité,
Souverains abſolus dans l'amoureux empire,
Ils pourront, ſans qu'on puiſſe avoir rien à leur dire,
Imiter, à leur gré, les volages zéphirs,
Et promener par-tout leurs cœurs & leurs ſoupirs,
Tandis qu'on nous contraint à leur être fideles,
Qu'on érige en devoir notre captivité?
Ce n'eſt donc que pour eux que l'Amour a des aîles?
Ainſi tout le fardeau de la fidélité
Doit retomber ſur nous. Non, Seigneur, je vous jure,
Ce partage inégal n'eſt point dans la nature.
S'il eſt doux de changer, au gré de ſes deſirs,
Nous devons, avec vous, partager ces plaiſirs.

GUSMAN.

Mendoce vous eſt cher.

AURORE.

Quelle idée eſt la vôtre?
Ah! tout doit m'avoir fait renoncer à l'amour.
La paiſible amitié nous unit l'un & l'autre;
C'eſt tout.

GUSMAN.

Vous me trompez vous-même à votre tour,
Et vous agréez ſon hommage.

AURORE.

Qui? moi! Vous l'a-t-il dit? Entre gens de votre âge,
On ne ſe cache rien; & pour nous, ſans égard,

Soit par air, ou par imprudence,
Du vrai comme du faux on ſe fait confidence.
Vante-t-il ſon bonheur ? Là, parlez-moi ſans fard.

GUSMAN.

Non ; mais il vous adore, au gré de votre envie ;
Car vous ne ſçavez point enflammer à demi.
Hélas ! il ne ſçait pas qu'il m'arrache la vie,
Que vous m'aſſaſſinez par les mains d'un ami.
(*Elle ſourit.*)
Que vois-je dans vos yeux ? Quelle joie inſultante !
Ah ! c'en eſt trop, je cours avertir mon rival
De craindre, en vous aimant, le ſort le plus fatal ;
Que naturellement votre ame eſt inconſtante ;
Que ce volage cœur, qu'il poſſede aujourd'hui,
Demain prendra l'eſſor. Oui, je lui vais apprendre
Que vous m'avez aimé, ſans doute plus que lui ;
Car le premier amour eſt toujours le plus tendre.

AURORE, *riant.*

Allez, il me connoît ; il ne vous croira pas.

GUSMAN.

Vous faſcinez ſes yeux.

AURORE.

Ah ! j'ai trop peu d'appas
Pour prétendre à cette victoire.
Et d'ailleurs, il ſçait tout ; je ne lui cache rien.

GUSMAN.

Comment ! Le cruel ſçait qu'il me ravit mon bien ?

AURORE.

S'il vous étoit ſi cher, (mais je ne puis le croire,)

Guſman,

Guſman, l'auriez-vous hazardé
Comme vous avez fait? Vous l'euſſiez mieux gardé.
Mais vous ne perdez rien.

GUSMAN.

Barbare que vous êtes,
Serez-vous ſans pitié? N'eſt-il plus de retour?
Ne reprendrez-vous plus votre premier amour?
(*Il ſe met à genoux.*)
J'avoue, à vos genoux, les fautes que j'ai faites,
Et je ne cherche à me juſtifier
Que par mon déſeſpoir. Oui, mon crime m'accable.
Rien n'eſt pourtant plus vrai, quoique je ſois coupable,
L'idole à qui mon cœur ſembloit ſacrifier,
Ne s'eſt qu'en apparence attiré ma rendreſſe,
Je puis vous le jurer, ce n'eſt qu'une foibleſſe,
Qu'un fol amuſement, formé par le hazard,
Où l'amour, en effet, n'a jamais eu de part.
Pour un moment d'erreur dois-je perdre la vie?

AURORE.

Mais je n'y penſe pas; levez-vous, je vous prie.

GUSMAN.

Ah! vous craignez Mendoce; oui, je vois dans vos yeux
Que vous appréhendez un Amant furieux:
Qu'il vienne, je ſuis ſûr que ſon ame attendrie...
(*Il entend du bruit.*)
Je ne crains plus ſa jalouſie.

SCENE XIII.

AURORE, GUSMAN, BÉATILLE.

BÉATILLE.

Qu'avez-vous fait ! Tout eſt perdu.

AURORE.

Comment ?

BÉATILLE, *à Guſman.*

Fuyez.

GUSMAN.

Pourquoi ?

BÉATILLE.

Je ſuis toute tranſie.

Mendoce .... Il a tout entendu.

AURORE.

Ah ! Ciel !

GUSMAN.

Eh ! bien, je vais m'offrir à ſa furie.

Qu'il prenne auſſi mon ſang.

AURORE.

Non, Dom Lope, arrêtez.

GUSMAN.

Ne craignez rien pour lui.

AURORE.

(*bas à Béatille.*) Reſtez.

Tout eſt-il prêt ?

BÉATILLE.

Oui.

AURORE.

Va.

SCENE XIV.

AURORE, GUSMAN.

AURORE.

Quand vous pourriez le joindre,
Que feriez-vous ? D'ailleurs, quand au gré de vos vœux,
Je reprendrois mes premiers nœuds,
Mon déplorable état....

GUSMAN.

Cet obſtacle eſt le moindre;
Au contraire, jamais je ne vous convins mieux,
Que depuis qu'un ſort envieux
Vous ôta ces grands biens où vous deviez prétendre;
C'eſt leur perte qui fait mon titre le plus doux,
Qui m'approche & me rend bien plus digne de vous.
Pardonnez ce langage à l'Amant le plus tendre.

AURORE.

Un homme tel que vous....

GUSMAN.

Eſt tout, ſi vous l'aimez,
Et rien, s'il ne peut plus être au fond de votre ame.
Ah ! reprenons ces nœuds qu'Amour avoit formés.

AURORE.

Mais ne brûlez-vous point d'une indiſcrette flamme ?
Sçavez-vous qui je ſuis ?

GUSMAN.

Liſez-le dans mes yeux.

AURORE.

Séparons-nous plutôt, abandonnez ces lieux.

GUSMAN.

La fortune a changé, je changerois comme elle!
L'intérêt me rendroit inconſtant ou fidele?
Ne vous reſte-t-il pas de quoi tout réparer?
Eſt-il dans l'Univers des biens à comparer
A ceux dont votre amour me comblera ſans ceſſe?

AURORE.

Ah! Dom Lope!....

GUSMAN.

Achevez, confirmez ce regard.
En vous donnant à moi, pour prix de ma tendreſſe,
La généroſité ſera de votre part.

AURORE, *lui donnant ſa main.*

C'eſt aſſez éprouver mon vainqueur.

PRÉLUDE.

AURORE, GUSMAN, BÉATILLE *ſuivie de Danſeurs.*

BÉATILLE.

A la nôce,
Allons, venez, arrivez tous.

GUSMAN.

Qui vient nous interrompre en des momens ſi doux?

AURORE.

Ce ſont tous les gens de Mendoce,
Qui viennent applaudir à ſa félicité.

GUSMAN.

Ah! Ciel! que dites-vous?

BÉATILLE.

Que les ſoupçons s'enfuient,
Et qu'ici les plaiſirs regnent en liberté.

SCENE XVI. ET DERNIERE.

LAZARILLE, *& les Acteurs précédens.*

LAZARILLE, *à Guſman.*

Notre Poſtillon jure, & les bêtes s'ennuient.

BÉATILLE.

Va-t-en les réjouir, ou bien laiſſe-les là.

GUSMAN.

Mais quels ſont ces apprêts, ces concerts? Je friſſonne.
Cruelle, expliquez donc....

BÉATILLE.

L'hiſtoire, la voilà:
C'eſt qu'Aurore & Mendoce eſt la même perſonne.

GUSMAN.

Elle?....

BÉATILLE.

Et lui ne font qu'un.

AURORE.

Oui, je ſuis à la fois
La maîtreſſe & l'ami de tout ce que j'adore.
L'amour & l'amitié vous donnent tous les droits
Qui peuvent à jamais vous attacher Aurore.

GUSMAN.

Je reſpire, je vois ; oui, tout eſt éclairci.

AURORE.

Me pardonnez-vous auſſi ?
Cette épreuve a comblé ma plus douce eſpérance :
L'amour s'augmente encor par l'heureuſe aſſurance
D'avoir pû faire voir dans le fond de ſon cœur
Tout ce qu'on ſent pour ſon vainqueur.

LAZATILLE, *à Béatille.*

Parlez, n'êtes-vous pas auſſi mon inconnue ?
Je vois qu'on pourroit bien m'avoir joué d'un tour.

BÉARILLE.

Oui, je ſuis l'une & l'autre.

LAZARILLE.

Ah ! fortune imprévue !
Je ſuis hors d'embarras ; allons, vive l'amour !

AURORE, *avec étonnement.*

Béatille !

BÉATILLE.

L'amour ſe gagne ; mais qu'y faire ?

AURORE.

Ah ! ah ! ſon triomphe eſt complet.

BÉATILLE.

Je ne ſçais pas comment il a fait pour me plaire.

LAZARILLE.

L'influence du Maître agit ſur le Valet.

GUSMAN.

La compàraiſon eſt jolie.

AURORE, *à Béatille.*

Tu blâmois tant l'amour.

BÉATILLE.

On change de folie.
Rions, chantons, danſons, célébrons l'heureux jour,
Où l'Hymen eſt ſi bien d'accord avec l'Amour.

Fin de la Comédie.

DIVERTISSEMENT.

AIR, *chanté par le Tabellion.*

VENEZ tous, que chacun s'enchaîne,
Au gré de ſes plus tendres vœux ;
Volez, c'eſt l'Amour qui veus mene,
Je donne le droit d'être heureux.
Choiſiſſez qui vous aime,
J'offre de combler vos deſirs :
Je mets la Sageſſe elle-même
Entre les bras des Plaiſirs.

On danſe.

AUTRE AIR.

AH ! qu'en aimant
Tout eſt charmant !
La Nature
S'embellit à meſure
Qu'on aime plus tendrement.
Les fleurs d'une prairie,
Le murmure des eaux,
La douce mélodie
Des amoureux oiſeaux,
Le zéphire
Qui ſoupire,
Tout parle au cœur,
Tout enchante,
Et tout chante
Nos feux & notre vainqueur.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE.

LE TABELLION.

VENEZ tous mettre à cette Loterie ;
Les bons billets ! prenez-en, je vous prie.
Eſpérez d'avoir un bon lot :
S'il ne vient pas, ſoutenez la gageure,
Soyez diſcret, perdez ſans dire mot ;
L'éclat ſeroit le pis de l'aventure.

Qu'attendez-vous pour vous mettre en ménage ?
Hâtez-vous donc, l'Hymen veut un hommage,
Qu'on ne lui rend bien qu'aux beaux ans :
Vous aurez beau vous donner la torture,
Pour réparer les dommages du tems ;
Il n'en eſt qu'un pour tenter l'aventure.

Tel qui m'entend, au déclin de ſon âge,
S'imaginoit qu'il pourroit en ménage,
Se faire un ſort rempli d'appas :
L'Amour, qui vit ſon antique figure,
En bon ami, ne lui conſeilla pas ;
Eût-il bien fait de tenter l'aventure ?

UNE PETITE FILLE.

J'ai mille Amans, & lorſque j'en demande
Un pour époux, maman veut que j'attende

Une plus heureuſe ſaiſon :
Hélas ! je ſens que mon cœur en murmure,
Sans en pouvoir pénétrer la raiſon.
L'hymen eſt donc une grande aventure ?

Avec Thalie un Auteur s'emménage,
Comme un époux avec l'hymen s'engage ;
Un doux eſpoir flatte leurs vœux :
La différence eſt qu'une nuit obſcure
Cache au mari ſon deſtin malheureux,
Et l'Auteur ſçait ſa funeſte aventure.

FIN.

LA
RANCUNE
OFFICIEUSE,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN VERS.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.

ELISE, niece de Madame Argante.

LE COMTE D'ERVAL.

LE MARQUIS D'ORMON, Amant d'Eliſe.

LUCETTE, Suivante.

La Scène eſt chez Madame Argante.

LA RANCUNE OFFICIEUSE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ERVAL, *ſeul.*

MORBLEU ! je ne ſçaurois lui pardonner ce trait :
D'Ormon eſt ici-même amoureux en ſecret,
Et n'a daigné m'en faire aucune confidence ;
Lui qui connoît à fond le zele & la prudence
Que j'ai, quand je prends part aux affaires d'autrui.
Enfin, j'ai pénétré ſes ſecrets malgré lui ;
Mais ce n'eſt pas aſſez pour mon ame offenſée,
La rancune eſt permiſe à l'amitié bleſſée.

Il verra ce qu'on gagne à ſe paſſer de moi,
Et qu'il valoit autant ſe fier à ma foi.
C'eſt bien dit : pourſuivons ma petite vengeance ;
Je lui prépare un tour.... Mais c'eſt lui qui s'avance.

SCENE II.

D'ERVAL, LE MARQUIS D'ORMON, *ſortant d'un cabinet, tenant un papier, qu'il plie & qu'il met dans ſa poche.*

LE MARQUIS D'ORMON, *à part, ſans voir le Comte d'Erval.*

Oſons donner ces vers que m'a dicté l'Amour :
Puiſſent-ils, à mon gré, préparer en ce jour
Le trop timide aveu de ma tendreſſe extrême !
(*en voyant d'Erval.*)
Ah ! Ciel, quel contre-tems !

D'ERVAL,

Eh ! Marquis, c'eſt vous-même.
D'Ormon, mais qui croyoit vous rencontrer ici ?

LE MARQUIS.

Mais le Comte d'Erval s'y trouve bien auſſi.

D'ERVAL.

Eh ! ne ſçavez-vous pas que j'ai le vol des belles,
Et le don de me faire un libre accès chez elles.
Dès qu'un aſtre naiſſant répand ſes premiers feux,
J'y cours, j'y vole offrir de l'encens & des vœux.

C'eſt mon goût ; la Beauté m'attire ſur ſes traces ;
J'aime à m'y faire voir à la ſuite des Graces,
Et partager l'éclat de leur brillante cour :
C'eſt-là qu'un homme aimable eſt dans ſon plus beau jour.
Auſſi vous me voyez....

LE MARQUIS, *à part.*

Je ſuis à la torture.

D'ERVAL.

Ce logis m'eſt ouvert, & je viens en droiture
Y rendre des devoirs ; & par occaſion,
Y gliſſer en paſſant, avec diſcrétion,
Quelques mots à la niece, à l'inſçu de la tante :
Ce ſont pour l'avenir quelques pierres d'attente.

LE MARQUIS.

Eh ! comment ſont reçus ces propos ſi charmans ?

D'ERVAL.

Comme on les reçoit tous, dans les commencemens ;
Comme on a fait, ou comme on en fera des vôtres.
D'abord, on en ſourit, pour s'en attirer d'autres ;
Enſuite, on feint de prendre un air plus ſérieux ;
On croit fermer l'oreille, en détournant les yeux ;
On preſcrit, pour la forme, un rigoureux ſilence.
Vous n'obéiſſez pas : alors on s'en offenſe ;
On fuit, mais à regret ; & pour vous éprouver,
On ſe laiſſe chercher, on ſe laiſſe trouver ;
Et grace à la conſtance, en cas qu'on y fourniſſe,
Tout finit, comme il faut qu'à la fin tout finiſſe.
Qui n'a paſſé par-là ? C'eſt un chemin battu,
Et qu'on a fait cent fois, pour peu qu'on ait vécu.

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*haut.*)
Feignons. Cette maiſon ne m'eſt pas interdite,
Et je puis, comme ailleurs, y venir en viſite.
Sans avoir le deſſein que vous avez formé,
Ne va-t-on qu'où l'on aime, & qu'où l'on eſt aimé?

D'ERVAL.

En ce cas, on iroit rarement en viſite:
Mais dans cette maiſon certaine niece habite,
Une Muſe, une Grace, une merveille enfin....
Eh! bien, qu'en dites-vous? Faut-il être bien fin
Pour croire qu'un Marquis d'Ormon....

LE MARQUIS.

Plus bas, de grace.
Point d'éloge ſur-tout.

D'ERVAL.

Je vois ce qui ſe paſſe.

LE MARQUIS.

Que voyez-vous?

D'ERVAL.

On ſçait votre façon d'aimer,
Que le ſecret ſur-tout à de quoi vous charmer;
Plein de rafinement & de délicateſſe,
Jaloux de poſſéder le cœur d'une Maîtreſſe,
Voulant en obtenir le plus tendre retour,
Sans qu'il en coûte rien d'étranger à l'amour,
Vous vous couvrez ici des ombres du myſtete:
Eh! tranquilliſez-vous! Je ſçais voir & me taire.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ſuis à ſa merci.

D'ERVAL.

Chacun aime à ſon goût.

LE MARQUIS, *à part.*

Il ira divulguer cette hiſtoire par-tout.

D'ERVAL.

Non, ne me dites rien.

LE MARQUIS, *à part.*

Faiſons-nous violence;

Il faut par un aveu le forcer au ſilence.
(*haut.*)
D'Erval!....

D'ERVAL.

(*à part.*)

Quoi donc, Marquis? Il change un peu de ton.

LE MARQUIS, *à part.*

Heureuſement le fond du caractere eſt bon.

(*il regarde par-tout.*)

D'ERVAL.

Que regardez-vous là?

LE MARQUIS.

Si perſonne n'écoute.

D'ERVAL.

Non.

LE MARQUIS.

D'Erval, je vous crois galant homme?

D'ERVAL.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et d'un commerce ſûr?

D'ERVAL, *à part.*

Mon homme eſt défiant.

LE MARQUIS.

Il faut vous avouer....

D'ERVAL.

En vous remerciant.

LE MARQUIS.

Apprenez mon ſecret.

D'ERVAL.

J'admire la prudence.
Vous voulez me lier par une confidence;
C'eſt indirectement me traiter d'indiſcret;
Pour votre châtiment, gardez votre ſecret.

LE MARQUIS.

Mais encor....

D'ERVAL.

Je n'ai point d'oreille. Adieu.

LE MARQUIS, *à part.*

Le traître
Refuſe mon ſecret, pour en être le maître!
(*haut.*)
Eh! d'Erval, recevez, au nom de l'amitié,
Le dépôt le plus cher.

D'ERVAL.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous m'entendrez, ou nous romprons enſemble.

D'ERVAL.

C'eſt une tyrannie à quoi rien ne reſſemble;
Il faut fuir les Amans, c'eſt un peuple indiſcret,
Et qui veut qu'on l'écoute en dépit qu'on en ait.

LE MARQUIS.

J'aime, & vous devinez.....

D'ERVAL.

Que ce n'eſt pas la tante.

LE MARQUIS.

Son adorable niece eſt l'objet qui m'enchante.

D'ERVAL.

C'eſt l'ordre, & j'en avois quelque foible ſoupçon.

LE MARQUIS.

Mais on ne me connoît en aucune façon,
On ne ſçait qui je ſuis, ni comment on me nomme;
Eliſe ne me croit qu'un ſimple Gentilhomme;
La tante ne me croit qu'un de ces gens de goût,
Qu'on ſe fait un plaiſir de recevoir par-tout.
Comme cette maiſon eſt aſſez ſolitaire,
Depuis près de trois mois dans l'ombre & le myſtere.
Sous le nom de Saint-Clair, je m'y ſuis introduit.

D'ERVAL.

Sous le nom de Saint-Clair; oui, j'en étois inſtruit.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous? J'ai craint d'éblouir ce que j'aime.
Il eſt ſi mal aiſé d'être aimé pour ſoi-même.
Peut-il être en aimant d'autre félicité?
Trop heureux qui peut dire avec ſécurité,
Ce n'eſt qu'à l'amour ſeul que je dois ma victoire.

D'ERVAL.

Après trente ans paſſés, ſeriez-vous homme à croire
Au veritable amour? Moi, je n'y crois non plus
Qu'aux eſprits dont on parle, & qu'on n'a jamais vûs.

Faut-il analyſer une bonne fortune ?
Quand on ſe croit heureux, l'erreur n'en eſt pas une ;
Tout conſiſte à trouver de quoi nous enflammer :
Tant pis pour la Beauté qui fait ſemblant d'aimer ;
Le plaiſir eſt pour nous & la peine eſt pour elle.
Eh ! que produit de plus la chaîne la plus belle ?

LE MARQUIS.

Le commun des mortels n'eſt pas fait pour aimer.

D'ERVAL.

Chacun aime pour ſoi.

LE MARQUIS.

Je n'ai plus à former
Ici qu'un ſeul deſir : puiſqu'il faut vous le dire,
Je voudrois que la tante apprêtât moins à rire.

D'ERVAL.

Souffrez que chacun vive au gré ſes deſirs ;
Les ſottiſes d'autrui font nos menus plaiſirs.
D'ailleurs, s'il m'eſt permis de dire ma penſée,
A quoi peut être bonne une femme ſenſée,
A moins que ce ne ſoit pour garder ſa maiſon ?
A quel âge qu'elle ait, à quoi ſert ſa raiſon ?
A la rendre ennuyeuſe & beaucoup moins jolie,
A mettre un froid mortel dans chaque compagnie
Où malheureuſement elle porte ſes pas,
En dépit du plaiſir, qui la maudit tout bas.
Une femme ne plaît qu'autant qu'elle eſt frivole.
Je lui veux le cœur tendre & la tête un peu folle.
Mais l'eſpece en abonde, on eſt dans le bon tems.
Telle eſt Madame Argante à plus de cinquante ans ;

Bonne femme, au ſurplus, comme elles le ſont toutes

LE MARQUIS.

Il en parle à ſon aiſe.

D'ERVAL, *à part.*

(*haut.*) Eclairciſſons mes doutes....à

Ainſi vous voilà donc fortement enflammé?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que jamais je n'avois tant aimé.

D'ERVAL.

Enſuite?

LE MARQUIS.

Quoi?

D'ERVAL.

Marquis, n'auriez-vous rien encore

A me confier?

LE MARQUIS.

Non, ou du moins je l'ignore.

D'ERVAL.

Vous l'ignorez.... C'étoit pour vous faire ma cour

Que je le demandois.

LE MARQUIS.

Je n'ai que mon amour.

D'ERVAL.

(*à part.*) (*haut.*)

Et le reſte. Cela ſe borne à peu de choſe.

LE MARQUIS.

Au plaiſir de l'aimer.

D'ERVAL.

Oui-dà, je le ſuppoſe....

Vous n'êtes point aimé.... Vous êtes trop heureux!

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

D'ERVAL.

Si vous étiez au comble de vos vœux,
Il ſeroit dur de perdre un bien ſi plein de charmes ;
Mais lorſqu'une Beauté n'a point rendu les armes,
Et qu'on n'en eſt encor qu'au plaiſir de l'aimer,
Il n'en eſt pas de même ; il faut vous informer
Qu'on met aux pieds d'Eliſe une haute fortune.

LE MARQUIS

Comment ? Expliquez-vous, s'en préſente-t-il une ?

D'ERVAL.

L'Amour peut-il manquer d'offrir à ſes appas
Le plus grand ſacrifice ? Et ne ſentez-vous pas
Que la beauté n'a rien qui l'égale elle-même,
Qu'elle eſt l'équivalent de la grandeur ſuprême,
Qu'elle commande aux cœurs, à la fortune, au ſort,
Qu'elle eſt même au-deſſus de la loi du plus fort ?

LE MARQUIS.

Eh ! croyez-vous qu'Eliſe y ſera ſi ſenſible ?

D'ERVAL.

Si la tante le veut.... D'ailleurs, tout eſt poſſible ;
Mais enfin l'offre eſt faite, & c'eſt depuis deux jours.

LE MARQUIS.

Ah ! Ciel !

D'ERVAL.

Que voulez-vous ? Sçavois-je vos amours ?
Pouvois-je deviner ? Marquis, je vous annonce
Que je viens tout exprès demander la réponſe.

(*à part.*)
Il eſt diſſimulé juſques dans ſon aveu.

LE MARQUIS, *à part.*

C'eſt donc-là mon rival !

D'ERVAL, *à part.*

Le voilà qui prend feu.

LE MARQUIS.

Vous aurez la réponſe ?

D'ERVAL.

Et même favorable :
J'y compte.

LE MARQUIS, *à part.*

Eſt-il aimé ? Peut-il être croyable ? . . .
(*haut.*)
Celui dont il s'agit porte bien haut ſes vœux ;
Je vois ce qui lui donne un eſpoir dangereux,
Et lui fait hazarder cette grande entrepriſe.
Il croit qu'il eſt aiſé de triompher d'Eliſe ;
Et tout ſemble en effet enhardir un Amant :
L'accueil que l'on reçoit de cet objet charmant,
Le ton doux & flatteur, l'air ingénu des Graces,
L'enjoûment des Amours qui volent ſur ſes traces,
Ces charmes que répand ſon cœur & ſon eſprit,
Sur tout ce qu'elle fait, ſur tout ce qu'elle dit,
Voilà l'écueil : on croit que l'on pourra lui plaire ;
Mais on connoît bientôt qu'on n'eſt qu'un téméraire.
Que reſte-t-il alors d'un eſpoir ſi trompeur ?
L'impoſſibilité de reprendre ſon cœur.

D'ERVAL.

La folle ambition leur eſt ſi naturelle,

SCENE III.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Eſt-ce lui dont il parle ? Hélas ! puis-je en douter ?
Je ne l'aurois pas cru ſi fort à redouter.
Cependant à quel ſort faut-il que je m'attende ?
La tante va, ſans doute, agréer ſa demande :
Comment puis-je à préſent ſupplanter ce rival ?
Car entre nous, d'ailleurs, tout eſt aſſez égal.
Eliſe le ſçavoit, & m'en a fait myſtere.
Eſt-ce à moi de m'en plaindre ? Elle a dû me le taire.
Sçait-elle que je l'aime ? Elle doit s'en douter. . . .
Cruels retardemens, que vous m'allez coûter !
Je ne le vois que trop, j'ai pris un mauvais guide.
Qu'un véritable amour rend un Amant timide !
On le déclare mieux, quand on n'en reſſent pas.
Les voici l'une & l'autre, & d'Erval ſur leurs pas.

SCENE VI.

LE MARQUIS, D'ERVAL, ÉLISE, Mad. ARGANTE.

Mad. ARGANTE.

Meſſieurs, en vérité, ma joie eſt infinie,
De trouver en entrant ſi bonne compagnie,
Et voilà comme on doit en uſer entre amis.

ÉLISE.

M'apportez-vous ces vers que vous m'avez promis ?

Mad. ARGANTE.

Nous venons de paſſer, puiſqu'il faut vous le dire,
A plus de trente endroits pour nous y faire écrire.

D'ERVAL.

Le pis eſt de trouver les gens chez qui l'on va.

Mad. ARGANTE.

Mais vraiment tout hier ce malheur m'arriva.

D'ERVAL.

Ah ! c'eſt pour en mourir.

Mad. ARGANTE.

Et j'en ſuis preſque morte.
Mais, quoi ! que voulez-vous ? c'eſt l'uſage, il l'emporte.
Au moindre événement qui ſurvienne ici-bas,
Fût-ce même à des gens dont on fait peu de cas,
Pour peu qu'on les connoiſſe, il faut que chacun parte
Pour aller de ſon nom groſſir une pancarte,
Où l'orgueil aime à voir l'hommage qu'on lui rend ;
Car en rentrant chez ſoi le premier ſoin qu'on prend
Eſt d'y jetter un œil avide & formaliſte.

D'ERVAL.

Vous nous voyez du moins tous deux ſur votre liſte
Aſſez aſſidûment ; car vous ſortez toujours.

Mad. ARGANTE.

Pardonnez. Il eſt vrai que je ſors tous les jours.

D'ERVAL.

On ſe laſſe à la fin, quelque ſoin qu'on apporte,
De venir échouer ſans ceſſe à votre porte :

Eh ! demandez au Marq... à Saint-Clair, s'il n'eſt pas
Souvent au déſeſpoir d'avoir perdu ſes pas ?
De la part du Public, il faut que je vous gronde.

Mad. ARGANTE.

C'eſt elle qui me fait courir ainſi le monde.

ÉLISE.

Moi, ma tante ?

Mad. ARGANTE.

Eh ! ſans vous, irois-je le chercher ?
Éliſe, il vient un tems qu'il faut s'en détacher,
Bien avant que de voir arriver la vieilleſſe,
Qu'il faut l'abandonner à la folle jeuneſſe
Dont on bleſſe les yeux ; mais parce qu'entre nous,
Je pourrois n'être plus auſſi jeune que vous,
Faut-il que je m'en venge, & que je vous enterre,
Que vous ſoyez un être inconnu ſur la terre ?
Vous, ma niece ? Ah ! grand Dieu ! ſuis-je de ces tyrans,
De ces femmes qu'on voit au décours des beaux ans,
Banniſſant le plaiſir de leurs triſtes familles,
Immoler à l'ennui de malheureuſes filles,
Dont le crime eſt d'avoir un âge & des appas
Que ces folles alors ne leur pardonnent pas ?

ÉLISE.

Vous n'avez là-deſſus aucun reproche à craindre.
Je vous dirai pourtant que c'eſt trop vous contraindre,
Que pour l'amour de moi vous prenez trop ſur vous,
Je dois vous avouer qu'il me ſeroit plus doux
De mener une vie un peu plus ſédentaire,
Qu'elle eſt plus dans mon goût & dans mon caractere.

Le peu que j'ai vécu ne m'en impoſe pas.
Ah ! ma tante, en effet, quel ſort a plus d'appas,
Au lieu de ſe noyer dans le torrent du monde,
Que de jouir chez ſoi, dans une paix profonde,
D'une ſociété, d'un cercle peu nombreux,
D'amis d'un caractere & d'un commerce heureux ?
Car on en peut trouver ; la vertu les raſſemble,
Et leur propre bonheur les porte à vivre enſemble.
Quel eſt donc le plaiſir d'être toujours en l'air,
D'aller en mille endroits paſſer comme un éclair ?
Car c'eſt à qui fera la plus grande tournée ;
Cela s'appelle avoir bien rempli ſa journée.
Quel étrange moyen de ne pas s'ennuyer !
Pourquoi tuer le tems, quand on peut l'employer ?

Mad. ARGANTE.

A qui le dites-vous ? Mais il faut vous produire :
Dans un cercle borné je ne puis vous réduire ;
D'une néceſſité puis-je me diſpenſer ?
Je ſçais bien au ſurplus ce qu'on en peut penſer.
Plus d'une fille aimable, & de l'âge où vous êtes,
A ſervi de prétexte à des meres coquettes
Pour ſe ſurvivre encore au gré de leurs déſirs,
Et reſter dans le monde au milieu des plaiſirs,
Qu'on ne peut en tout tems goûter ſans quelque honte.

D'ERVAL, *au Marquis.*

Je la crois dans le cas ; elle en prend pour ſon compte.
(*à Mad. Argante.*)
Eh ! Madame nos goûts nous ſervent de raiſons,
Et c'eſt à notre cœur à marquer nos ſaiſons.

Mad. ARGANTE.

Peut-être qu'on dira qu'au milieu de ma courſe,
Comme elles, je me ſers de la même reſſource;
Que le monde en ſecret trouve grace à mes yeux.

D'ERVAL.

J'ai toujours remarqué qu'il valoit beaucoup mieux
Laiſſer parler les ſots que de les faire taire.

Mad. ARGANTE.

Eh! ſans doute: je ſçais quel eſt mon caractere;
C'eſt mon cœur qui me juge & non pas ce qu'on dit.
Je ſuivrai donc le plan que je me ſuis preſcrit;
Et pour l'amour de vous, j'aurai la complaiſance
De me mettre au-deſſus de toute médiſance.
Nous verrons plus de monde encor qu'auparavant;
Elle aime le Spectacle, & j'irai plus ſouvent.

D'ERVAL.

Et pour mieux amuſer une ſi chere niece,
Il faut faire une Troupe & jouer quelque Piece.

Mad. ARGANTE.

Volontiers, j'y prendrai le rôle qu'on voudra.
La muſique lui plaît; eh! bien, on en fera,
Et nous aurons concert deux fois dans la ſemaine;
A l'égard de la danſe, elle prendra la peine
De s'y remettre un peu, de la moins négliger:
La pareſſe la tient; mais pour l'en corriger,
Nous aurons dés ce ſoir aſſemblée, oui, de danſe.

ÉLISE.

Dès ce ſoir! Mais, ma tante!

Mad. ARGANTE.

Ah! point de remontrance.

Mad. ARGANTE, *en donnant le papier à Eliſe.*

Ceci nous chaſſe ; il faut laiſſer à la jeuneſſe
Tous ces amuſemens ; tenez, voyez, ma niece.

ÉLISE *lit.*

» Eſpoir ſi cher à mes déſirs,
» Hélas ! n'êtes-vous point une erreur qui me flatte ?
» Si jamais ma tendreſſe éclate,
» Ah ! ne verrai-je pas envoler mes plaiſirs ?
(*avec tranſport.*)
Non : elle eſt charmante !

Mad. ARGANTE.

Oui, quoiqu'un peu ſérieuſe.

ÉLISE.

Ah ! ma tante, l'idée en eſt ingénieuſe :
Mais n'en avez-vous plus ?

D'ERVAL, *à Madame Argante.*

Me direz-vous deux mots
Sur ce que vous ſçavez ? Il ſeroit à propos.

Mad. ARGANTE.

Oui, j'y ſongeois. Paſſons dans la chambre prochaine.
Que l'on diſe à la porte... Ah ! ce n'eſt pas la peine...
Vous, ma niece, ayez ſoin d'arrêter à ſouper
Tous ceux qui ſurviendront, & de les occuper.

SCENE V.

ÉLISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *inquiet en les voyant ſortir, à part.*

Il faut parler ; voici l'époque de ma vie,
Ils vont en décider... Que mon ame eſt ſaiſie !

ÉLISE.

Vous les ſuivez des yeux ?

LE MARQUIS.

Je crains leur entretien ;
Et vous? ....

ÉLISE.

Moi ! Pourquoi donc ? Il ne me trouble en rien.

LE MARQUIS, *à part.*

Ils ſont d'intelligence, hélas ! tout me l'annonce !

ÉLISE.

Un ſoupir ſera-t-il votre ſeule réponſe ?

LE MARQUIS.

J'ai tort, je ne devrois que vous féliciter.

ÉLISE.

Eh ! ſur quoi donc ? qui peut ainſi vous agiter ?

LE MARQUIS.

Pouvez-vous ignorer d'où viennent mes allarmes ?
Ils vont s'entretenir du pouvoir de vos charmes ;
Et peut-être... Ah ! ſans doute, on va dans cet inſtant
Aſſurer pour jamais leur triomphe éclatant.

ÉLISE.

Quelle eſt cette nouvelle ?

LE MARQUIS.

Elle vous eſt connue :
Vous n'en avez été que trop bien prévenue ;
Et votre choix eſt fait.

ÉLISE.

Parlez-moi ſans détour ;
Quel eſt-il ?

LE MARQUIS.

Un mortel déſigné par l'Amour,
Puiſqu'il a votre aveu.

ÉLISE.

Quel eſt donc ce langage ?

LE MARQUIS.

Eh ! depuis quand la feinte eſt-elle à votre uſage ?

ÉLISE.

M'avez-vous vû jamais emprunter ſon ſecours ?
Ce qui remplit mon cœur, remplit tous mes diſcours ;
Je n'ai point d'autre eſprit que celui qu'il me donne ;
De tous mes mouvemens, il diſpoſe, il ordonne ;
Je ne penſe qu'au gré de ſes impreſſions,
Et mes moindres regards ſont ſes expreſſions.
Il eſt bien vrai qu'hier, avec aſſez d'inſtance,
Ma tante me parla d'un parti d'importance.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous répondu ?

ÉLISE.

Mais....

LE MARQUIS.

Tout eſt terminé ?

ÉLISE.

J'ai demandé du tems, & l'on m'en a donné.

LE MARQUIS.

Et depuis, qu'avez-vous réſolu ?

ÉLISE.

Rien encore.

LE MARQUIS.

Et que réſoudrez-vous ?

ÉLISE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS.

Pardonnez, ſi j'inſiſte : on m'a fait entrevoir,
Ou plutôt on m'a dit qu'on avoit quelque eſpoir.

ÉLISE.

Eh ! mais on n'a ſouvent que celui qu'on ſe donne.

LE MARQUIS.

Je ſçais qu'à cette erreur ſouvent on s'abandonne.
Il pourroit être encore un autre audacieux,
Qui croiroit avoir pris de l'eſpoir dans vos yeux ;
Mais je n'aurois pas cru, quel que ſoit qui vous aime,
Qu'on voulût vous devoir à d'autres qu'à vous-même,
Et ravir un bonheur qui devient imparfait,
Qui ceſſe d'en être un, s'il n'eſt pas un bienfait
De la main dont il doit uniquement dépendre ;
Mais qui n'a plus de prix, quand l'amour le plus tendre
En fait un don du cœur à qui l'a mérité.

ÉLISE.

Je le ſens comme vous.

LE MARQUIS.

Mais ſi l'autorité
S'obſtinoit à vouloir ſeconder cette audace?

ÉLISE.

Vous m'y faites penſer. A mon âge, à ma place,
Puiſque nous en parlons, que pourrois-je oppoſer?
Quel obſtacle?

LE MARQUIS.

Eſt-ce à moi de vous en propoſer?...
Vous n'avez pas de quoi punir un téméraire?
Vous n'imaginez rien qui puiſſe vous ſouſtraire
A ces nœuds qui devroient révolter votre cœur?
S'il eſt vrai que pour vous ils n'ont rien de flatteur,
A qui réſervez-vous vos mépris, votre haine?
Eſt-ce au plus tendre amour qui dévore ſa chaîne,
Auſſi-bien que ſes feux, qui ſe laiſſe ignorer,
Et ſe borne en ſecret au plaiſir d'adorer?
Pardonnez. Je m'égare, & mon zele m'emporte.

ÉLISE.

Non, non, continuez; l'amitié la plus forte
N'a rien de votre part qui doive me bleſſer.
J'aime à voir que mon ſort vous puiſſe intéreſſer...
Mais, non, reſtons-en là. Cachons-nous l'un à l'autre
Ce qui pourroit aigrir mon regret & le vôtre.
Ma tante eſt abſolue; elle n'a de ſes jours
Jamais rien révoqué.

LE MARQUIS.

Je comprends ce diſcours:
Oui, je ne ſens que trop ce qu'il faut en conclure.

ÉLISE.

Vous me faites encore une nouvelle injure.
Au fond de votre cœur vous craignez, je le vois;
Que la fortune enfin ne décide mon choix,
Et que par goût, autant que par obéiſſance,
Je n'accepte ſon offre avec reconnoiſſance.
Ah! qu'elle porte ailleurs tous ſes dons ſuperflus.
Il n'eſt qu'un vrai bonheur. Eh! que faut-il de plus,
Pour aller au-delà des vœux d'une mortelle,
Que la poſſeſſion d'un cœur formé pour elle,
Et que l'Amour lui-même a pris ſoin d'éprouver?
Nous naiſſons aſſortis, mais il faut ſe trouver.
Trop heureuſe qui peut une fois en ſa vie
Jouir d'un bien ſi rare & ſi digne d'envie!

LE MARQUIS, *ſe jettant à ſes pieds.*

Eh! bien, vous le trouvez; voyez à vos genoux
Un mortel trop heureux, s'il eſt digne de vous.

SCENE VI.

LUCETTE, ÉLISE, LE MARQUIS *ſe relevant.*

LUCETTE.

Que faites-vous donc-là? répetez-vous un rôle?

LE MARQUIS, *à part.*

J'allois ſçavoir mon ſort.

LUCETTE.

Perdez-vous la parole,
Si-tôt qu'il vous ſurvient le moindre ſpectateur?
L'Amour étoit ici le principal acteur....
A moi, la confidente...., A quoi bon s'en défendre?
Eh! je l'étois déjà.

ÉLISE.

Comment?

LUCETTE.

Il faut ſe rendre.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'à l'inſçu de tous deux,
J'ai ſurpris dans vos cœurs le ſecret de vos feux.
Vous vous êtes aimés dès la premiere vûe.

ÉLISE.

Es-tu folle?

LUCETTE.

Auſſi-tôt je m'en ſuis apperçue.
Je riois de vous voir ignorer votre amour;
Et peu s'en eſt fallu que, dès le premier jour,
Je ne vous aie appris ſon bonheur & le vôtre.
Mais lorſqu'heureuſement on eſt fait l'un pour l'autre,
L'amour, ſans être aidé, ſçait bientôt ſe montrer:
Ces cœurs-là n'ont beſoin que de ſe rencontrer.
Aimez-vous; mais tenez vos flammes bien ſecrettes.
Et vous, Monſieur, fuyez: dans le trouble où vous êtes,
Madame, qui me ſuit, pourroit s'appercevoir....

ÉLISE.

Ma tante?

LE MARQUIS.

Ah! Ciel!

LUCETTE.

Et vous, tâchez de vous ravoir.

(*au Marquis.*)

Eloignez-vous; tantôt vous ſçaurez vous inſtruire.
L'impatience ici va bientôt la conduire;
Car elle en met par-tout, & ſans néceſſité:
La bonne Dame croit que la vivacité
Qu'elle affecte toujours eſt une gentilleſſe,
Qui ſuppoſe ou du moins répare la jeuneſſe.
Encore un coup, fuyez, précipitez vos pas.

LE MARQUIS, *à Eliſe.*

L'ordonnez-vous?

ÉLISE.

Du moins ne vous en allez pas.

SCENE VII.

ÉLISE, LUCETTE.

ÉLISE.

Tu ſçais donc?...

LUCETTE.

Je ſçais tout, car j'étois aux écoutes;
Et vous deviez vous-même en avoir quelques doutes.

ÉLISE.

Eh! bien donc?

LUCETTE.

Il s'agit, pour la premiere fois,
Du Couvent, ou de prendre un époux à ſon choix.

ÉLISE.

Devois-je rencontrer celui qui m'a charmée ?

LUCETTE.

Que vous reprochez-vous ?

ÉLISE.

D'aimer & d'être aimée.
Sans m'en appercevoir, mon cœur s'est enflammé.
Pour éviter l'amour, il faut avoir aimé.
A quoi nous servira d'être faits l'un pour l'autre ?

LUCETTE.

A faire, tôt ou tard, son bonheur & le vôtre.
L'amour est-il toujours sans contrariété ?
Prétendez-vous jouir d'une félicité
Qui s'arrange d'abord au gré de votre envie ?
Il faut bien acheter le bonheur de sa vie ;
Et quoi qu'il coûte enfin, il n'est jamais trop cher.

ÉLISE.

Je ne serai jamais à d'autre qu'à Saint-Clair.

LUCETTE.

Ce n'est qu'un incident, vous vaincrez les obstacles ;
L'Amour persécuté fait bien d'autres miracles.

ÉLISE.

Si ma tante a déjà disposé de mon sort ?

LUCETTE.

Tenez, premierement, tous les parens ont tort.
Mais enfin, revenons à cette alternative,
Dont on va vous offrir la triste perspective.
Le Couvent vous fait peur ?

ÉLISE.

Tu ne peux en douter.

LUCETTE.

Et voilà cependant ce qu'il faut accepter :
Je m'engage d'aller vous tenir compagnie,
Moi.

ÉLISE.

Lucette, tu ris de ma peine infinie.

LUCETTE.

Il eſt vrai ; mais je ſçais à quoi je me ſoumets.
Eh ! ne voyez-vous pas que nous n'irons jamais
Ni vous, ni moi.

ÉLISE.

Comment ! quelle idée eſt la tienne ?

LUCETTE.

Que diantre voulez-vous que Madame devienne ?
Vous la ferez trembler vous-même à votre tour,
Si vous vous obſtinez à quitter ce ſéjour.
Sans vous, que ſeroit-elle ? Une femme iſolée,
Une ombre fugitive, errante, & déſolée,
Un de ces revenans, de ces êtres proſcrits,
Que le monde craindroit, comme on craint les eſprits ;
Elle n'y peut reſter qu'à l'abri de vos charmes.
Ainſi, de ce côté, banniſſez les allarmes.
Pour lui fermer la bouche, il faut la prendre au mot.
Au ſurplus, entre nous ; cachons bien ce complot ;
Et d'ailleurs, renfermez au-dedans de vous-même,
Et notre intelligence, & votre amour extrême.
Madame a quelquefois des inſtincts de raiſon
Qui pourroient à Saint-Clair défendre la maiſon.

ÉLISE.

Ah ! que j'aurai de peine à trahir ma penſée !

SCENE VIII.

Mad. ARGANTE, ÉLISE, LUCETTE.

LUCETTE.

C'eſt elle.

Mad. ARGANTE.

Eh ! bien, ma niece, êtes-vous plus ſenſée ?
Quelle eſt votre réponſe ? A la fin, je l'attends.

ÉLISE.

Mais vous m'aviez promis de me donner du tems.

Mad. ARGANTE.

Eh ! ne vous ai-je pas, à force de priere,
Laiſſé pour vous réſoudre une journée entiere ?

ÉLISE.

Eſt-ce aſſez ?

Mad. ARGANTE.

Vous faut-il un ſiecle de délais ?
L'irréſolution a donc bien des attraits ?

ÉLISE.

Ma tante, vous m'aimez ; votre plus chere envie
Eſt de faire à jamais le bonheur de ma vie.
Croyez-vous que ce ſoit l'ouvrage d'un inſtant ?

Mad. ARGANTE.

Celui qui ſe préſente eſt un homme important.

ÉLISE.

Mais le connoiſſez-vous ? Dites ; je vous ſupplie.

Mad. ARGANTE.

Non : mais ſa renommée eſt ſi bien établie,

On en fait tant d'éloge, on l'eſtime ſi fort,
Qu'on eſt ſûr avec lui d'avoir un heureux ſort.
Il n'eſt en ſa faveur qu'une voix unanime.

ÉLISE.

Il peut être en effet digne de mon eſtime;
Mais très-ſouvent il eſt encor bien du chemin
De l'eſtime à l'amour.

Mad. ARGANTE.

Ils ſe donneut la main :
D'ailleurs, il ne s'agit que d'épouſer. Éliſe,
Seroit-ce qu'en ſecret vous auriez l'ame éprife ?
Qu'eſt-ce ? Auriez-vous oſé, ſans ma permiſſion,
Vous prendre pour quelqu'un de belle paſſion ?
Un ſi ſublime amout eſt-il à votre uſage ?
C'eſt tout ce qui pourroit convenir à mon âge.

ÉLISE.

Ah ! ne le croyez pas.

Mad. ARGANTE.

Il faut donc terminer.

ÉLISE.

Du moins accordez-moi le tems d'examiner.

Mad. ARGANTE.

L'examen n'y fait rien, vous ſerez comme une autre.
En un mot, comme en cent, que mon choix ſoit le vôtre.
Entre un Cloître & l'hymen, vous aurez la bonté
D'opter dès-à-préſent ; telle eſt ma volonté.

LUCETTE.

(*à Madame Argante.*) (*à Eliſe.*)
A merveille, Madame.... Allons, ferme, courage.
(*à part.*)
Les voilà l'une & l'autre au plus fort de l'orage.

ÉLISE.

Enfin, vous le voulez....

Mad. ARGANTE.

Sans doute, je le veux.

LUCETTE, *à Eliſe.*

Hardiment.

ÉLISE.

Il faut donc ſatisfaire vos vœux,
J'obéis.

Mad. ARGANTE.

Je reſpire! Embraſſe-moi, ma niece;
Tu me combles de joie.... Objet de ma tendreſſe!

ÉLISE.

Je ſuis prête à partir.

Mad. ARGANTE.

Comment! pour aller où?

ÉLISE.

Au Couvent.

Mad. ARGANTE.

Ciel! qu'entends-je!

LUCETTE, *à Madame Argante.*

Eſt-il rien de plus fou?

ÉLISE.

Je préfere le Cloître.

Mad. ARGANTE, *ſe laiſſant tomber ſur Lucette.*

Ah! Lucette!

LUCETTE.

Madame,
Il faut la contenter...(*à part.*) La voilà qui s'enflamme.

Mad. ARGANTE.

Vous préférez le Cloître?

LUCETTE.

Elle vous pouſſe à bout.

ÉLISE.

Il faut bien qu'il me plaiſe & qu'il ſoit de mon goût.

LUCETTE, *à Madame Argante.*

Tenez bon. Elle ment, & n'en a nulle envie.

Mad. ARGANTE.

Ecoutez : ce ſera pour toute votre vie.
Je le jure, & j'en prends mes ſermens à témoins ;
Ce ſera ſans retour.

ÉLISE.

Vous n'en ſerez pas moins
L'objet continuel de ma reconnoiſſance.
Pourquoi vous offenſer de mon obéiſſance ?

Mad. ARGANTE.

Eſt-ce là m'obéir ?

ÉLISE.

Vous me laiſſez le choix.

Mad. ARGANTE.

Éliſe, voilà donc le prix que je reçois
De vous avoir toujours immolé ma fortune.
Vous me traitez ainſi, moi, qui, vingt fois pour une,
Pouvois me marier tant que j'aurois voulu !
Mais vous m'étiez trop chere. O regret ſuperflu !
Je ne m'attendois pas à tant d'ingratitude.
Vous préférez à moi, l'ombre & la ſolitude.
Quand vous pourriez jouir du deſtin le plus beau,
Vous choiſiſſez l'exil, ou plutôt le tombeau.

ÉLISE.

Mais c'eſt vous qui voulez y fixer ma demeure.

Mad. ARGANTE.

Non. Vous me haïſſez, vous voulez que je meure;
Mais il n'en ſera rien. Je devrois à l'inſtant,
Pour punir, pour venger votre choix inſultant,
Vous mener dans le fond d'une auſtere clôture;
Et puis....

ÉLISE.

Vous pouvez tout.

Mad. ARGANTE.

J'écoute la nature;
Qui me parle pour vous, & me tient en ſuſpens.
Oui, je veux bien encor vous donner quelque tems.

ÉLISE.

Je n'en ai pas beſoin.

Mad. ARGANTE.

Taiſez-vous. (*à Lucette.*) Je ſoupçonne
Qu'à quelque amour ſecret ſa raiſon l'abandonne.
C'eſt ce qui dans ſon cœur met tant de fermeté.
Avant que d'en venir à toute extrêmité,
Lucette, de plus près ayez les yeux ſur elle.

LUCETTE.

Vous ne pouviez choiſir un Argus plus fidele.

Mad. ARGANTE, *à Eliſe.*

Vous n'aurez guere encore à reſter en ces lieux;
Profitez-en du moins pour faire vos adieux.

ÉLISE.

Je les ferai.

Mad. ARGANTE.

Ma niece....

LUCETTE, *bas, à Madame Argante.*

Eh ! Madame, de grace,
Ne vous aigriſſez point.

Mad. ARGANTE.

Ma patience eſt laſſe.

LUCETTE, *bas, à Madame Argante.*

On danſe ici ce ſoir.... Soyez ſûre qu'en cas
Qu'Eliſe ait un Amant, il n'y manquera pas ;
S'il y vient, j'en réponds, l'affaire eſt dévoilée.

Mad. ARGANTE.

(*à Lucette.*) (*à Eliſe.*)
C'eſt bien dit. Nous avons ce ſoir une aſſemblée ;
Agréez, s'il vous plaît, d'en faire les honneurs :
Je vais ordonner tout ; (*à part.*) & cacher mes douleurs.

SCENE IX.

ÉLISE, LUCETTE.

LUCETTE.

Vous l'avois-je bien dit ? Elle pleure de rage.

ÉLISE.

Je n'ai que pour un tems conjuré cet orage.

LUCETTE.

Eh ! bien, profitez-en ; le reſte peut venir :
Le préſent eſt autant de pris ſur l'avenir.

Au ſurplus, votre Amant... Non, perſonne n'écoute...
Sçait-il que vous l'aimez ?

ÉLISE.

Mais je crois qu'il s'en doute.
Lorſque tu l'as tantôt ſurpris à mes genoux,
Tu n'en as que trop dit.

LUCETTE.

Vous en repentez-vous ?

ÉLISE.

Non.

LUCETTE.

Ce n'eſt pas aſſez, s'il n'apprend de vous-même
Que vous êtes ſenſible à ſa tendreſſe extrême.

ÉLISE.

Eh ! par quelle raiſon ?

LUCETTE.

Pour éviter l'éclat.
S'il n'eſt pas avec vous certain de ſon état,
Ses indiſcrétions deviendront infinies,
Attendez-vous ſans ceſſe à mille érourderies ;
Et par-tout où l'Amour vous fera rencontrer,
Ses feux de plus en plus ardens à ſe montrer,
Frapperont tous les yeux auſſi-bien que les vôtres ;
En voulant vous convaincre, il convaincra les autres.
Jamais l'amour naiſſant ne croit en dire aſſez,
Il ne met point de borne à ſes ſoins empreſſés.
Eh ! faut-il s'étonner que par cette imprudence,
Tout le monde auſſi-tôt ſoit dans la confidence ?
Ceux qui doivent s'aimer ont tous le même tort,
Et c'eſt ce qui les perd avant qu'ils ſoient au port.

ÉLISE.

Tu crois donc qu'il faudroit ſe concerter enſemble?

LUCETTE.

Pour votre ſûreté, c'eſt le mieux, ce me ſemble.

ÉLISE.

J'en ſens la conſéquence & la néceſſité.
Sans doute, il y va trop de ma félicité.
Oui, nous ſerions perdus, ſi l'on ſçavoit qu'il m'aime;
Et je ne comprends pas par quel bonheur extrême,
Ma tante peut encore ignorer ſon amour;
Elle ſe douteroit que je l'aime à mon tour.
Il faut donc l'avertir que je connois ſa flamme;
Qu'il ait à la cacher dans le fond de ſon ame,
A tout autre qu'à moi; qu'ici, comme en tous lieux,
Il ne la laiſſe plus éclater qu'à mes yeux;
Que je lui ſçaurai gré de cette violence;
Qu'en un mot, j'aurai ſoin d'expliquer ſon ſilence.
Ai-je pris ta penſée?

LUCETTE.

Oui, c'eſt bien s'arranger.

ÉLISE.

Que je m'en vais l'aimer pour le dédommager!
Ah! ma tante... Tu ris?

LUCETTE.

Vous êtes adorable!
Obſtacles fortunés, contrainte favorable,
Ah! vous tournez toujours au profit des Amans.
L'Amour ne doit qu'à vous ſes plus heureux momens.

ÉLISE,

ÉLISE, *cherchant des yeux.*

Mais je ne le vois point ; il auroit dû m'attendre.

LUCETTE.

M'en croirez-vous ?

ÉLISE.

Je ſuis toujours prête à t'entendre ;
Tes avis ſont ſi doux.... Devoit-il s'en aller ?

LUCETTE.

Vous pourriez n'avoir pas le tems de vous parler,
Ni d'avoir tous les deux un entretien de ſuite,
Dans le danger preſſant où vous êtes réduite.
En tout cas, écrivez ; & ſi l'avis vous plaît,
Ayez, quand il viendra, votre billet tout prêt.
Les momens vous ſont chers, l'affaire eſt importante.

ÉLISE, *avec vivacité.*

Approche cette table, & prends garde à ma tante.

SCENE X.

ÉLISE, *ſeule, aſſiſe à une table.*

C'eſt bien dit : une lettre épargne un long détour ;
L'écriture eſt un art fait exprès pour l'amour.
Ecrivons... Je rougis ; qu'eſt-ce que je projette ?
Ah ! Ciel ! quand il s'agit d'avouer ſa défaite,
Il faut bien du courage.... Ayons-en... Je ne puis....
Je n'ai jamais été dans l'état où je ſuis....

Je ſens de plus en plus mon ame intimidée....
(Elle ſe leve & fait quelques pas en rêvant.)
Je n'oſe... Quand j'y ſonge... Il me vient une idée.
Il m'a donné tantôt les vers les plus charmans.
Le langage des Dieux eſt fait pour les Amans....
Et qui m'empêcheroit de m'exprimer de même?...
Mais moi, faire des vers!... Pourquoi non? Puiſque j'aime,
L'Amour m'en donnera la premiere leçon;
Les vers les plus heureux ſont tous de ſa façon.
Je m'y tiens. Ce moyen eſt bien plus convenable;
Un aveu plus direct ſeroit moins pardonnable.
Ah! mon cœur ſe remplit du feu le plus touchant...
Je veux faire encor plus, je vais les mettre en chant.
(Elle s'aſſied, & rêve, en chantonnant.)
» Amour, cache bien ta victoire;
» L'éclat trahiroit nos deſirs.
(Elle rêve.)
» Le myſtere ajoute aux plaiſirs
» Ce qu'il ôte à la gloire. «
(Elle répete l'air de ſuite, à haute voix.)
Mais je ſuis Poëte! *(Elle écrit.)* Oui.... Ce couplet eſt parfait;
Dans le fond de mon cœur, je l'ai trouvé tout fait.
Continuons. Amour, encore un trait de flamme....
(Elle jette ſa plume.)
Quel délire enchanteur s'empare de mon ame!
Il ira tout de ſuite.

SCENE XI.

LE MARQUIS, ÉLISE, *appuyée ſur la table.*

LE MARQUIS.

Approchons doucement :
A-quoi s'occupe-t-elle ?

ÉLISE.

Ah ! qu'il ſera charmant !
(*En chantant.*)
» Deux cœurs ont-ils beſoin de prendre
» Tant de ſoin à s'apprendre
» Qu'ils ſont faits pour s'aimer ? (*Elle écrit.*)
» Combien de fois l'Amour lui-même
» N'a-t-il pas dû vous informer,
» Que .... (*Elle écrit.*)
Vous informer... Après... Eh ! bien, qui l'eût pû croire ?
Me voilà demeurée ! .. Ah ! Filles de Mémoire,
M'abandonnerez-vous dans mon plus grand beſoin ?
Ah ! la rime, la rime, en cherchant avec ſoin,
Il doit s'en trouver une ! il faut bien qu'elle vienne...
Rien n'arrive pourtant... Quelle honte eſt la mienne !
(*Elle rêve.*)

(*Pendant qu'elle rêve, le Marquis écrit furtivement la fin du vers ſur le papier qui eſt à côté d'elle.*)

J'y ſuis... Attendez... Non... Cela ne rime pas...
Pour le coup, je le tiens ; je ſuis hors d'embarras.

(*Elle chante.*)

» Combien de fois l'Amour lui-même
» N'a-t-il pas dû vous informer ;
» Que vous êtes tout ce que j'aime ?

(*Elle prend la plume pour l'écrire.*)

Je l'avois dans le cœur, je me creusois l'esprit !...
Ecrivons... Ah ! grand Dieu ! qui peut l'avoir écrit ?
Ah ! c'est l'Amour... (*En se retournant.*) Ou vous ?

LE MARQUIS.

Oui, nous pensions de même.

ÉLISE.

Saint-Clair, vous étiez là !

LE MARQUIS.

Mon bonheur est extrême,
Si je puis m'appliquer un aveu si charmant.
Ah ! daignez achever ce doux enchantement,
En donnant un essor plus libre à votre flamme.
Votre chant & vos vers ont pénétré mon ame ;
Mais, belle Elise, enfin c'est toujours un détour ;
Sans ce charme étranger, laissez parler l'amour ;
Par l'aveu le plus tendre, il se redouble encore.
Est-ce assez d'un regard ?

ÉLISE.

Que le cœur qui m'adore
Lui serve d'interprete.

LE MARQUIS.

O fortuné retour !
Que nous devons tous deux être chers à l'Amour !
Qu'il doit être content ! Que mon ame est charmée !
Il n'appartient qu'à vous d'aimer & d'être aimée !

Fit-on jamais un choix plus heureux & plus doux ?
Recevez mes transports.

ÉLISE.

Je les partage tous.
Mais nous nous oublions, il faut les interrompre.
Quel dommage ! Songeons à nous, on cherche à rompre
Le nœud le plus charmant qu'on ait jamais formé :
C'est de quoi vous devez être enfin informé.
Ma tante.....

LE MARQUIS.

Eh ! bien ? ...

ÉLISE.

Elle a reglé ma destinée.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

ÉLISE.

Qu'elle est si bien déterminée
Pour un autre que vous, qu'il faut dès aujourd'hui
Que je fixe mon choix entre un Couvent & lui.

LE MARQUIS.

Elle pourra changer.

ÉLISE.

Elle n'a de sa vie
Jamais rien révoqué ; c'est sa plus chere envie.

LE MARQUIS.

Je veux me déclarer.

ÉLISE.

Ah ! gardez-vous-en bien.
Nos amours sont secrets ; je vous ai dit le mien,

Pour mieux vous engager à bien cacher le vôtre.
Nous ſerions pour jamais arrachés l'un à l'autre,
Sans eſpoir....

LE MARQUIS.

Votre tante aura peut-être égard....

ÉLISE.

De quoi vous flattez-vous ? Des égards de ſa part !...
Ah ! Saint-Clair, fuſſiez-vous cent fois plus que vous n'êtes,
A quoi vous ſerviroit le projet que vous faites ?
A nous faire priver du plaiſir de nous voir.
Non, fiez-vous à moi ſur le ſoin d'y pourvoir.
Je gagnerai du tems.

LE MARQUIS, *à part.*

Il faut que je me nomme.

ÉLISE.

Il faut préciſément qu'il ſe rencontre un homme,
Pour qui tout l'Univers eſt ſi bien prévenu,
Dont le rare mérite, honoré, reconnu,
Ne doit rien à l'éclat de ſa haute fortune,
A ce qu'on dit. D'où vient ſa pourſuite importune ?
Qu'aurai-je à réclamer pour éluder le choix
D'un mortel que chacun, d'une commune voix,
Eleve juſqu'aux cieux ? Voilà ce qui me tue.
Aucun moyen ne s'offre à mon ame abbatue.
Dirai-je que l'Amour m'impoſe une autre loi ?
Hélas ! cette raiſon n'eſt bonne que pour moi.
Irai-je en appeller, en cette conjoncture,
Aux droits que nous avons reçus de la nature ?

On n'a que trop bien ſçu nous les retrancher tous :
La liberté du cœur n'eſt plus faite pour nous.

LE MARQUIS.

Vous faites de d'Erval un portrait qui m'étonne.
Ce n'eſt pas que je cherche à dégrader perſonne,
Et chacun a ſon prix : mais, entre nous, d'Erval...

ÉLISE.

Qui vous parle de lui ?

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas mon rival ?

ÉLISE.

Qui ? d'Erval, dites-vous ? Quelle idée eſt la vôtre ?

LE MARQUIS.

N'eſt-ce pas à lui-même ?

ÉLISE.

Il parle pour un autre.

LE MARQUIS.

Comment ! d'Erval n'eſt pas ce rival trop heureux ?

ÉLISE.

Eh ! non : vous en avez un bien plus dangereux.

LE MARQUIS.

C'eſt un autre ?

ÉLISE.

Oui, vraiment.

LE MARQUIS.

Ce dernier coup m'aſſomme.
Quelque eſpoir me reſtoit... Mais quel eſt donc cet homme
Si vanté par d'Erval ? Ce n'eſt pas ſon défaut.
Quel eſt donc ce mortel qu'il éleve ſi haut ?

ÉLISE.

C'eſt un de ſes amis ; & de plus, il ajoute
Que vous le connoiſſez ; qu'il ne fait aucun doute
Qu'il ne ſente pour moi les tranſports les plus doux.

LE MARQUIS.

Je le crois aiſément... Mais le connoiſſez-vous ?

ÉLISE.

Non : quant à ſa perſonne, elle m'eſt inconnue.

LE MARQUIS.

Mais enfin pour qui donc vous a-t-il obtenue ?

ÉLISE.

Eh ! qu'importe ?

LE MARQUIS.

Ah ! du moins que j'en ſçache le nom.

ÉLISE.

Eh ! bien, c'eſt....

LE MARQUIS.

Achevez ; c'eſt ?

ÉLISE.

Un Marquis d'Ormon.

LE MARQUIS, *avec vivacité.*

D'Ormon ! (*Il ſe jette aux genoux d'Eliſe.*)

ÉLISE.

Mais quel tranſport ! Que faut-il que j'en croie, Saint-Clair ?

LE MARQUIS.

C'eſt le tranſport de la plus vive joie.

SCENE

SCENE XII. ET DERNIERE.

LE MARQUIS, D'ERVAL, ÉLISE, Mad. ARGANTE.

LE MARQUIS, *embraſſant d'Erval.*

Que ne vous dois-je pas !

D'ERVAL.

Vous me faites honneur.

LE MARQUIS.

L'amour peut-il jamais acquitter ſon bonheur.
(à Madame Argante.)
Ah ! je ſuis trop heureux ; c'eſt moi qu'elle refuſe.
Demandez à d'Erval ?

Mad. ARGANTE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Il vous abuſe ;
Nous nous aimons.

Mad. ARGANTE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, apprenez...

Mad. ARGANTE.

Eh ! bien, quoi ?

LE MARQUIS.

Que c'eſt moi que vous lui deſtinez.

(à d'Erval.)

Parlez donc.

D'ERVAL.

Le moyen !

LE MARQUIS.

Mon bonheur eſt extrême,
Et je n'avois ici de rival que moi-même.

ÉLISE.

Qu'entends-je ?

LE MARQUIS.

Chere Éliſe, excuſez ce détour ;
Vous ſçaurez tout : il eſt l'ouvrage de l'amour.

Mad. ARGANTE.

Mais, mon pauvre Saint-Clair, quel eſt donc ce vertige ?

D'ERVAL.

Il n'eſt plus de Saint-Clair.

Mad. ARGANTE.

A l'autre !

D'ERVAL.

Eh ! non, vous dis-je.

Mad. ARGANTE.

Ce n'eſt plus là Saint-Clair ?

D'ERVAL.

Ce n'eſt plus là ſon nom ;
Et vous voyez en lui...

Mad. ARGANTE.

Qui ?

D'ERVAL.

Le Marquis d'Ormon.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, je le ſuis.

ÉLISE & Mad. ARGANTE.

Vous?

LE MARQUIS, *à Eliſe.*

Mon amour extrême,
Ne vouloit vous devoir qu'à vous, & qu'à lui-même.

Mad. ARGANTE.

Contez-moi donc?

D'ERVAL.

Tantôt.

Mad. ARGANTE.

Fort bien, je comprends tout.
(*à Eliſe.*)
Et le Couvent eſt-il encor de votre goût?

LE MARQUIS.

Me pardonnerez-vous cet heureux ſtratagême?

ÉLISE, *lui donnant la main.*

Soyez toujours Saint-Clair; vous ſçavez ſi je l'aime:
Le Marquis ne m'eſt rien que par rapport à lui.

Mad. ARGANTE.

Sans doute, & tous nos vœux ſont comblés aujourd'hui.
Mais déjà, pour le bal, on s'aſſemble, on s'apprête.
J'avois bien à propos préparé cette fête.
Que l'on commence; allons, qu'on n'entende en ce jour
Parler que de gaîté, de plaiſir, & d'amour.

FIN.

LE VIEILLARD AMOUREUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS.

ACTEURS.

MONDOR, oncle d'Armedon & de Cléonide.

ARGANT, ami de Mondor.

ARMEDON, amoureux de Cléonide.

CLÉONIDE.

LUCETTE, Suivante de Cléonide.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt dans la Maiſon de Mondor.

LE VIEILLARD AMOUREUX, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, ARGANT.

ARGANT, *à part.*

C'est lui-même... Feignons de n'être instruit de rien.

MONDOR.

(*à part.*) Je ne ſçais où j'en ſuis... (*haut.*) Bon jour, mon ancien.

ARGANT.

Votre ancien! Donnez l'épithete à quelqu'autre;
Mon ancienneté ne va qu'après la vôtre:

Vous fûtes mon aîné, vous le ſerez toujours.
Après tout, la ſanté fait l'âge & les beaux jours,
Et vous en poſſédez une des plus paſſables :
Sans les infirmités qui ſont indiſpenſables
A tous ceux qui n'ont pas mal employé leur tems,
On ne vous donneroit que ſoixante & dix ans.

MONDOR.

Grand merci, mon très-cher, de votre courtoiſie.
Il eſt vrai, j'en conviens, j'ai joui de la vie ;
Mais ſans avoir fait tort à l'avenir.

ARGANT.

Ma foi,
L'avenir eſt paſſé pour vous, comme pour moi.

MONDOR.

Je compte en avoir un.

ARGANT.

Si vous m'en voulez croire,
Jouiſſez par autrui.

MONDOR.

Quelle eſt donc cette hiſtoire !

ARGANT.

Vous êtes riche.

MONDOR.

Eh ! non, c'eſt encore une erreur.
Je ne ſçais pas d'où vient qu'ils ont tous la fureur
De me croire un Créſus : c'eſt un bruit populaire ;
Et ſi jamais je meurs, on verra le contraire.

ARGANT.

Vous n'emporterez rien. Laiſſer n'eſt pas donner ;
Malgré ſoi-même, enfin, ce n'eſt qu'abandonner

Des biens, dont pour jamais on perd la jouiſſance.
Les ſurvivans n'en ont nulle reconnoiſſance.
Auſſi les Ris, les Jeux, & les Plaiſirs en deuil,
Menent joyeuſement le défunt au cercueil.
Entre nous ſeulement, & ſans nulle apoſtrophe,
Les oncles ſont ſujets à cette cataſtrophe :
Ne vivant que pour eux, ils meurent tout entiers.
Ce ne ſera pas vous ; car vos deux heritiers,
Ces aimables enfans d'une ſœur, & d'un frere,
Ces jeunes orphelins qui n'ont que vous pour pere,
Que le Ciel vous gardoit exprès pour vos vieux ans...

MONDOR.

Ma niece & mon neveu ne ſont pas mes enfans.

ARGANT.

Que s'en faut-il ?

MONDOR.

Ah ! ah ! la demande eſt plaiſante !
Parbleu, la voix du ſang eſt-elle ſi preſſante
Pour de faux héritiers, pour des collateraux ?
On aime ſes enfans avec tous leurs défauts ;
La nature a pour eux les dernieres foibleſſes.
Il n'en eſt pas ainſi des neveux & des nieces ;
L'amitié ne ſe rend qu'à des réalités ;
Ce n'eſt que leurs vertus, leurs belles qualités,
Leur mérite éclatant, qui ſont, malgré ſoi-même,
Qu'on les ſouffre à la longue, & qu'enſuite on les aime.

ARGANT.

Mais de toute façon n'ont-ils pas mérité ? . . .

MONDOR.

Mais ce n'eſt ni mon ſang, ni ma poſtérité.

J'aurois peut-être pû les marier enſemble;
Mais ils ſont ſi bornés que rien ne leur reſſemble;
Ils n'ont ſeulement pas eu l'eſprit de s'aimer:
L'une au fond d'un Couvent veut s'aller renfermer;
Et l'autre a la fureur de partir pour les Iſles.
Le monde n'eſt pas fait pour ces deux imbécilles;
Encor vous diront-ils peut-être, que c'eſt moi
Qui les force en ſecret à ſubir cette loi.

ARGANT.

(*à part.*) (*haut.*)
Je ne le ſçais que trop. Cela pourroit bien être.

MONDOR.

S'ils perſiſtent toujours, je n'en ſuis pas le maître;
Vous voyez qu'il faudra me faire un autre ſort,
Et me dédommager... Aurois-je ſi grand tort?...
Me voilà reſté ſeul.... Serois-je ſi blâmable,
Si je m'aſſociois une compagne aimable?

ARGANT.

Une femme?

MONDOR.

Eh! quoi donc?... Palſembleu! je me ſens.
L'hymen ne convient-il qu'à des adoleſcens?
Ce ſont de beaux époux!

ARGANT.

Oui, la choſe eſt certaine,
On n'eſt propre à l'hymen qu'après la ſoixantaine.
L'ami du célibat & de la liberté,
Ce fléau de l'hymen, qui m'a tant répeté:
» Je paſſe une amourette à l'humaine folie;
» Mais qu'un ſage s'enchaîne, & pour jamais ſe lie,

» Qu'il ſe charge d'un poids qui s'aggrave toujours,
» Que, juſqu'en ſon hyver, il cherche les amours:
» J'aimerois mieux aller, la tête la premiere,
» Me jetter, diſiez-vous, au fond de la riviere. «

MONDOR.

Eh ! bien, concluez-en que j'étois dans l'erreur;
Sans peine je verrai rire de mon bonheur.

ARGANT.

Auriez-vous fait un choix ?

MONDOR.

Adorable... Elle eſt telle,
Qu'elle pourroit fort bien ſe paſſer d'être belle.

ARGANT.

De quel âge ?

MONDOR.

Oh ! ſçachez, pour trancher tout diſcours,
Que je ne me veux pas marier tous les jours.

ARGANT.

Fort bien... Mais croyez-vous qu'un jeune objet partage
Les ſoupirs & les feux d'un mari de votre âge ?
Pouvez-vous vous flatter ? . . .

MONDOR.

Je l'aimerai du moins:
A m'en faire adorer, je mettrai tous mes ſoins.

ARGANT.

C'eſt beaucoup préſumer de votre ſçavoir-faire.
Le beau préſent qu'un cœur plus que ſexagenaire !
Mais par où voulez-vous mériter du retour ?
Eh ! peut-on faire naître & nourrir de l'amour

Avec des fluxions, des rhumes, des cathatres.

MONDOR.

Il eſt d'heureux époux, ils ne ſont pas ſi rares.

ARGANT.

Mais la décrépitude, & la caducité
N'eſt pas ce qui concourt à leur félicité.
L'Hymen eſt jeune, il veut qu'un époux lui reſſemble.
Ce n'eſt que demi-mal, quand on vieillit enſemble.
D'ailleurs, recevroit-on le don de votre main,
Sans l'appât d'un douaire auſſi gros que prochain?
Parlons de bonne foi: croyez-vous qu'à votre âge,
On vous épouſeroit ſans l'eſpoir du veuvage,
Qu'avant peu la future eſt en droit d'eſpérer?
Je vous donne trois mois pour vous faire enterrer,
Et trop heureux encor d'avoir cette reſſource!

MONDOR.

Je trouverai moyen de prolonger ma courſe:
Mais en tout cas, j'aurai ſatisfait mes deſirs;
Si j'en meurs, ce ſera de la main des Plaiſirs.

ARGANT.

Oh! n'en meurt pas qui veut; craignez tout le contraire.
Vous y réfléchirez. Je vais à quelque affaire:
Nous en reparlerons; & j'eſpere au ſurplus,
Que le bon-ſens chez vous reprendra le deſſus.

(*Argant ſort.*)

SCENE II.

MONDOR, *ſeul.*

Pourſuivons.... (*Il appelle.*) Cléonide... Achevons avec elle.
Le pourrai-je !...

SCENE III.

MONDOR, CLÉONIDE.

MONDOR.

Apprenez une bonne nouvelle;
Et remerciez-moi de bien d'autres bontés,
Dont je vais vous donner de vrais garants.

CLÉONIDE.

Comptez...

MONDOR.

Il pourra m'en coûter; mais je me ſacrifie.
Vous voilà parvenue au moment de la vie
Où l'on doit décider de tout ſon avenir.
Pour quelque tems chez moi je vous ai fait venir,
Pour vous laiſſer le choix.

CLÉONIDE.

Je vous ſuis obligée.

MONDOR.

Sans doute; c'eſt à quoi vous êtes engagée.

Enfin, j'ai voulû voir & juger par mes yeux,
Du parti qui pouvoit vous convenir le mieux.
J'ai lû dans votre cœur ſans ombre & ſans myſtere.
Moi, je ſuis enchanté de votre caractere. . . .

CLÉONIDE.

Votre prétention. . . . .

MONDOR.

C'eſt une vérité;
Recevez cet aveu de ma ſincérité.

CLÉONIDE.

Hélas! je craignois bien de n'être plus aimée
D'un oncle que j'adore.

MONDOR.

Oui, mon ame eſt charmée,
Et je ne plaindrai point la dépenſe, les ſoins;
Pour vous en aſſurer, ce ſeront mes témoins.
Enfin, je le vois trop, le monde vous dégoûte,
N'eſt-ce pas? Vous déplaît, vous répugne? Ah! ſans doute.

CLÉONIDE.

Mon oncle, vous ſçavez qu'il m'eſt ſi peu connu.

MONDOR.

Il n'en vaut pas la peine, & vous en avez vû
Aſſez pour en juger: le reſte eſt un abîme
Où la vertu ſe perd; c'eſt le ſéjour du crime;
Ce n'eſt que perfidie, horreurs, & trahiſons.
Le defaut de fortune, & mille autres raiſons
Vous doivent engager à le fuir.

CLÉONIDE.

Toutes celles
Qui reſtent dans le monde, eh ! mais, comment ſont-elles ?

MONDOR.

Ont-elles eu le choix ? Tout, juſqu'à vos appas,
Ou je ſuis bien trompé, n'y réuſſiroit pas;
Car ce n'eſt pas toujours aſſez que d'être belle,
Il faut en avoir l'air....

CLÉONIDE.

La choſe m'eſt nouvelle.

MONDOR.

Tous vos traits ſont fort bien; mais ils n'ont point de jeu.
Par exemple, vos yeux ſont pleins d'un certain feu
Qui devroit éclater & briller davantage :
Mais contens d'être beaux, ils n'en font point d'uſage;
La langueur y domine, ils parlent rarement,
Et ſemblent ne s'ouvrir que pour voir ſeulement.
La bouche n'eſt pas mal; mais, s'il faut vous le dire,
Sur ces lèvres de roſe, il manque un doux ſoutire,
Certain je ne ſçais quoi, qu'elles devroient avoir;
Et d'ailleurs vous craignez d'y laiſſer entrevoir
Les plus rares tréſors, qui ſont en pure perte;
A peine en ai-je pû faire la découverte.

CLÉONIDE.

Je n'ai pas le moindre art; à franchement parler,
Je laiſſe aller mes traits comme ils peuvent aller.

MONDOR.

Tenez, vous vous pliſſez le front, & c'eſt dommage.

CLÉONIDE.

Je me corrigerai, je ſuis encore en âge.

MONDOR.

A ſeize ans ? . . . L'habitude en eſt priſe ; au ſurplus,
Votre ingénuité vous nuiroit encor plus ;
Votre aimable candeur, votre heureuſe franchiſe,
Vos bonnes qualités paſſeroient pour ſottiſe,
Et feroient ricanner les caillettes, les ſots,
Qui ſont le plus grand nombre ; & vos moindres propos
Déchaîneroient ſur vous ce maudit perſifflage,
Que le défaut d'eſprit met par-tout en uſage.
Pour avoir dans le monde un ſort rempli d'attraits,
Il y faut cent défauts que vous n'aurez jamais.
Tout bien conſidéré, vous convenez vous-même
Que vous n'y ſeriez pas heureuſe. Je vous aime,
J'ai reglé votre ſort au gré de vos deſirs,
Vous allez retourner dans le ſein des plaiſirs,
Dans cet aſyle heureux où regne l'innocence ;
Vous allez y jouir, grace à ma bienfaiſance,
Dès jours de l'âge d'or... Vous avez peu de bien ;
Pour parfaire la dot, je fournirai du mien ;
J'y joindrai même encor, (la ſomme eſt toute prête,)
Un petit ſuperflu qui ſera fort honnête.

CLÉONIDE, *en ſoupirant.*

Que ne vous dois-je pas ! . . . Monſieur, de grace, au moins,
Gardez-vous mon couſin ?

MONDOR.

Non ; mais j'étends mes ſoins

A lui faire, à peu près, un ſort tel que le vôtre :
S'il n'en eſt pas content, il peut s'en faire un autre...
Adieu, ma chere niece ; adieu. Demain matin,
Vous partez, s'il vous plaît, pour votre heureux deſtin.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

CLÉONIDE, *ſeule.*

Que devient tout-à-coup cette amitié ſi tendre ?
Un changement ſi prompt ne ſçauroit ſe comprendre.
Qui peut, depuis un tems, ainſi l'aliéner ?
Ah ! les infortunés ont beau s'examiner !

SCENE V.

CLÉONIDE, ARMEDON.

CLÉONIDE.

Je ſçais votre diſgrace.

ARMEDON.

Hélas ! je ſçais la vôtre.
Ah ! ſommes-nous aſſez malheureux l'un & l'autre ?

CLÉONIDE.

Vous l'êtes plus que moi.

ARMEDON.

Je vous perds, il eſt vrai.

CLÉONIDE.

Du ſort que vous plaignez, j'ai déjà fait l'eſſai;
Et véritablement je ne fus jamais faite
Que pour vivre ignorée au fond d'une retraite,
Dans l'oubli de moi-même, & de tout l'univers;
Là, je n'aurois rien vû de tout ce que je perds;
Je n'aurois jamais ſçu, dans cette paix profonde,
Que je ſuis ſi peu propre à vivre dans le monde.

ARMEDON.

Qui pourroit s'y flatter d'un avenir plus doux?

CLÉONIDE.

Cet heureux avenir n'étoit fait que pour vous.

ARMEDON.

Que dites-vous! C'eſt moi qui n'y dois rien prétendre;
Notre oncle a trop pris ſoin de me le faire entendre.
Mais de quelle autre erreur il me tire aujourd'hui!
Quand j'ai vû qu'il cherchoit à m'éloigner de lui,
(Pardonnez, cet aveu ne doit pas vous ſurprendre,)
J'ai cru qu'épris pour vous d'une amitié plus tendre,
Il ſongeoit à vous faire un ſort digne de vous:
Loin de voir ce partage avec un œil jaloux,
Il m'auroit tenu lieu d'une fortune extrême;
Je diſois dans mon cœur, ſatisfait de moi-même:
» J'y gagne beaucoup plus, puiſqu'au gré de mes vœux,
» Cléonide du moins aura des jours heureux;
» L'Hymen s'empreſſera de lui rendre les armes;
» Dans un état brillant, mes yeux verront ſes charmes
» Et ſes divins attraits. «

CLÉONIDE.

Que parlez-vous d'attraits ?
Je n'en ai jamais eu, je n'en aurai jamais.

ARMEDON.

Comment ! vous prétendez n'être pas adorable
Avec tant de beauté ?

CLÉONIDE.

La mienne eſt déplorable,
Et j'ignore comment vous pouvez m'en trouver.

ARMEDON.

Il ne faut que des yeux, un cœur pour le prouver,
Il faut vous adorer pour vous rendre juſtice.

CLÉONIDE.

Eh ! non, vous vous trompez.

ARMEDON.

Quel eſt donc ce caprice ?

CLÉONIDE.

Ce qu'on en dit eſt vrai ; le peu que j'ai d'appas,
(Si j'en ai,) ne vaut point qu'on en faſſe du cas ;
Ils ſont ſi gauches... oui...

ARMEDON.

Qui vous tient ce langage ?

CLÉONIDE.

Quelqu'un.

ARMEDON.

Encor ?... Qui peut vous faire cet outrage ?

CLÉONIDE.

C'eſt notre oncle.

ARMEDON.

Notre oncle !... Il ne ſçait ce qu'il dit.

CLÉONIDE.

Ce n'eſt pas tout, il traite auſſi mal mon eſprit;
Si j'en crois ſon rapport, qui n'eſt que trop ſincere,
Ce n'eſt qu'une pitié, ce n'eſt qu'une miſere,
Et je ſens en effet que ma ſimplicité
Me rendroit le jouet de la ſociété.

ARMEDON.

Quel blaſpheme!

CLÉONIDE.

Comment?

ARMEDON.

J'en meurs pour lui de honte.

CLÉONIDE.

Vous croiriez qu'il ſe trompe?

ARMEDON.

Au moins ſur votre compte.

CLÉONIDE.

Je ne dois point le croire?

ARMEDON.

En rien du tout.

CLÉONIDE.

D'honneur?

ARMEDON.

Regardez dans mes yeux, vous verrez ſon erreur.

CLÉONIDE.

Ne me flattez-vous point?

ARMEDON, *ſe troublant.*

Moi!

CLÉONIDE.

Quel trouble vous preſſe.

ARMEDON.

Cléonide, à mon tour, ſur ce qui m'intéreſſe
Puis-je vous conſulter?

CLÉONIDE.

En pouvez-vous douter?
Parlez, c'eſt l'amitié qui va vous écouter.

ARMEDON.

Cet oncle...

CLÉONIDE.

Eh! bien, qui peut avec moi vous contraindre?
Ah! les infortunés ſont-ils faits pour ſe craindre?

ARMEDON.

Avec quelque juſtice, il ne m'épargne pas,
Et me traite auſſi mal qu'il a fait vos appas.

CLÉONIDE, *à part.*

Pour plaire & pour charmer comment faut-il donc être?

ARMEDON.

Cléonide, il prétend qu'on n'a jamais pû naître,
Avec plus de travers, avec plus de défauts;
Je les raſſemble tous.

CLÉONIDE.

Il n'eſt rien de plus faux.

ARMEDON.

Je ne ſuis propre à rien; dans l'ombre la plus noire
Il faut me ſéqueſtrer.

CLÉONIDE.

Gardez-vous de le croire.

ARMEDON.

Vous croyez qu'il me juge avec trop de rigueur?

CLÉONIDE.

Liſez dans mes regards, ou plutôt dans mon cœur.

ARMEDON.

Quoi ! véritablement, je pourrois ne pas être
Tel qu'il le dit ?

CLÉONIDE.

Ah ! Ciel !

ARMEDON.

Vous me faites renaître....
Que vois-je ? Vous pleurez ſur mon ſort rigoureux !
Les plus ſenſibles cœurs ſont ceux des malheureux.
(*à part.*)
Grands Dieux ! aurois-je pû, ſans être téméraire ?...
Renfermons un aveu qu'il n'eſt plus tems de faire.

SCENE VI.

CLÉONIDE, ARMEDON, LUCETTE.

LUCETTE.

Je vois qu'on a pleuré ; je conçois vos tourmens :
Qui ne compâtit pas aux malheureux Amans
Me paroît pire encor qu'un oncle, ou qu'un Arabe...
Eh ! bien, vous reſtez-là ſans dire une ſyllabe !
Vous vous déconcertez !... Exhalez vos regrets.
Suis-je un témoin ſuſpect ? Je ſçais tous vos ſecrets.

ARMEDON.

Quels ſecrets ?

LUCETTE.

De vos cœurs. Eclatez ſans myſtere :
L'amour au déſeſpoir eſt-il fait pour ſe taire ?

ARMEDON.

L'amour ?

LUCETTE.

Apparemment.... Quel eſt cet embarras ?
Eſt-ce qu'en bonne foi vous ne vous aimez pas ?

ARMEDON.

Nous nous aimons ! Qui ? nous ?

LUCETTE.

Les Amans ſont riſibles,
De croire que leurs feux puiſſent être inviſibles ;
Souvent même, avant eux, chacun en eſt inſtruit.
Le vôtre eſt auſſi clair que le jour qui nous luit.

ARMEDON.

Cléonide ?

CLÉONIDE.

Armedon !...

ARMEDON.

A quoi dois-je m'attendre ?
Elle ſçait mon ſecret, & vient de vous l'apprendre.

LUCETTE.

Comment ! vous vous aimez au moins depuis un an,
Et vous n'avez pas plus avancé le roman !
Vous en êtes tous deux encore à vous le dire !
Vous êtes gens ſecrets ! Ma foi, je vous admire....
Mais je puis me tromper. Suppoſez, en tout cas,
Que je n'ai rien dit : non, vous ne vous aimez pas...

En effet, je n'y vois aucune convenance.
Pardonnez mon erreur, & mon impertinence ;
Je ſuis une étourdie, excuſez-moi tous deux.

ARMEDON.

L'ironie eſt de trop ; épargne un malheureux
Que tout ſembloit devoir condamner à ſe taire.
(*à Cléonide.*)
Vous avez entendu ; ce n'eſt plus un myſtere ;
Mon trouble ſert de preuve & de conviction.
Lui pardonnerez-vous ſon indiſcrétion,
Et la mienne ?

CLÉONIDE.

Il faut bien pardonner l'une & l'autre.

ARMEDON.

Elle a dit mon ſecret, a-t-elle dit le vôtre ?

CLÉONIDE.

Elle a deviné tout.

ARMEDON.

Eſt-il croyable ? Ah ! Dieux !
Cléonide, j'ai pû trouver grace à vos yeux !
Eſt-il poſſible ?

LUCETTE.

Eh ! oui, très-poſſible, vous dis-je.
Pour des cœurs de votre âge où donc eſt le prodige ?
C'en ſeroit un vraiment de ne pas vous aimer :
Qui pourroit mieux que vous ſe plaire & s'enflammer ?

ARMEDON.

Mon oncle me croyoit incapable de plaire.

CLÉONIDE.

Et moi, Lucette, & moi.

LUCETTE.

LUCETTE.

Croyez tout le contraire.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il vous dégrade exprès,
Que même à tout le monde il cache vos attraits,
Pour ne vous pas pourvoir? Voilà tout ſon ſyſtême.
(*à Armedon.*)
Pour vous, en conſéquence, il agit tout de même.

ARMEDON.

Vous m'aimez?

CLÉONIDE.

A jamais.

LUCETTE.

Elle eſt de bonne foi.

ARMEDON.

Eh ! bien, dans l'univers tout eſt changé pour moi:
J'y ſuis un être heureux. O mon oncle ! ô fortune !
N'attendez plus de moi nulle plainte importune;
Les biens réels ſont ceux que m'accorde l'Amour.

LUCETTE.

Oui, mais on n'en vit pas : gare un fâcheux retour
Vers ceux dont on ne peut ſe paſſer de la vie.
Si quelqu'un mouroit, paſſe. Ah ! qu'une apoplexie
Viendroit bien à propos ! Vous qui les diſpenſez,
Pour qui les gardez-vous?

ARMEDON.

Tes vœux ſont inſenſés....
Mais du moins à mon cœur laiſſe un moment d'ivreſſe;
C'eſt mon premier bonheur.

LUCETTE.

Jouiſſez, le tems preſſe;

Car nous partons demain, & vous dès aujourd'hui.
Sçavez-vous qu'il vouloit me garder avec lui?

CLÉONIDE.

Qui? mon oncle?

LUCETTE.

Lui-même.

ARMEDON.

Et pourquoi faire encore?

LUCETTE.

Peut-être je le sçais, peut-être je l'ignore;
Soyez très-assuré qu'il m'en presse instamment...
Mais écoutez-moi bien. Vous sçavez constamment
Qu'il ne donneroit rien pour toute chose au monde;
Il a tiré, pour moi, d'une armoire profonde,
Les antiques habits de sa défunte sœur:
Il me garde, dit-il, encor quelque douceur....
Mais je pars avec vous.

ARMEDON.

Ecoutez, Cléonide,
C'est l'Amour qui m'inspire, & qui sera mon guide.

CLÉONIDE.

Où peut-il vous mener, qu'allez-vous devenir?

ARMEDON.

Puisqu'il faut, en s'aimant, songer à l'avenir,
J'y vais sacrifier sous de plus doux auspices.
L'un & l'autre, attendons des instans plus propices:
N'engagez point vos vœux jusques à mon retour;
Différez: manque-t-il de prétexte à l'amour?

CLÉONIDE.

Reglez à votre gré ce qu'il faut que je fasse.

ARMEDON.

Apprenez mon projet. Cet oncle qui nous chaſſe,
Me laiſſe deux choix; l'un me priveroit de vous,
Je ne le prendrai point; mais l'autre un peu plus doux,
Ne fait que m'éloigner pour un tems de vos charmes,
Je m'y tiens. Il pourra vous cauſer des allarmes;
Mais l'eſpérance aura de quoi les adoucir.
Recevez mes adieux. Je compte réuſſir;
J'en ai même un garant que je crois infaillible;
Puiſque je vous ai plû, tout le reſte eſt poſſible:
Je ne vais plus penſer qu'à traverſer les mers,
La fortune m'attend au bout de l'univers,
Et je vais accomplir ce que l'amour projette;
Mais avant jurons-nous, dans les mains de Lucette,
Que l'abſence, le tems, les contradictions,
Les malheurs, les délais, les perſécutions,
Sur vous, comme ſur moi, n'auront point de puiſſance.

CLÉONIDE.

Oui, quoique ſéparés par un eſpace immenſe,
Vous n'en ſerez jamais moins préſent à mes yeux,
Mon ame & mon eſprit vous ſuivront en tous lieux,
Mon cœur eſt votre bien, & ma vie eſt la vôtre;
Je conſerverai tout pour être l'un à l'autre,
Comptez ſur mon courage, & ſur mes ſentimens;
J'en jure.

LUCETTE.

Et vous auſſi? . . . Je reçois vos ſermens;
J'en ſerois caution, s'il étoit néceſſaire.
Allez, partez, volez, vous ne pouvez mieux faire;

Vous êtes dans le cas ; pour être heureux un jour,
Il faut que la fortune ait pitié de l'amour.

ARMEDON.

Je vais donc déclarer mon choix & ma réponſe
A mon oncle.

LUCETTE.

Il revient ; ſa vieille toux l'annonce :
Eh ! c'eſt Monſieur Argant.

SCENE VII.

ARGANT, CLÉONIDE, LUCETTE, ARMEDON.

ARGANT.

Mais vous êtes donc fous,
Mes enfans ?

LUCETTE.

Pourquoi non ? Les Amans le ſont tous.

ARGANT.

Quelle eſt donc, s'il vous plaît, cette fureur extrême
De fuir votre oncle ?

ARMEDON.

Nous !

ARGANT.

Je le ſçais de lui-même.
Vous allez le quitter ſans eſpoir de retour :
C'eſt vous qui le voulez, & cela dès ce jour.

Vous allez le réduire à faire une folie ;
Il en eſt bien capable, à moins qu'on ne le lie.

LUCETTE.

La veſperie eſt bonne, & vient fort à propos.

ARMEDON.

Mais, Monſieur....

ARGANT.

Eh ! morbleu, demeurez en repos :
La patience eſt-elle une choſe ſi rare ?
Je conviens avec vous qu'il eſt quinteux, bizarre,
Qu'il n'aime, & n'aimera jamais que ſon argent ;
Mais enfin c'eſt un oncle, il faut être indulgent.

SCENE VIII.

MONDOR, ARGANT, ARMEDON, CLÉONIDE, LUCETTE.

MONDOR.

Ami, vous les grondez ; je vous en remercie :
Mais c'eſt peine perdue, aucun ne s'en ſoucie.
(Il leur fait des yeux.)
Ecoutez-les, tous deux ne conviendront de rien.
(à ſon neveu & à ſa niece.)
Eh ! taiſez-vous, ingrats ; finiſſons l'entretien :
Puiſqu'enfin la raiſon n'eſt pas à votre uſage,
Je veux être à la fois le maître, & le plus ſage.

(*à ſa niece.*)

Votre départ eſt tout arrêté pour demain.

LUCETTE.

Nous ne partirons pas.

MONDOR, *à ſa niece.*

Vous l'eſpérez en vain.

LUCETTE.

Tant mieux.

MONDOR.

Quand il s'agit de faire une folie,
Qui décide à jamais du reſte de la vie,
Je crois qu'on y devroit regarder à deux fois:
Je vous donne quinzaine.

ARGANT.

Eh! donnez-lui le mois.

MONDOR.

Elle n'en voudroit pas.

ARGANT.

Eſt-il vrai, Cléonide?

MONDOR.

Oui: d'ailleurs, c'eſt aſſez pour qu'elle ſe décide.
Quinze jours employés à bien s'examiner
Sont plus que ſuffiſans pour ſe déterminer.

LUCETTE, *à Cléonide.*

Prenons, prenons toujours.

MONDOR, *à Argant.*

Voyez ſa repugnance.

ARMEDON.

Ai-je part au délai?

MONDOR.

Non. La ſaiſon s'avance,

Et vous ne pourriez plus partir que dans un an.
Puiſque vous le voulez, pour ſuivre votre plan,
Le plutôt vaut le mieux, le tems vous y convie.

ARMEDON, *à part.*

Que ne puis-je parler !

MONDOR.

Puiſque c'eſt votre envie,
Je me garderai bien de vous en détourner.
(*à Armedon.*)
Venez, pour ce départ je vais tout ordonner.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉONIDE, ARMEDON.

(*Cléonide paroît ſans diamans dans cette Scene.*)

CLÉONIDE.

Sans doute ce moment eſt le ſeul qui nous reſte ;
Vous venez m'annoncer un départ trop funeſte.
Je vais vous perdre. Encor dans cette extrémité,
Il n'eſt à votre abſence aucun tems limité !
L'eſpérance peut-elle effacer les images
Des dangers continus, des écueils, des naufrages
Qui ſe retraceront ſans ceſſe malgré moi ?
Puis-je être un ſeul inſtant ſans un mortel effroi ?
Vous allez traverſer de vaſtes précipices ;
Si vous trouvez les vents & les ondes propices,
Au fond de mon déſert pourrai-je le ſçavoir ?
Les tems toujours ſereins que vous pourrez avoir,
Ne ſeront pas pour moi : toujours de noirs préſages ;
Dans mon cœur agité, j'aurai tous les orages
Qui peuvent arriver. Pardonnez ma terreur,
Si je ſuis foible, hélas ! c'eſt mon premier malheur.

A mes pleurs cependant gardez-vous de vous rendre.

ARMEDON.

Je ne partirai point.

CLÉONIDE.

Vous ſemblez me l'apprendre
D'un air déſeſpéré : quel eſt donc ce diſcours ?

ARMEDON.

Je ſuis né malheureux, je le ſerai toujours ;
Le malheur ne ſçait point abandonner ſa proye.

CLÉONIDE.

Ah ! Ciel ! expliquez-vous, que faut-il que je croye ?
Vous ne partirez point ?

ARMEDON.

Eh ! que faire avec rien ?
Mon oncle ne peut pas me confier mon bien ;
Au ſimple revenu, juſques à certain âge,
Les loix, pour mon malheur, en ont borné l'uſage,
Et le fonds dans ſes mains doit reſter en dépôt.
Sans nul autre ſecours, il conſent qu'au plutôt
Je parte pour jamais : ma préſence l'ennuie ;
Il répond de mes biens, & non pas de ma vie.

CLÉONIDE.

Ah ! Dieux, quelle rigueur !

ARMEDON.

L'aurois-je pû prévoir ?
Qui m'auroit dit qu'un jour mon plus grand déſeſpoir
Seroit de ne pouvoir m'éloigner de vos charmes ?
O Ciel ! d'où tires-tu la ſource de mes larmes !

CLÉONIDE.

Armedon, m'aimez-vous ?

ARMEDON.

Pourriez-vous ajouter
Ce doute à mes malheurs ?

CLÉONIDE.

Je n'en veux point douter.
Ecoutez : vous comptiez ſur un heureux voyage,
L'eſpoir d'une fortune armoit votre courage ;
Suivez donc ce projet. Votre oncle, un peu plus doux,
Auroit pû vous aider : la nature, entre nous,
Lui parle de trop loin pour qu'il la puiſſe entendre,
On n'eſt pas obligé d'avoir un cœur ſi tendre :
J'ai tout prévu ; prenez ces ſuperfluités,
(*Elle veut lui donner un écrin.*)
Ce ſont entre mes mains des inutilités,
Qui ſans doute pourront profiter dans les vôtres.
Faiſons-nous notre ſort, ne devons rien à d'autres.

ARMEDON.

Cléonide, arrêtez, épargnez-vous ces ſoins.
Qui ? moi ! vous dépouiller ! augmenter vos beſoins !
Non, je n'aurai jamais ce reproche à me faire.
Je partirai....

CLÉONIDE.

Cruel !

ARMEDON.

Duſſé-je vous déplaire,
Je ne veux que l'amour que vous m'avez donné.

SCENE II.

CLÉONIDE, ARMEDON, LUCETTE.

LUCETTE.

Silence, qu'on m'écoute, & qu'on ſoit étonné... J'étouffe.... Ah! le vieux fou! (*Elle rit.*)

CLÉONIDE.

Qu'as-tu donc tant à rire?

LUCETTE.

Ce que j'ai? J'en mourrai. (*Elle rit.*) Souffrez que je reſpire. (*Elle rit.*)

CLÉONIDE.

Parle donc, ſi tu peux.

LUCETTE.

C'eſt bien dit, ſi je puis.

ARMEDON.

Encor? Mais finis donc; acheve donc tes ris.

LUCETTE.

J'ai fait... Apprenez donc... Je me perds dans les nues.

CLÉONIDE.

Mais quelles nouveautés te ſeroient ſurvenues?

LUCETTE.

Tout eſt en l'air, l'Hymen, la Fortune, & l'Amour.

CLÉONIDE.

Eſt-ce en notre faveur?

LUCETTE.

Faites-moi votre cour.

ARMEDON.

Quoi ! notre oncle, Lucette... Ah ! ſeroit-il poſſible,
Notre oncle auroit-il pû redevenir ſenſible ?

LUCETTE.

Ah ! je vous en réponds ; je doutois du pouvoir
Que j'ai ſur lui.

CLÉONIDE.

Quels biens nous allons te devoir !

LUCETTE.

Je vous annonce un fait que vous ne croirez guère,
Et qui va vous paroître un ſonge, une chimere,
Un conte qui n'a pas l'ombre du ſens commun,
Qui reſſemble au preſtige, & qui n'en eſt pas un,
Dont l'accompliſſement peut, d'un moment à l'autre,
Avoir lieu.

ARMEDON.

Quel bonheur !

LUCETTE.

Il s'agit bien du vôtre !

ARMEDON.

Finis, ne nous tiens pas plus long-tems en échec.

LUCETTE.

Faites proviſion d'égards & de reſpect.

CLÉONIDE.

Pour qui donc tout cela ?

LUCETTE.

Pour certaine Suivante ;
Votre oncle eſt amoureux de votre humble ſervante.

ARMEDON.

Amoureux !

LUCETTE.

En ſecret je vous le fais ſçavoir ;
Je ſuis enfin contrainte à m'en appercevoir.

CLÉONIDE.

Te l'a-t-il dit ?

LUCETTE.

Pour nous apprendre qu'on nous aime,
Eh ! faut-il nous le dire ? On le voit par ſoi-même.
Joignez à cet amour, qu'il veut ſe marier,
Et qu'à Monſieur Argant il vient de confier
Ce beau deſſein.

ARMEDON.

Tu crois qu'il t'aime en conſéquence ?
A t'épouſer auſſi tu peux croire qu'il penſe ?
Notre oncle a-t-il un cœur ſi facile à charmer ?

LUCETTE.

Achevez : je n'ai pas de quoi m'en faire aimer ;
Il faudra voir : craignez, ſi cet hymen me tente,
(*Faiſant la révérence.*)
Que je ne ſois dans peu Madame votre tante.

CLÉONIDE, *à Armedon.*

Ne la fâchez donc point.

ARMEDON.

Ce n'eſt pas mon deſſein,
Mais....

LUCETTE.

Mais que votre oncle ait le jugement bien ſain,
C'eſt une affaire à part : ah ! ſon cœur ne l'eſt guère.
Et, quant à moi, voyons ſi c'eſt une chimere ;

Revenons; tous les faits ne ſont pas d'aujourd'hui.
Premierement, il veut me garder avec lui;
(*Appuyer ſur ce vers.*)
Il m'a fait des préſens & m'en promet encore.
Ce qui prouve encor mieux l'amour dont il m'honore,
Eſt le petit délai qu'il vient de vous donner:
Je n'avois qu'à reſter, & vous abandonner,
Vous ne l'auriez pas eu, la choſe eſt très-certaine.
Il veut gagner du tems, & croit dans la quinzaine
Pouvoir m'amadouer: telles ſont ſes erreurs.
Combien ne m'a-t-il pas lâché d'avant-coureurs,
Jolis petits propos, & gentilles ſornettes?
A me lorgner ſans ceſſe il uſe ſes lunettes,
Il prend l'air ſémillant, ſes yeux ſont pleins de feu,
Quand il peut me voir ſeule, & me parler un peu.
Ce n'eſt pas de l'amour, & de l'amour honnête
Qui cherche à ſe donner l'eſſor? L'aveu s'apprête:
Il ne m'en coûtera qu'un accueil plus humain,
Tout eſt à moi, le cœur entraînera la main.
J'ai le vol des vieillards; on m'a, vingt fois pour une,
Prédit très-clairement cette bonne fortune.

CLÉONIDE.

Lucette, en peut-il être une aux dépens d'autrui?

ARMEDON.

Mais le concevez-vous? Notre oncle amoureux! Lui?

CLÉONIDE.

Eh! comment ſe peut-il?

LUCETTE.

Je vous fais une hiſtoire.

(à Armedon.)
Suppoſez cependant ce qui vous reſte à croire.
Oui, s'il veut m'épouſer... me rendrai-je à ſes vœux?
Que me conſeillez-vous?

ARMEDON.

Je ſuis trop malheureux.

(Il ſort, & Cléonide le ſuit.)

SCENE III.

LUCETTE, ARGANT.

ARGANT.

Que diſent nos Amans?

LUCETTE.

Leur ſort eſt bien à plaindre.

ARGANT.

J'eſpere tout pour eux, s'ils ſçavent ſe contraindre;
Sur-tout juſqu'à la fin, il faut qu'ils tiennent bon;
Et j'ai fait refuſer à ce pauvre Armedon
Les moyens de partir. Il ſe perd, s'il s'écarte;
Pour toute choſe au monde, il ne faut pas qu'il parte:
Les cordons de la bourſe alloient ſe dénouer,
A regret, il eſt vrai; j'ai tout fait échouer.

LUCETTE.

Deviez-vous l'empêcher d'aller faire fortune?

ARGANT.

Chimere toute pure; il n'en feroit aucune:
Sa fortune eſt ici.

LUCETTE.

J'y vois bien des hazards.

ARGANT.

Moins grands qu'ils ne devroient s'offrir à tes regards.
L'orage eſt paſſager, c'eſt une fauſſe allarme
Qui finira dans peu ; (*finement.*) je détruirai le charme
Qu'on a, ſans le vouloir, jetté ſur le vieillard.

LUCETTE.

Vous ſemblez m'accuſer.

ARGANT, *ôtant ſon chapeau.*

J'ai pour toi trop d'égard.
Du moins entendons-nous, réuniſſons nos armes ;
Il faut, puiſque tu l'as affolé de tes charmes,
En réparer la faute.

LUCETTE.

Eſt-ce ma faute à moi ?
Et peut-on s'empêcher de plaire malgré ſoi ?

ARGANT.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cet inſenſé t'aime.

LUCETTE.

Cela peut être ; il s'eſt enflammé de lui-même.

ARGANT.

Ses feux t'ont réjouie ?

LUCETTE.

Oh ! c'eſt un autre cas.

ARGANT.

On ne plaît pas long-tems, quand on ne le veut pas.
Paſſons. Heureuſement, je connois ſa foibleſſe ;
Je vais, pour le guérir, employer mon adreſſe.

Il craint la raillerie ; il faut de toutes parts,
Sans nul ménagement, t'offrir à ſes regards,
La lui faire ſentir, l'en accabler d'avance.
Ce moyen eſt plus ſûr qu'aucune remontrance ;
Et la plaiſanterie employée à propos,
Vaut mieux que la ſageſſe, & les meilleurs propos :
L'amitié quelquefois peut être un peu ſévere ;
Je doublerai la doſe, en cas qu'il perſévere.

LUCETTE.

Il eſt en bonnes mains, Monſieur.

ARGANT.

C'eſt un ami,
Lucette ; il ne faut pas le ſervir à demi.
Mais, c'eſt lui ; je te laiſſe.

(*Argant ſort.*)

SCENE IV.

MONDOR, LUCETTE.

MONDOR.

Eh ! bon jour, mon bel Ange.

LUCETTE.

Qui ? moi !

MONDOR.

C'eſt trop peu dire encor à ta louange.
Je n'en connois aucun qui ſoit ſi bien pourvû
De graces & d'attraits ; & ſi j'en ai bien vû.

LUCETTE.

Ménagez-moi, Monſieur, & changeons de langage.

MONDOR, *regardant ſon tablier.*

Qu'eſt-ce à dire ? Comment ! quel eſt cet équipage?

LUCETTE.

Celui de mon état.

MONDOR.

Tu te moques de moi ;

Cette miſere-là n'eſt pas faite pour toi.

Ote-moi ce chiffon *(Il lui ôte ſon tablier.)*

LUCETTE.

Etes-vous raiſonnable ?

MONDOR.

Sois ici déſormais ſur un pied convenable.

(regardant ſon fichu.)

Réforme en même-tems ce meuble ſuperflu,

Ce fichu ridicule ; ils ne m'ont jamais plu.

Allons...

LUCETTE.

Oh ! pour cela, je ſuis votre ſervante.

MONDOR.

Eh ! non, tu ne l'es plus.

LUCETTE, *raccommodant ſon fichu.*

C'eſt de quoi je me vante.

MONDOR.

Çà, traitons en amis : je ſuis toujours le tien ;

Ami de cœur, s'entend... Conte-moi donc... Eh ! bien?

Ah ! c'eſt moi qui voudrois te dire bien des choſes ;

Mais ſur-tout, entre nous, que ce ſoient lettres cloſes.

LUCETTE.

Ne pourriez-vous, par grace, & par précaution,
M'épargner l'embarras de la diſcrétion ?
Je ne me tais jamais ſans des peines extrêmes.

MONDOR.

Il eſt certains ſecrets qui ſe gardent d'eux-mêmes.
Venons au fait. Ma niece & mon neveu s'en vont,
Je reſte ſeul.

LUCETTE.

Pourquoi? qu'eſt-ce donc qu'ils vous font ?

MONDOR.

Ils le veulent tous deux, & ma niece elle-même.

LUCETTE.

Je ſuis née, élevée avec elle ; je l'aime,
Je la ſuivrai par-tout.

MONDOR.

Tu ne la ſuivras pas.

LUCETTE.

Qui peut m'en empêcher, & retenir mes pas?
Non, déſabuſez-vous : ma Maîtreſſe m'eſt chere.

MONDOR.

Ta Maîtreſſe?

LUCETTE.

Oui, vraiment.

MONDOR.

Tu ne te connois guére ;
Lucette doit regner, & non pas obéir.

LUCETTE.

Si vous continuez, vous m'allez faire enfuir ;
Je hais la raillerie.

MONDOR.

Eh ! je n'en fais aucune :
On veut te marier, te faire une fortune.

LUCETTE.

Quelle ame charitable auroit tant de bonté ?

MONDOR.

Quelqu'un que tu remplis de bonne volonté,
Qui t'aime, qui t'adore, & qui se meurt d'envie
D'être heureux avec toi le reste de sa vie.

LUCETTE.

Attendez... Mais ceci mérite attention.
Monsieur, permettez-vous plus d'une question ?

MONDOR.

Oui, mon cœur.

LUCETTE.

Vous direz vrai.

MONDOR.

Je me le propose. (*à part.*)
Elle entre en pourparler, c'est toujours quelque chose.

LUCETTE.

Est-il riche ?

MONDOR.

On le croit.

LUCETTE.

Connoissez-vous son bien ?

MONDOR.

Oui-dà, je le connois.

LUCETTE.

Beaucoup ?

MONDOR.

Comme le mien.

LUCETTE.

C'eſt-à-dire qu'il eſt d'une richeſſe extrême.....
N'eſt-ce point un vilain ?

MONDOR.

Eh ! l'eſt-on, quand on aime ?

LUCETTE.

La figure, & l'âge ?

MONDOR.

Ouf !

LUCETTE.

Vous vous embarraſſez.
Eh ! bien ?

MONDOR.

Eh ! mais en tout, il me reſſemble aſſez.

LUCETTE, *avec tranſport.*

Juſtement, c'eſt mon homme. Ah ! Dieux ! quelle eſt ma joye !
Le Ciel me l'a promis, & le Ciel me l'envoye.
Un grand fonds, dites-vous, de biens, d'age, d'amour ?
Ah ! c'eſt lui qu'en ſecret m'a prédit l'autre jour
Une femme qui m'a dit ma bonne aventure,
Qui lit dans l'avenir comme dans l'écriture.

MONDOR.

Sans doute. (*à part.*) L'horoſcope a fort bien opéré.
Que je me ſçais bon gré de l'avoir ſuggéré !

LUCETTE.

Vous vous moquez, je crois, de me voir ſi crédule.
Oui, ma crédulité vous paroît ridicule.

MONDOR.

Peux-tu me ſoupçonner d'avoir un ſi grand tort,
Et me croire aſſez ſot pour faire l'eſprit fort?
Je ne ſuis pas du nombre... Oh! c'eſt elle, je gage;
Qui m'a prédit auſſi, pour la fleur de mon âge,
Le bonheur le plus grand... En dépit des jaloux,
Entre nous, avant peu, je dois être l'époux
Du plus charmant objet qui ſoit dans la nature.

LUCETTE.

Oh! ſçachez le meilleur de ma bonne aventure,
Et ce qu'on m'a prédit de plus doux.

MONDOR.

Des enfans?

LUCETTE.

Quel conte! Je ſerai veuve avant dix-huit ans.

MONDOR.

Plaît-il? Et quel quantieme avons-nous de votre âge?

LUCETTE.

Dix-ſept ans & demi; je n'ai pas davantage:
Cela fait à peu près la clauſe de ſix mois.

MONDOR.

Au diable l'horoſcope, & la clauſe à la fois.
Vous en avez menti, déloyalle Sybile.

LUCETTE.

Qui peut ainſi contre elle enflammer votre bile?

MONDOR.

L'intérêt que je prends à ton futur époux.

LUCETTE.

Le plaiſant intérêt! que vous importe à vous?

MONDOR.

Il vivra, n'en déplaiſe à l'organe du Diable:
J'en réponds corps pour corps, & j'en ſuis plus croyable.

LUCETTE.

Mais vous vous prenez là d'une étrange pitié!
Vous prétendez avoir pour moi de l'amitié?

MONDOR.

La plus tendre?

LUCETTE.

Elle eſt belle! En voici bien la preuve,
Vouloir à dix-huit ans m'empêcher d'être veuve!

MONDOR.

Eſt-ce un ſi grand bonheur?

LUCETTE.

Ah! Dieux! ſi c'en eſt un!

MONDOR.

Un époux, quel qu'il ſoit, eſt donc bien importun?

LUCETTE.

A la longue d'abord, rien n'eſt plus véritable.

MONDOR.

Combien doit-il durer pour être ſupportable?

LUCETTE.

Mais le moins vaut le mieux.

MONDOR, *à part.*

Je le mérite bien.

(*haut.*)

Mais ſi je le nommois?

LUCETTE.

Oh! le nom n'y fait rien.

MONDOR, *à part.*

Mais ceci paroît prendre une méchante allure.
Dois-je pourſuivre, ou non? Je ne ſçais que conclure.

SCENE V.

MONDOR, LUCETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Une lettre qu'on vient d'apporter à l'inſtant.

MONDOR.

Donne... Attend-on réponſe?

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur, on l'attend.

MONDOR, *voulant lire la lettre.*

Ah! ah! j'ai peine à voir.

LUCETTE.

Eh! prenez vos lunettes.

MONDOR.

Qu'eſt-ce? Ordinairement ma vûe eſt des plus nettes.

LUCETTE.

Voit-on clair à préſent? Tenez, Monſieur, je crois
Que l'on n'a plus les yeux auſſi bons qu'autrefois.

MONDOR.

Tiens, lis. (*à part.*) Qu'on a bien fait d'apporter cette lettre,
Pour me donner un peu le tems de me remettre!

LUCETTE

LUCETTE *lit.*

» Certain Renard.... Je lis ce que le texte dit.

MONDOR.

Beau début ! C'eſt ſans doute un Fermier qui m'écrit.

LUCETTE *lit la Fable qui ſuit.*

» Certain Renard, jadis grand croqueur de Poulettes,
» En vit une dodue & des plus gentillettes :
» Or voir & convoiter un ſi friand morceau,
» Ce fut alors tout un pour le vieux Jouvenceau ;
» Quand un Singe, voyant tout ſon petit manége,
» Lui dit : Quand tu pourrois l'attirer dans le piége,
» Eh ! bien, que ferois-tu ? Va, ce n'eſt plus le tems :
» As-tu donc oublié que tu n'as plus de dents ? «

MONDOR.

Réponſe au Singe ; & toi, ſers-moi de Sécretaire.
Le Renard profita de l'avis ſalutaire ;
Il laiſſa la Poulette, il lui fit ſes adieux,
Il la perdit de vûe ; il pourra trouver mieux.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

ARGANT, LUCETTE.

ARGANT.

Qu'a produit l'apologue, & qu'en dit le bon-homme?

LUCETTE.

Il paroît furieux ; ce dernier coup l'aſſomme.

Le trait a pénétré juſqu'au fond de ſon cœur.
L'apologue eſt de vous ? Vous êtes donc Auteur ?

ARGANT.

A moi n'appartient pas un honneur ſi ſublime ;
J'en ai fourni le trait, un autre a mis la rime.
Ma foi, j'en uſe ainſi quand j'ai beſoin de vers,
Et j'en laiſſe la gloire à ceux dont je me ſers.
Ainſi l'ami Mondor....

LUCETTE.

Oh ! le remede opere.

ARGANT.

Tant mieux ; c'eſt pour ſon bien que je le déſeſpere.
Point de fauſſe pitié ; ce ſeroit encor pis.
Rendons-lui ſa raiſon, il n'importe à quel prix.

LUCETTE.

Oh ! c'eſt à faire à vous pour emporter la piece.

ARGANT.

Eh ! morbleu, qu'il marie Armedon & ſa niece ;
Ce n'eſt que pour leur bien que j'agis aujourd'hui :
Qu'eſt-ce qu'il m'en revient de plus ?

LUCETTE, *à part.*

Le mal d'autrui.
Ma foi, cet honnête homme a l'air de la rancune.

ARGANT.

De ces deux orphelins qu'il faſſe la fortune.

SCENE VII.

ARGANT, LUCETTE, ARMEDON.

ARMEDON.

Ah! Monsieur!

ARGANT.

Qu'avez-vous?

ARMEDON.

Je suis au désespoir,

ARGANT.

De quoi?

ARMEDON.

D'être accusé du crime le plus noir,
D'une scélératesse.

LUCETTE.

Eh! quelle est-elle encore?
Envers qui donc?

ARMEDON.

Envers un homme que j'honore,
Que j'aime, malgré lui, que j'aimerai toujours,
Pour qui je donnerois le reste de mes jours:
C'est mon oncle, en un mot.

ARGANT.

Qu'avez-vous pû lui faire?

ARMEDON.

Jadis j'en fus aimé; j'ai cessé de lui plaire;
C'est du moins sans avoir rien fait pour l'offenser:
Mais je ne soutiens pas qu'il ait pû le penser,

Et qu'il ſe croye en droit d'ajouter à ma peine
L'inſupportable poids de ſon injuſte haine.

LUCETTE.

Mais, entre vous & lui, qu'a-t-il pû ſe paſſer?

ARMEDON.

Ce que, de tout mon cœur, je voudrois effacer.
Moi qui n'ai jamais ſçu faire un vers de ma vie,
Il me croit cependant l'auteur d'une infamie,
Qui, ſous mon nom ſans doute, a paſſé dans ſes mains.
Maudit art, n'es-tu fait que pour nuire aux humains?
N'en-punira-t-on point l'abus trop ordinaire?
Si j'en ſçavois l'auteur indigne & téméraire,
Morbleu!....

LUCETTE, *lui donnant un papier.*

Tenez, Monſieur, n'eſt-ce point cet écrit?

ARMEDON.

Je l'ignore.

LUCETTE.

Liſez, ce n'eſt qu'un jeu d'eſprit.
On a fait pour le mieux, du moins on le ſuppoſe.
Demandez à Monſieur, il en ſçait quelque choſe.
(*à Argant.*)
Tirez-le d'embarras, il eſt trop agité.

ARMEDON.

Monſieur ſçait le ſecret de cette iniquité?
Ah! daignez....

LUCETTE.

Ils ſont deux Auteurs de compagnie.

ARMEDON.

Venez donc me laver de cette ignominie.

ARGANT.

Il n'eſt pas tems.

ARMEDON.

Comment !... Je dois être étonné :
Les délais n'ont point lieu, quand on eſt ſoupçonné,
Et l'éclat le plus prompt convient à l'innocence.

ARGANT.

On l'a fait pour un bien ; donnez-vous patience.

ARMEDON.

On n'eſſuya jamais un refus ſi fatal ;
Je ne veux point d'un bien qui vient d'un ſi grand mal.
Commencez par détruire un ſoupçon qui m'accable :
Le plus grand de mes maux eſt d'être cru coupable.

SCENE VIII.

MONDOR, ARMEDON, ARGANT, LUCETTE.

ARMEDON, *aux genoux de Mondor.*

Je me jette à vos pieds.

MONDOR.

Diſparois de ces lieux.

ARMEDON.

Pour la derniere fois....

MONDOR.

Ote-toi de mes yeux :
Un déſaveu n'eſt pas une preuve contraire ;
C'eſt de tous tes pareils la reſſource ordinaire.

ARMEDON.

Si vous ne voulez être injuſte à mon égard...

MONDOR.

Porte ſous d'autres cieux les charmes de ton art;
Ils y ſont peu connus, ils y feront fortune.
Tu ramperois ici dans la foule importune
De ceux qui font métier de cette indignité.

ARMEDON.

Je n'ai ni leur talent, ni leur malignité.

MONDOR.

Tu peux continuer, tu feras des chef-d'œuvres;
Contemple, admire-toi dans tes premieres œuvres.
Vas, ſur le double Mont, pour un ſi beau morceau,
Demander une place à côté de Rouſſeau.

ARMEDON.

(*montrant Argant.*) (*Argant lui fait ſigne.*)
Mais Monſieur vous dira... Je n'entends point ce ſigne.
Parlez donc... Quel ſilence! Il m'offenſe & m'indigne.
Vous me feriez penſer....

MONDOR.

Que Monſieur les a faits.

ARMEDON.

Il le ſçait.

MONDOR.

Sors d'ici pour n'y rentrer jamais;
(*Armedon ſort.*)
Obéis... Mais voyez ſon audace infinie,
Vouloir juſques à vous gliſſer la calomnie.

ARGANT.

Oh! je veux qu'il s'explique, & je vais lui parler.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

MONDOR, LUCETTE.

LUCETTE.

Monſieur, à quel courroux vous laiſſez-vous aller !
Un ſage comme vous !

MONDOR.

Tu te rends ſon refuge ?

LUCETTE.

Mais la prévention eſt un fort mauvais juge ;
Le ſoupçon le plus fort n'eſt ſouvent qu'une erreur.

MONDOR.

Eh ! morbleu ! que veux-tu répondre en ſa faveur ?
Je me ſerai trahi, puiſqu'il faut te le dire ;
Dans mes yeux, dans mon cœur il n'a que trop ſçu lire ;
Il étoit à portée : Argus trop aſſidu,
Il a tout pénétré. Quel autre l'auroit pu ?
Mais briſons là-deſſus, & ceſſe de le plaindre.
Lucette, je reviens, il n'eſt plus tems de feindre ;
Pardonne les détours dont je me ſuis ſervi ;
Il en coûte aſſez cher à mon cœur aſſervi ;
Ils n'ont plus lieu : je cede, & je te rends les armes.
Un aveu moins direct offenſeroit tes charmes ;
Lucette ne doit point triompher à demi ;
Reconnois un Amant dans le plus tendre ami,

Permets-moi de confondre & l'un & l'autre titre ;
Diſpoſe de mon ſort, l'Amour t'en rend arbitre.

LUCETTE.

Qui ? moi !

MONDOR.

Depuis long-tems tu l'as dû preſſentir :
Quand on dit qu'on t'adore, eſt-ce qu'on peut mentir ?

LUCETTE.

Vous m'aimez ?

MONDOR.

D'où vient donc cette ſurpriſe extrême ?
Eſt-ce à la beauté même à s'étonner qu'on l'aime ?
Point d'incrédulité, je ne la puis ſouffrir.

LUCETTE.

Monſieur, je croirai tout, pour vous faire plaiſir.

MONDOR.

Crois auſſi que c'eſt moi que le Ciel te deſtine.

LUCETTE.

Ah ! c'eſt trop exiger.

MONDOR.

Eh ! non, Beauté divine :
C'eſt moi qui t'eſt prédit ; oui, moi-même, mon cœur ;
Accomplis l'horoſcope, & fais-en ton bonheur.

LUCETTE.

L'horoſcope, Monſieur ! Ah ! Ciel !

MONDOR.

Il me déſigne....
Quel trouble eſt donc le tien ? N'en ſerois-je pas digne ?

LUCETTE.

Avez-vous oublié ce qu'il a prononcé ?
Ce veuvage très-prompt clairement annoncé,

Et qui doit arriver. Quel desir est le vôtre !...
Je ne serai jamais que la veuve d'un autre.
Qui ? moi ! vous préférer ! Non, j'ai trop d'amitié....

MONDOR.

Toute prédiction ment au moins de moitié.

LUCETTE.

J'y crois, cela suffit. Ainsi quelle apparence
Que j'aille vous donner l'heureuse préférence,
Et pour si peu de tems faire votre bonheur?
Non, ma délicatesse autant que mon honneur
En seroient trop blessés.

MONDOR.

Quelle foiblesse extrême !
Quelle crédulité !

LUCETTE.

Vous m'approuviez vous-même.
Pourquoi voulez-vous faire à present l'esprit fort ?
Vous êtes convenu que vous auriez grand tort.
Eh ! vivez, je m'y tiens.

MONDOR.

L'effet dût-il s'ensuivre,
Je veux mourir heureux. Mais le bonheur fait vivre ;
Je me sens-là de quoi durer encor long-tems.
Est-ce une rareté qu'un homme de cent ans?

LUCETTE.

Eh ! ne nous flattons point ; telle est ma destinée,
D'être veuve six mois après mon hyménée ;
Mon sort est d'entraîner celui de mon époux :
Les astres iront-ils se déranger pour vous?

Mon veuvage doit être une bonne fortune,
Ainſi donc.....

MONDOR.

Laiſſe-là cette idée importune.
As-tu donc réſolu de me déſeſpérer?

LUCETTE.

Mais je l'aime encor mieux que de vous enterrer.

MONDOR.

Enterre-moi, morbleu, ce ſera mon affaire.

LUCETTE.

Que vous êtes preſſant! Avec vous, comment faire?

MONDOR.

Eſt-il ſi mal aiſé de répondre à mes vœux?

LUCETTE.

Non, jamais vous n'avez été ſi dangereux.

MONDOR.

Par fois à de beaux yeux j'ai coûté quelques larmes.

LUCETTE.

Et vous voulez auſſi, malgré mes foibles charmes,
Que pour vous, avant peu, j'en répande à mon tour!

MONDOR.

Laiſſe-là ta pitié, ne ſens que mon amour.

LUCETTE.

Quel homme!

MONDOR.

Au diable ſoit ce malheureux ſcrupule.

LUCETTE.

Si je vous aimois moins.....

MONDOR.

L'obſtacle eſt ridicule.

LUCETTE.

Je le ſçais. Quel bonheur à jamais échappé !
Bientôt on m'auroit vue, au fond d'un char drapé,
Une douce langueur peinte ſur le viſage,
Dans un deuil élégant promener mon veuvage,
Y faire honneur, jouir voluptueuſement
De tous les attributs d'un état ſi charmant.
Mais il faut que ce ſoit aux dépens de vous-même ;
Non, Monſieur, non, plaignez mon infortune extrême.

MONDOR.

C'eſt donc à tes genoux, & non pas dans tes bras
(Il ſe jette à ſes pieds.)
Que je vais expirer. Je n'en releve pas.

SCENE X.

MONDOR, ARGANT, ARMEDON, LUCETTE.

ARGANT.

Quelle chute ! Au ſecours.

MONDOR, *ſe relevant avec l'aide des aſſiſtans.*

Ce n'eſt rien.

ARGANT.

Venez, vîte.
Pauvre Monſieur Mondor, quelle attaque ſubite !

MONDOR.

Mais....

ARMEDON.

Mon oncle !...

MONDOR.

Ce n'eſt qu'un étourdiſſement.
(*à part.*) (*haut.*)
Feignons.... Cela va mieux.

ARGANT.

Lucette, promptement
Un Médecin.

MONDOR.

Eh ! mais...

ARGANT.

Non.

MONDOR, *à part.*

Quelle peine extrême !

ARGANT.

Venez, nous aurons ſoin de vous, malgré vous-même.

(*On l'emmene.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, *entrant d'un côté*, CLÉONIDE & ARMEDON, *entrant de l'autre.*

ARMEDON, *à Cléonide.*

IL nous voit, il sourit, nous sommes confondus.

MONDOR.

Qu'est-ce ? Vous paroissez encor tout éperdus.
Me voilà bien remis, bannissez vos allarmes.
Je vous sçais à tous deux très-bon gré de vos larmes.

ARMEDON.

Pour parler d'autre chose, au moins à mon égard,
Soyez persuadé que je n'ai point de part
A tout ce qui s'est fait.

MONDOR.

Laissons-là cette histoire.

ARMEDON.

Pourquoi ?

MONDOR.

J'ai découvert tout ce que j'en dois croire.
Allez, j'aurai peut-être à vous dire deux mots :
Dans un petit moment qu'on vous trouve à propos ;

Chacun ſera content, attendez-vous à l'être.

ARMEDON, *à Cléonide.*

Il ſe moque de nous. Que faire ? Il eſt le maître.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

MONDOR, *ſeul.*

Continuons de feindre avec tous tant qu'ils ſont;
C'eſt l'unique moyen de n'avoir pas l'affront
D'avoir été ſurpris aux pieds d'une ſoubrette;
Je ſerai trop heureux, ſi ma honte eſt ſecrette.

SCENE III.

MONDOR, ARGANT.

ARGANT.

Ah ! vous voilà ſur pied ?

MONDOR.

Je me porte aſſez bien,
Il n'en faut plus qu'autant.

ARGANT.

Ce ne ſera donc rien ?
Nous avons tous été dans des tranſes mortelles.

MONDOR.

Je le crois.

ARGANT.

Chacun vient ſçavoir de vos nouvelles.

MONDOR.

Comment ! mon accident a déjà tranſpiré ?

ARGANT.

Il circule.

MONDOR.

Tant mieux.

ARGANT.

De plus je vous dirai
Que, je ne ſçais par où, dans tout le voiſinage,
On croit que vous penſez encor au mariage :
Le bruit en eſt ſi grand, que de tous les côtés,
On m'eſt venu parler de nombre de Beautés....

MONDOR.

Les momens leur ſont chers, & j'entre dans leur crainte;
Avant qu'il me ſurvienne une derniere atteinte,
Ils veulent terminer ; rien n'eſt mieux entendu ;
De grace, dites-moi, qu'avez-vous répondu ?

ARGANT.

Que faut-il que je diſe, & que je leur réponde ?

MONDOR.

Que je ſuis revenu des vanités du monde.

ARGANT.

L'hyménée en eſt une ?

MONDOR.

On me fait trop d'honneur ;
Ce grand empreſſement à faire mon bonheur
N'a plus rien qui me flatte.

ARGANT, *à part.*

Il m'en veut faire accroire.

MONDOR.

Une femme à mon âge eſt une fauſſe gloire ;
Et je ſens, à parler de la meilleure foi,
Que le titre d'époux eſt au-deſſus de moi ;
J'en ſoutiendrois trop mal la dignité ſuprême.

ARGANT.

Quoi ! véritablement vous rentrez en vous-même ?

MONDOR.

Il faut bien y rentrer, puiſque j'en ſuis ſorti.

ARGANT.

Comment ! vous auriez pris le plus ſage parti ?

MONDOR.

Mais n'en ayant point d'autre, il a fallu le prendre.

ARGANT.

Et l'amour ?

MONDOR.

Eſt bien loin : j'ai cru devoir me rendre
A la raiſon.

ARGANT.

Oui-dà.

MONDOR.

Vous en doutez ?

ARGANT.

J'ai tort.

MONDOR.

Quel homme êtes-vous donc ? Vous m'avez cru d'abord,
Lorſque je vous ai fait l'aveu de ma foibleſſe.
Quand le bon-ſens, vous dis-je, a fini mon yvreſſe,
Vous êtes incrédule !

ARGANT.

ARGANT.

Eſt-ce ma faute, à moi ?
Ce qui tient du prodige eſt peu digne de foi.
Le bon-ſens revient-il avec tant de vîteſſe ?
L'Amour s'envole-t-il auſſi-tôt qu'on l'en preſſe ?
Du moins ne croyez pas que ce ſoit ſans retour ;
La raiſon ne fait point tant d'ouvrage en un jour :
La vieilleſſe n'a pas, ainſi que la jeuneſſe,
Le privilége heureux de varier ſans ceſſe
Ses caprices, ſes goûts, ſes erreurs, ſes deſirs.
Elle peut à ſon gré remplacer ſes plaiſirs,
S'en faire de nouveaux, & changer de folie.
Il n'en eſt pas de même au déclin de la vie,
On eſt dans la diſette.

MONDOR.

Il ne reſte plus rien
Que le plaiſir de croire au mal plutôt qu'au bien.

ARGANT.

Mais ne prenez-vous point un calme peu durable,
Un dépit, pour la fin d'un état déplorable ?
On s'y trompe ſouvent.

MONDOR.

Ventrebleu, finiſſez.
Comment me voulez-vous ? Sage, ou non ? choiſiſſez.

ARGANT.

Trouvez-vous quelque choſe à redire à mon zele ?
Fût-il jamais ami plus tendre & plus fidele ?

MONDOR, *à part.*

Et qui ſoit plus charmé des ſottiſes d'autrui.

(*haut.*)
Quoi qu'il en ſoit enfin, à compter d'aujourd'hui,
Répandez mes refus dans ce ſot voiſinage;
Diſſipez, détruiſez ces bruits de mariage;
Moquez-vous, avec moi, de leur crédulité;
Qu'il ne ſoit plus parlé de cette abſurdité.

ARGANT.

Le puis-je, en bonne foi, riſquer ſans vous déplaire?

MONDOR.

Oui, morbleu, riſquez tout.

ARGANT.

Il faut vous ſatisfaire.

SCENE IV.

MONDOR, ARGANT, LUCETTE.

LUCETTE, *à Mondor.*

Un Notaire, Monſieur, eſt là qui vous attend.

ARGANT.

Un Notaire?

MONDOR.

J'y vais.

ARGANT.

(*à part.*) Qu'eſt-ce donc qu'il prétend?
Allons ſçavoir un peu d'où vient cette viſite.
(*à Mondor.*)
Vous ſerez obéi; j'y cours tout au plus vîte.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

MONDOR, LUCETTE.

MONDOR, *à part.*

Quel moment pour un cœur aſſez mal affermi !
Je ne ſçais ni braver, ni fuir mon ennemi.

LUCETTE, *à part.*

Que rumine-t-il là ? Quelle en ſeroit la cauſe ?

MONDOR.

Je ſens que ma raiſon tient à trop peu de choſe...
Sortons ; allons enfin où je ſuis attendu....
Plaît-il ?....

LUCETTE.

Je ne dis mot.

MONDOR.

J'ai donc mal entendu....
Le Notaire eſt donc là ?

LUCETTE.

Je viens de vous le dire....

MONDOR.

Lucette a de la peine à s'empêcher de rire.

LUCETTE.

Eh ! de quoi, s'il vous plaît, dites-m'en le ſujet ?

MONDOR.

Ah ! tu voudrois, je crois, me tirer mon projet.

LUCETTE.

En avez-vous un ?

MONDOR.

Oui... Mais ce n'eſt plus le même.
Je n'en ai pas changé ſans une peine extrême....
Ceſſe de m'arrêter....

LUCETTE.

De quoi m'accuſez-vous?

MONDOR.

Oui, c'eſt toi... Quand j'y penſe! Ah qu'il m'eût été doux!....
Aimes-tu la campagne?

LUCETTE.

On ne peut davantage.

MONDOR.

C'eût été mon refuge, & mon heureux partage:
Je comptois m'y cacher, & m'y faire ignorer.
Là, nous n'aurions vécu que pour nous adorer;
Nous nous en ſerions fait, à l'inſçu de l'envie,
Une douce habitude, une ſeconde vie.
Où l'Amour pouvoit-il mieux combler nos deſirs?
Ah! l'on ne fait ailleurs qu'effleurer ſes plaiſirs.
Où l'on aime le mieux, c'eſt dans la ſolitude.

LUCETTE.

C'eſt ſur quoi je n'ai fait encore aucune étude;
Mais au fond d'un déſert aller ſe renfermer,
Pour n'avoir autre choſe à faire qu'à s'aimer,
Pour en être occupé ſans le moindre relâche,
C'eſt impoſer, Monſieur, une terrible tâche;
C'eſt beaucoup préſumer des forces de ſon cœur.
Je ne ſçais ſi bientôt les ennuis, la langueur,

De l'amour excédé ne prendroient pas la place ;
Trop de gêne à la fin le rebute & le chaſſe ;
Et s'il n'eſt un peu libre, il n'y ſçauroit tenir.

MONDOR.

C'eſt le nouvel amour que tu vas définir ;
Mais vive l'ancien.

LUCETTE.

S'ils ſont deux, je l'ignore.

MONDOR.

C'eſt-là le véritable... Il faut....

LUCETTE.

Souffrez encore
Que je vous repréſente....

MONDOR.

Eh ! bien ?

LUCETTE.

Qu'en cet inſtant...

MONDOR.

Eh ! quoi donc ?

LUCETTE.

Un Notaire eſt là qui vous attend.

MONDOR.

C'eſt aſſez... On s'oublie un peu quand on diſpute.
(*à part.*)
Ma foi, j'allois encore avoir une rechute.
(*haut.*)
Je récompenſerai tes refus obligeans.
(*à part.*)
Serviteur.... Je m'en vais attrapper bien des gens.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

ARGANT, LUCETTE, CLÉONIDE, ARMEDON,

ARGANT.

Tout eſt déſeſpéré, tout eſt perdu, vous dis-je;
J'avois tort de traiter ſon retour de prodige,
De miracle impoſſible. Ah! malheureux enfans!

ARMEDON,

En quoi donc?

ARGANT.

Sçavez-vous ce qu'on fait là-dedans?...
Ah! le traître, il étoit tout-à-l'heure avec elle.
Vous-même interrogez....

ARMEDON.

Qui donc?

ARGANT.

Mademoiſelle.

CLÉONIDE.

Ah! ma chere Lucette.

ARGANT,

Elle en ſçait plus que moi.

ARMEDON,

Ne nous diras-tu rien?

LUCETTE.

J'en atteſte ma foi,

Je ne ſçais pas un mot de tout ce qui ſe paſſe.

ARGANT.

Les ſermens ſont de trop, daignez en faire grace.
Elle nous trahit tous, je vous en donne avis.

CLÉONIDE.

Elle?... Auprès de notre oncle elle nous a ſervis.
Son amitié fidelle a fait tout ſon poſſible
Pour le rendre envers nous plus tendre & plus ſenſible.
Nous en ſommes témoins, même encore aujourd'hui.
Si jamais nous rentrons en grace auprès de lui,
Nous ne devons ce bien qu'à ſa tendreſſe extrême;
J'aimerois mieux douter de la vérité même.

ARGANT.

Ils ne ſont pas tous deux convenus de leurs faits?
Tout ne réuſſit pas au gré de ſes ſouhaits,
Et l'hymen ne va pas couronner ſon attente?
Saluez tous les deux Madame votre tante.
C'eſt à quoi je m'étois toujours bien attendu.

LUCETTE.

Votre zele a toujours été mal entendu,
Trop dur & trop ardent; modérez-en la doſe:
S'il arrive malheur, il en ſera la cauſe.
Permettez ce reproche un peu trop mérité.
Vous m'accuſez à tort, voilà la vérité.
Quand je dois plus à ceux dont ils ont reçu l'être,
Qu'au ſang infortuné dont le ſort m'a fait naître,
Je pourrois l'oublier, & leur manquer de foi?
Mon état vous abuſe. Apprenez que pour moi,

Aux dépens des remords, il n'eſt point de fortune,
Que jamais à ce prix je n'en veux faire aucune.
Je m'imagine auſſi que vous ne ſçavez pas
Que la reconnoiſſance eſt de tous les états.

CLÉONIDE.

Appaiſe-toi, Lucette, & ſçachons ce myſtere.

ARGANT.

Auroit-il ſans deſſein fait venir un Notaire?
Il s'agit d'un contrat, d'une donation,
D'un mariage enfin; il n'eſt plus queſtion
Que de ſçavoir pour qui la fête ſe projette.
Eh! qui diantre peut-il épouſer que Lucette?

LUCETTE.

Je ſuis la ſeule au monde, il n'en démordra pas.

ARGANT.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour nuire à tes appas.
C'eſt ta faute, du moins, s'il en épouſe une autre.

LUCETTE.

Quel homme! Autre procès. Quelle idée eſt la vôtre!

ARGANT.

Rien n'étoit plus aiſé que de parer le coup,
Et de gagner du tems. T'eût-il coûté beaucoup
D'avoir pour ſon amour un peu de complaiſance,
Et de lui laiſſer prendre une fauſſe eſpérance?
Tu pouvois le mener juſqu'au dernier moment,
En feignant pour ſes feux quelque ménagement,
De certaines bontés qui ſont ſans conſéquence.

LUCETTE.

De certaines bontés! Vous vous moquez, je penſe.

Qu'il

Qu'il aille ailleurs chercher de certaines bontés ;
Je ne ſçais ce que c'eſt, & vous vous mécomptez.

ARGANT.

Tu reproches mon zele, & tu m'en fais un crime ;
Tu n'en as point pour eux ; ils en ſont la victime :
Mais je vais, en leur nom, former en ce moment
Une oppoſition, un bon empêchement.

ARMEDON.

Non, Monſieur, s'il vous plaît ; mon oncle eſt bien le maître.
N'en faites rien, de grace ; il eſt libre, il doit l'être.
Sa perſonne, ſon ſort, ſon bien, tout eſt à lui ;
Il en peut, à ſon gré, diſpoſer pour autrui :
Ce ſeroit violer, en cette conjoncture,
Les droits de la raiſon, & ceux de la nature.
Parce qu'il eſt notre oncle, il nous ſeroit permis
De nous rendre à jamais ſes plus grands ennemis,
D'empêcher ſon bonheur ? Non. (*à Cléonide.*) Vous penſez de même ?

CLÉONIDE.

Puis-je autrement penſer, puiſque c'eſt vous que j'aime ?

ARGANT.

Mais vous n'entendez rien aux affaires.

ARMEDON.

D'accord.

ARGANT.

Votre bien à tous deux eſt dans ſon coffre-fort ;
Il vous en doit un compte ; il faut qu'il vous le rende :
C'eſt l'oppoſition qui forme la demande.

ARMEDON.

Ce moyen nous révolte.

ARGANT.

Allons, vous êtes fous.

ARMEDON.

Nous aimons beaucoup mieux qu'il ait tort avec nous.

SCENE VII.

MONDOR, ARGANT, ARMEDON, LUCETTE, CLÉONIDE.

MONDOR, *à son neveu & à sa niece.*

Fort bien, votre présence est ici nécessaire.
Nous voici rassemblés pour une grande affaire.
J'ai lieu de me flatter, ma niece & mon neveu,
Que vous y voudrez bien accorder votre aveu.

CLÉONIDE.

N'avez-vous pas sur nous une entiere puissance ?

ARMEDON.

Comptez sur une aveugle & prompte obéissance ;
Vous n'avez qu'à vouloir, & qu'à nous désigner...

MONDOR.

On va vous apporter un papier à signer
Qui fera mon bonheur.

ARMEDON.

Il fera donc le nôtre.

MONDOR.

Peut-être.

CLÉONIDE.

Quel ſoupçon !

ARMEDON.

Ah ! quel doute eſt le vôtre !

LUCETTE, *à Armedon & à Cléonide.*

Fort bien.

ARGANT.

C'eſt donc enfin le compte de leur bien.

MONDOR.

Ils verront.

ARGANT.

Ils verront ! Ils n'y connoîtront rien.
Je ſtipule pour eux ; la Juſtice demande
Qu'un tiers, entr'eux & vous, l'examine & l'entende.

MONDOR.

Soit, vous ſerez l'arbitre.

ARMEDON.

Il nous ſera plus doux
De nous en rapporter aveuglément à vous.

MONDOR.

J'aime leur confiance.

CLÉONIDE.

Elle eſt à juſte titre.

ARMEDON.

Le plus profond reſpect ſera mon ſeul arbitre.

MONDOR.

Je vous ſuis obligé, mes enfans. Cependant,
Monſieur peut s'en mêler ; il eſt ſage & prudent,
Et des plus conſommés dans les grandes matieres ;
Il ſe plaît à répandre, à prêter ſes lumieres.

CLÉONIDE.

Nous le remercions.

ARGANT, *haussant les épaules.*

Ils me font tous pitié.

ARMEDON.

Nous ne voulons pour tiers que la tendre amitié.

SCENE DERNIERE.

MONDOR, ARGANT, CLÉONIDE, ARMEDON, LUCETTE, UN NOTAIRE.

MONDOR.

Approchez, Monsieur Ouste, & faites la lecture.

ARMEDON.

Non, Monsieur, il ne faut que notre signature.

ARGANT, *à Armedon.*

Arrêtez, qu'allez-vous faire?

ARMEDON, *signant.*

Notre devoir.

ARGANT.

Il faudroit voir du moins.

CLÉONIDE, *signant.*

Nous n'avons rien à voir.

MONDOR.

C'en eſt donc fait ; il faut y joindre auſſi la mienne.
(*Il ſigne & préſente la plume à Argant.*)
A vous.

ARGANT.

Non pas.

MONDOR, *à Lucette.*

Lucette y mettra bien la ſienne.

LUCETTE.

Je ne ſçais pas ſigner.

MONDOR.

Signe ; c'eſt pour ton bien.

LUCETTE.

Je vous ſuis obligée, & je n'en ferai rien.

MONDOR, *donnant le papier à Argant.*

Il faudra s'en paſſer. Monſieur, vous pouvez lire.
Tenez, voyez.

ARGANT.

Sçachons ce que ceci veut dire.

MONDOR.

Or ſus, que croyez-vous avoir ſigné tous deux ?

ARMEDON.

Nous avons obéi ; nous nous croyons heureux ;
Si vous êtes contens de notre déférence.

MONDOR.

Il m'eſt doux d'en avoir une entiere aſſurance.
Eh ! bien, ami Lecteur.

ARGANT.

Seroit-ce tout de bon ?
Je ne me trompe pas. Cléonide, Armedon ;
Embraſſez-vous.

CLÉONIDE, *embraſſant Armedon.*

Pourquoi ?

MONDOR.

C'eſt votre mariage.

CLÉONIDE.

Mon cher oncle !

ARMEDON.

Ah ! Monſieur !

MONDOR.

Croyez ſon témoignage.

ARGANT.

Voici bien pis encor ! il vous donne ſon bien.

MONDOR.

Après ma mort, s'entend.

ARGANT.

Je n'y comprends plus rien.

ARMEDON.

Eh ! vivez ſeulement.

MONDOR.

Je l'eſpere de même.

CLÉONIDE.

Aimez-nous.

MONDOR.

Il faut bien, parbleu, que je vous aime;
Vous aurez tout mon bien : mais n'y revenez plus.

ARGANT.

Cet article eſt de trop : *item*, deux mille écus
Pour Lucette,

LUCETTE.

Ah ! ah ! diantre ! il faut donc que je signe.

ARGANT.

Leur ferois-tu ce tort ?

LUCETTE, *signant.*

O l'oncle le plus digne,
Et le plus généreux !

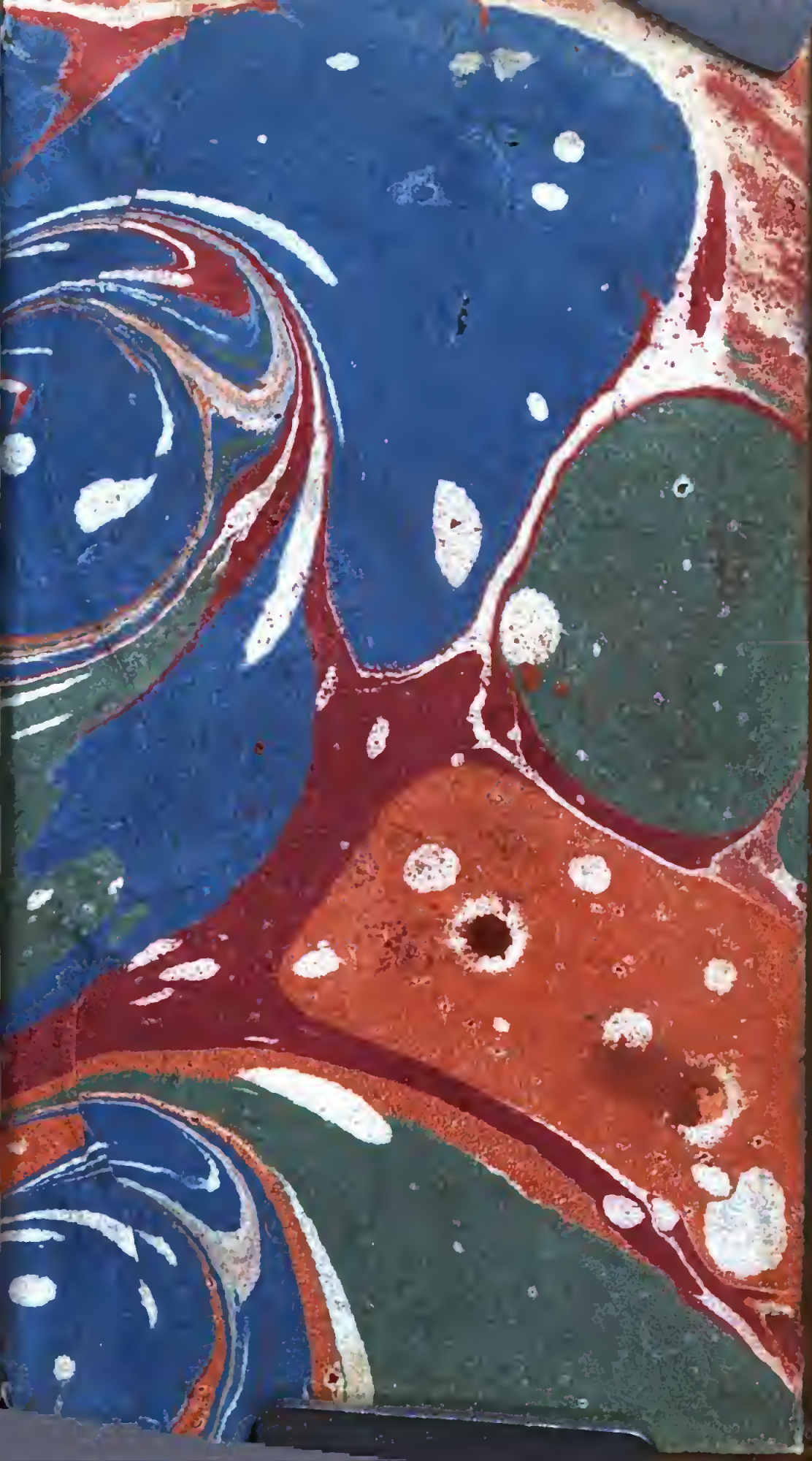
MONDOR, *à Argant.*

Etes-vous convaincu ?

ARGANT.

Sur le rapport d'autrui, je ne l'aurois pas cru.

Fin du Tome III.



BIBLIOTE
SCAFFA
PLUTEO
N.° CA